Zeitschrift: Vox Romanica
Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum
Band: 44 (1985)

Buchbesprechung: Besprechungen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

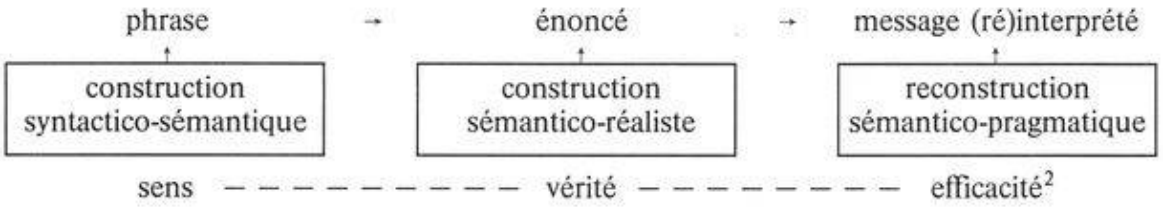
Download PDF: 22.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Besprechungen - Comptes rendus

ROBERT MARTIN, *Pour une logique du sens,* Paris (Presses universitaires de France) 1983, 268 p.

Dans cet ouvrage stimulant et invitant à la réflexion, Robert Martin propose un modèle de production et d'interprétation discursives qui va de la phrase (en tant que résultat d'une intention du locuteur[1]) à son interprétation (ou mieux, réinterprétation) sémantico-pragmatique:



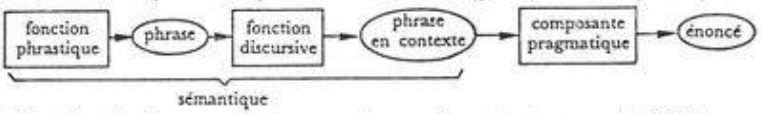
Quel sens et quelle place faut-il donner à la logique dans une telle conception? Et y a-t-il *une* logique du sens? Autant de questions auxquelles le livre de Robert Martin apporte une réponse solidement appuyée.

Dans l'Introduction (p. 11-18), R. Martin insiste sur la continuité entre son ouvrage de 1976 *(Inférence, antonymie et paraphrase)*[3] et cette *Logique du sens:* il s'agit toujours de définir les rapports entre des phrases en termes de vrai et de faux[4]. On construit ainsi une logique véri-relationnelle (cf. p. 21-23): la vérité/fausseté existe au niveau des liens entre les phrases. Tout ceci est encore parfaitement compatible avec la conception classique de la vérité comme cohérence (ce que les philosophes anglo-saxons appellent «coherence theory of truth»). Mais la logique du sens que construit Robert Martin n'est pas seulement véri-relationnelle: elle est aussi relative (cf. p. 25-36; p. 246), et se laisse formuler en termes de *plus ou moins (vrai ou faux).* Innovation importante - et à laquelle j'applaudis - par rapport à *Infé-*

[1] Sur le concept d'intentionnalité, voir maintenant J. SEARLE, *Intentionality. An essay in the philosophy of mind,* Cambridge (University Press) 1983.

[2] Dans la terminologie de J. L. AUSTIN, *How to do Things with Words,* Oxford (Clarendon) 1962, l'étape *phrase* correspondrait au niveau «locutoire», l'étape *énoncé* relèverait du niveau «illocutoire», et l'étape finale du niveau «perlocutoire».

Le schéma que je présente ici diffère de celui présenté par Robert Martin (p. 16; cf. aussi p. 244). Le schéma à la p. 16 est le suivant:



[3] Cet important ouvrage a fait l'objet de plusieurs comptes rendus; voir surtout ceux de J. WÜEST (*VRom.* 37 [1978], 224-228), O. DUCROT (*Revue romane* 14 [1979], 150-153), J. LAROCHETTE (*Linguistica Antverpiensia* 11 [1977], 210-213), J. REY-DEBOVE (*FM* 46 [1978], 370-374), CH. ROHRER (*ZRPh.* 95 [1979], 124-128), et J. STÉFANINI (*BSL* 73 [1978], 87-91).

[4] L'exemple à la p. 12 doit être précisé: il faut ajouter des indices aux noms propres *(Pierre$_i$ est revenu / Pierre$_i$ est de retour),* sinon on ne saurait postuler une relation de paraphrase entre les deux constructions. Même remarque pour l'exemple à la p. 14, lignes 8-9.

rence, antonymie et paraphrase: on récupère ainsi la riche tradition du relativisme linguistique (Boas, Sapir, Whorf), et celle de la sémantique et de l'épistémologie relativisantes (Bunge, Davidson, Hanson, Sneed)[5].

Robert Martin se voit donc obligé de recourir à une logique polyvalente, de type intensionnel: d'où l'emploi des notions de «monde possible», «univers de croyance» et «vérité floue». Mais cette logique polyvalente ne peut se passer d'un concept-clef de la logique traditionnelle: celui d'analyticité. Robert Martin applique cet appareil logique à la description des relations de vérité entre les phrases. La suite de l'introduction présente le modèle déjà discuté[6], et décrit le sens dénotatif sous la forme $M = (Rab)$, où M est le modalisateur et R la relation prédicative qui unit les arguments (a, b). Il est important de noter que Martin situe les temps et les modes au niveau de M (R reste donc en dehors des conditions modales, temporelles et actualisantes de vérité)[7].

Le premier chapitre (p. 19–53), centré autour de la notion de vérité, développe les notions fondamentales: analyticité, monde possible, univers de croyance, sémantique floue. Ces notions concernent les conditions de vérité, rattachées par Martin à un modèle de communication discursive: «La créativité du locuteur consiste, entre autres, en un incessant remodelage de ce qu'il dit. La sémantique véri-relationnelle sollicite cette capacité du locuteur à tirer de son propos les conséquences qu'il emporte avec lui, à se paraphraser lui-même et à paraphraser les autres, à rejeter les propositions contradictoires ou simplement «inverses». Les opérations élémentaires d'inférence, de paraphrase, de rejet antonymique appartiennent si naturellement à la compétence du locuteur que ce n'est pas, pour le linguiste, trahir les faits que d'en user même à profusion, pour peu que, si le doute surgit, il fasse appel à des «informateurs». Bref, la sémantique véri-relationnelle tire parti d'un des aspects importants de la compétence langagière: celle qui autorise à paraphraser un discours, à expliciter les inférences qu'il comporte, à y opposer un discours antonymique. Elle se fonde tout entière sur l'observation élémentaire que sens et vérité ne vont pas l'un sans l'autre» (p. 22–23).

Cette vérité a plus d'un usage dans la sémantique des langues naturelles: elle va de la cohérence interne (cf. le langage mathématique), en passant par l'analyticité logique (mais *vrai à tout moment, en tout lieu* est-ce encore un concept analytique, si l'on admet que tout univers est relatif et variable?[8]), à la vérité assertée dans un contexte modal: $^{m}R\,(a, b)$. Dans ce dernier cas, le locuteur prend à son compte l'affirmation d'une vérité plus ou moins

[5] Pour un excellent aperçu, voir le livre de W. STEGMÜLLER, *Hauptströmungen der Gegenwartsphilosophie: eine kritische Einführung,* Stuttgart (Kröner) [4]1969 (voir du même auteur, *Probleme und Resultate der Wissenschaftstheorie und analytischen Philosophie,* Berlin - New York (Springer Verlag) 1969–1973, plusieurs tomes).

[6] À la p. 14 (en bas), l'auteur aurait dû mentionner la théorie des «actes indirects» (cf. J. SEARLE, «Indirect speech acts», *Syntax and semantics,* vol. 3: *Speech Acts,* in: P. COLE - J. MORGAN [éds.], New York - London [Academic Press], 1975, p. 59–82): une question peut être un ordre indirect ou une demande *(Peux-tu me passer le sel?),* et une «constatation» peut être une suggestion ou une demande voilée *(C'est grand chez toi → tu pourrais me loger).*

[7] Problème qu'on rencontre déjà chez Occam; cf. C. PANACCIO «Pour une théorie occamiste des conditions de vérité», in: S. AUROUX - M. GLATIGNY - A. JOLY - A. NICOLAS - I. ROSIER (éds.), *Matériaux pour une histoire des théories linguistiques,* Lille (Presses universitaires) 1984, p. 211–216.

[8] Problème que soulève l'affirmation à la p. 25: «On appellera relation analytique entre p et q une relation telle qu'elle est vraie pour tout locuteur et indépendamment de la situation - c'est-à-dire vraie à tout moment, en tout lieu». Que faut-il faire de la «logique des Martiens» (cf. H. PUTNAM, «Is semantics possible?» et «The meaning of 'meaning'», in: *Mind, Language, and Reality,* Cambridge [University Press] 1975), et, problème fondamental, comment peut-on connaître la structure des mondes possibles des interlocuteurs, à moins qu'on retombe dans un réalisme assez superficiel?

vraie[9], et modalisée (car liée aux mondes possibles). Quant à la notion de monde possible, on félicitera Robert Martin d'avoir mis au clair le concept de possible (sujet à deux interprétations presque opposées, l'une linéaire, l'autre «ramifiée»), et d'avoir opté pour une définition kripkéenne du monde possible. *L'univers de croyance* est «l'ensemble indéfini des propositions que le locuteur, au moment où il s'exprime, tient pour vraies ou qu'il veut accréditer comme telles» (p. 36)[10], qu'il faut distinguer de l'*univers de discours,* qui est «l'ensemble des circonstances, souvent spécifiées sous forme d'adverbes de phrase, dans lesquelles la proposition peut être dite vraie» (p. 37)[11]. L'auteur définit ensuite les notions d'*hétéro-univers* («l'ensemble des propositions que tient pour vraies celui dont le locuteur rapporte le dire, la pensée ou la croyance, c'est-à-dire l'"énonciateur'», p. 38)[12] et d'*anti-univers* («l'ensemble des propositions qui, quoique fausses en t_0, auraient pu être vraies ou que l'on imagine telles, ce qui revient à dire qu'il existe des mondes contrefactuels où elles sont vraies», p. 38). La pertinence de cette dernière notion est illustrée par une analyse pénétrante des adverbes *déjà*[13] et *encore* (p. 40–43)[14]. Le chapitre se termine par une définition des notions *analytiquement vrai* et *nécessairement vrai* dans une logique qui subordonne les mondes possibles aux univers de croyance (ce qui me semble la solution indiquée, vu qu'il faut rendre compte de certains opérateurs, tels que *parfois,* qui ont une incidence sur les mondes possibles). «Est analytiquement vrai ce qui l'est pour tout locuteur en vertu de sa compétence linguistique. En d'autres termes, est analytiquement vrai ce qui, quel que soit l'univers de croyance, appartient à tous les mondes possibles. Est nécessairement vrai ce qui appartient à tous les mondes possibles en vertu des lois de la nature; les mondes possibles sont limités alors par les lois intangibles du monde tel qu'il est» (p. 51).

Dans le second chapitre («Le vrai 'par définition'. Analyticité et définition linguistique», p. 54–90), Robert Martin propose une analyse fouillée des problèmes de définition. Il relève d'abord la diversité des formes et des contenus. Quant à la forme des définitions, deux grands types se laissent dégager: les définitions métalinguistiques (qui concernent un terme en tant que signe expressif; par exemple: «*mais:* exprime une opposition»)[15], et les défini-

[9] Robert Martin dégage très bien les différentes sources du plus ou moins vrai: le continuum de la réalité elle-même, le flou des signifiés, l'usage sélectif, et la variabilité des contenus selon les locuteurs.

À la p. 29, l'auteur mentionne l'emploi de *vrai* ou de *véritable* pour «atténuer le propos» (*Sophie, la femme du boulanger, est une vraie vieille fille):* il me semble que leur fonction est plutôt de justifier l'emploi d'un mot ou d'une expression que l'interlocuteur n'attendait pas (expression hyperbolique, mot à nuance péjorative, etc.).

[10] Il faut y ajouter les fragments discursifs appris ou mémorisés par le locuteur, qui n'impliquent pas forcément une connaissance de sa part, et qui ne supposent pas qu'il les tienne pour vrais.

[11] La représentation «canonique» de cet univers de discours est donc sous forme de «complément ambiant».

[12] Des indices temporels devraient y être ajoutés: «les propositions que tient pour vraies, à un moment t_x, celui dont le locuteur rapporte, à un moment t_y, le dire ...».

[13] Sur *déjà,* voir maintenant l'étude approfondie de O. Välikangas, «La notion de 'déjà' et les mots qui servent à la rendre dans quelques langues européennes», *NM* 83 (1982), 371–402.

[14] J'ai des difficultés à comprendre l'affirmation faite à la p. 41: «Dire que *Pierre était encore là à 8 h,* c'est présupposer qu'il était là avant 8 h». À mon avis, il ne s'agit pas de présupposition ici, mais d'implication.

[15] Dans les dictionnaires on trouve avant tout des définitions métalinguistiques pour les termes syncatégorématiques (conjonctions, prépositions, adverbes), pour les interjections et pour certains termes qui ont un sens très général (de sorte qu'il est difficile de les paraphraser par un hyperonyme auquel on ajouterait un élément de spécification).

tions paraphrastiques (c'est le procédé le plus couramment utilisé dans les dictionnaires), qui décrivent le contenu sémantique d'un terme. Une combinaison des deux types se présente dans les cas où l'on précise dans quel contexte (discursif) on emploie un terme[16].

Ce sont les définitions paraphrastiques qui se laissent diviser en plusieurs sous-classes (cf. p. 56–59):

A. définitions *hyperonymiques* (positives, négatives ou conjonctionnelles)
B. définitions *métonymiques* («partie de ...»)
C. définitions *dérivationnelles* («action de ...»)
D. définitions *approximatives* («sorte de ...»).

Personnellement, je regrouperais les définitions paraphrastiques de la manière suivante:

A. définitions *équifonctionnelles non relatives:*
   1. positives: «*aguicher:* exciter par diverses agaceries et manières provocantes»
   2. négatives: «*céder:* ne plus résister à la pression»[17]
   3. conjonctionnelles: «*voler:* se soutenir et se déplacer dans l'air»
B. définitions *équifonctionnelles relatives:*
   1. métonymiques: «*manche:* partie d'un habit ...»
   2. dérivationnelles: «*justification:* action de (se) justifier»
C. définition *non équifonctionnelles* (approximatives).

Il me semble que certaines définitions paraphrastiques sont à cheval sur deux types (combinaisons d'une définition métonymique et d'une définition conjonctionnelle), mais le rapport entre les deux composantes est alors hiérarchique, de sorte qu'il est possible de les assigner à un type (principal).

Quant à la diversité du contenu définitionnel, Martin montre que la dissection d'un contenu sémantique en composantes[18] et en virtuèmes est théoriquement très nette, mais que dans la pratique les sujets interrogés sont loin d'être d'accord sur les traits définitionnels[19]. Les relations logiques (restriction de sens, extension de sens, métonymie, relation métaphorique, types de polysémie) entre les définitions des substantifs, des verbes et des adjectifs[20] font l'objet d'une analyse très détaillée (p. 63–83)[21], à laquelle je n'ajouterai que deux remarques:

1. il faudrait y intégrer le phénomène de la neutralisation d'un des adjectifs appartenant à une paire d'opposition extensive: *petit - grand, jeune - vieux, bref - long, bas - haut,* Comparez:
   (a) Ce mur, haut de trois mètres ...
   (b) *Ce mur, bas de trois mètres ...
   (c) Un cube, haut de deux millimètres ...

[16] Par exemple: *mugir:* «En parlant des bovidés, pousser le cri sourd et prolongé propre à leur espèce» (exemple de Martin, p. 55), ou *alezan:* «brun rougeâtre, terme s'appliquant aux chevaux et aux mulets».

[17] À la p. 57 Martin affirme que *résister à la pression* est une définition hyperonymique. Mais de quoi?

[18] Cf. R. Martin, *La définition verbale. Structure de la définition lexicographique,* Metz (Centre d'analyse syntaxique) 1978.

[19] Voir à ce propos les articles de Putnam cités dans la note 8.

[20] Comparée à l'étude des relations logiques des substantifs et des verbes, l'analyse portant sur les adjectifs est peu développée.

[21] Cf. R. Martin, «Esquisse d'une analyse formelle de la polysémie», *TraLiLi* 10 (1972), 125–136, et «La polysémie verbale. Esquisse d'une typologie formelle», *TraLiLi* 17 (1979), 251–261.

2. l'affirmation que dans *couler* (s'appliquant au déplacement d'un liquide) il y a un sème /liquide/ me semble quelque peu incorrecte: en général, les sèmes ne renvoient pas au spécifiant métalinguistique (*se dit de...*)[22].

Le troisième chapitre («Le vrai dans les mondes possibles et les univers de croyance», p. 91–149) est le plus grammatical. C'est un chapitre que je recommande à quiconque s'intéresse à la sémantique du français et des langues romanes. Se concentrant sur le concept de «modalisateur» (c'est-à-dire un opérateur - ou un ensemble d'opérateurs - de nature modale, qui affecte la relation posée entre des arguments), Martin reconstruit l'espace énonciatif, centré autour du «moi-énonçant-ici-maintenant». Par rapport à son énoncé, le locuteur peut prendre plusieurs positions:

1) il peut l'asserter *(je suis fou / je ne suis pas fou)*
2) il peut en interroger le contenu *(suis-je fou?)*
3) il peut poser le contenu comme hypothétique *(je suis peut-être fou; et si j'étais fou...)*
4) il peut souhaiter la réalisation du contenu énoncé *(que je puisse devenir fou!).*

Chacune de ces positions s'insère dans l'univers de croyance du locuteur, pour lequel l'énoncé instaure l'espace discursif. Dans la mesure où cet univers de croyance est mis en rapport avec d'autres univers (soit par le changement d'un souhait en un ordre, ce qui est le cas le plus simple, soit par l'intégration d'un fragment discursif ayant un autre *Sinn*[23]), l'énonciation[24] devient hétéroscopique.

Mais l'application la plus intéressante de cette théorie du modalisateur est celle présentée dans la section sur «Subjonctif et vérité» (p. 104–126). Tout en reconnaissant que l'emploi du subjonctif n'est guère rigoureusement prédictible (les contre-exemples dans les grammaires sont là pour décourager le linguiste féru de systématisation), Robert Martin fait avancer la description du subjonctif[25] d'un grand pas en soulignant l'insuffisance des notions de *(moins) vrai/faux/possible,* etc. Même une théorie raffinée sur la suspension de la valeur de vérité par la conjonction *QUE* (ou, mieux, par *QU-*), combinée avec les vues guillaumiennes sur la chronogénèse, ne saurait satisfaire. La raison est que toutes ces explications se fondent sur des propriétés *(possible/probable)* attribuées à des événements ou à des «faits».

[22] Pour certains phénomènes qui concernent les verbes, voir les remarques dans mon compte rendu de D. WILLEMS, *Syntaxe, lexique et sémantique: les constructions verbales* (1981), *RBPH* 63 (1985), 653–656.

[23] Cf. G. FREGE, «Über Sinn und Bedeutung», *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* 100 (1892), 25–50; à propos du terme frégéen de *Sinn,* voir M. DUMMETT, *Frege: Philosophy of Language,* London (Duckworth) 1973, et P. SWIGGERS, «Frege on reference in quotation», *Linguisticae investigationes* 6 (1982), 201–204, et *Frege's «Over betekenis en verwijzing»,* Leuven (Acco) 1984.

[24] Sur les adverbes d'énonciation (p. 102), voir la typologie établie par L. MELIS, *Les circonstants et la phrase,* Louvain (Presses universitaires) 1983, et P. SWIGGERS, compte rendu de P. MATTHEWS, *Syntax, Kratylos* 27 (1982), 29–36.

[25] Cf. P. IMBS, *Le subjonctif en français moderne. Essai de grammaire descriptive,* Paris (Les Belles Lettres) 1953; G. MOIGNET, *Essai sur le mode subjonctif en latin postclassique et en ancien français,* Paris (P. U. F.) 1959; H. H. CHRISTMANN, «Zum französischen Konjunktiv», *ZRPh.* 86 (1970), 219–229; H. NORDAHL, «Le mode le plus fascinant qui soit», *Revue romane* 5 (1970), 106–119 (cf. aussi L. CARLSSON, *Le type «C'est le meilleur livre qu'il ait jamais écrit» en espagnol, en italien et en français,* Uppsala [Almqvist et Wiksell] 1969); G. BOYSEN, *Subjonctif et hiérarchie. Étude sur l'emploi du subjonctif dans les propositions complétives objets de verbes en français moderne,* Odense (Univ. Press) 1971; B. ERIKSSON, *L'emploi des modes dans la subordonnée relative en français moderne,* Uppsala (Borgström) 1979.

Par contre, l'idée de monde possible permet d'expliquer pourquoi on a le subjonctif après *il est possible que* et *il est nécessaire que:* ces deux opérateurs modaux s'inscrivent dans un espace bidimensionnel des mondes possibles. «*p* est possible s'il existe au moins un monde où *p* est vrai; *p* est nécessaire si *p* est vrai dans tous les mondes possibles» (p. 110). De la même façon on peut montrer pourquoi le subjonctif, qui marque l'appartenance aux mondes possibles *m*, est employé dans les situations hypothétiques (le contexte formel étant *QU-*), pour marquer l'apparence en tant qu'hypothèse (cf. *il apparaît que* ...) et dans les expressions déontiques et volitives (éventuellement intégrées dans une proposition relative: *Max devra opérer en employant une méthode qui nous satisfasse; Max apprécierait une viande qui soit très cuite*). D'autres emplois du subjonctif exigent le recours à une autre notion: celle d'univers de croyance, ou mieux, celle de son complément, l'anti-univers (lieu du possible dont on sait déjà qu'il n'a pas eu lieu). Martin explique ainsi les emplois (1) du subjonctif de subordination critique[26] *(Nous regrettons qu'elle soit partie)*, (2) du subjonctif de la concessive (*bien que* + subjonctif)[27], (3) du subjonctif de l'irréel *(pour peu que)*, (4) et de l'inexistence (*sans que, non que, empêche que, éviter que* + subj.), (5) du subjonctif d'antécédence *(avant que)*[28], (6) de certains emplois du subjonctif dans des propositions relatives *(ne ... personne QU-; ne... QU-; le seul, le premier, le dernier... QU-)*. Finalement, le subjonctif peut être dû à un facteur d'ordination, de nature épistémique; négation ou interrogation portant sur une certitude, une probabilité, etc. (la négation peut s'ajouter au verbe, ou être subsumée dans un substitut; cf. *dire - ne pas dire / affirmer - ne pas affirmer - nier*).

Dans le quatrième chapitre («Sémantisme flou: le 'plus ou moins vrai'»), Robert Martin étudie le flou qui tient à la nature même des signifiés linguistiques. Selon Martin, le contenu des signes «se caractérise par un *continuum* qui mène insensiblement d'un effet de sens à un autre» (p. 150). Une première illustration, dans la bonne tradition guillaumienne, est fournie par le système de l'article en français, qui tout en opérant des distinctions très nettes, participe au flou. En effet, s'il est impossible de dire **Une licorne n'existe pas* (vu que l'article *un* présuppose un ensemble de *x* non vide)[29], on constate que, d'autre part, le sémantisme de *un* permet une multitude d'opérations (attributive, extractive, avec plusieurs subdivisions). On comprend ainsi qu'un énoncé comme *Pierre veut épouser une Portugaise* peut être interprété

1) dans le sens d'une extraction aléatoire universelle[30]: Pierre est prêt à épouser une Portugaise, la première venue;
2) dans le sens d'une extraction aléatoire non universelle: il veut épouser une Portugaise (la candidate potentielle doit être Portugaise), mais pas n'importe laquelle;

[26] Je ne vois pas pourquoi Robert Martin (p. 115 n. 31) considère *Je regrette que nous devions mourir* comme un cas nécessitant une explication particulière: comme il s'agit d'un souhait non réalisable (le regret portant sur la non-réalisation prévue), une certaine «crédibilité» est en jeu, puisque tout souhait suppose une croyance.

[27] Ce cas est plus intéressant qu'on ne le penserait à première vue: l'investissement de l'anti-univers porte sur le contenu de la principale (*bien que Pierre soit parti, Sophie reste chez moi:* on pouvait penser que le départ de Pierre entraînerait celui de Sophie), mais le lien d'implication entre les deux propositions a fait glisser le subjonctif à la subordonnée (où la condition formelle de *QU-* est satisfaite).

[28] Sur *après que* + subjonctif, voir M. Wilmet, *Études de morpho-syntaxe verbale*, Paris (Klincksieck) 1976; . Bonnard, «Le mode après *après*», *FM* 45 (1977), 300-304.

[29] On ne dira pas que «cet ensemble ne peut pas non plus se réduire à un seul élément» (p. 152), à moins qu'on y ajoute que l'ensemble doit être virtuellement ouvert (cf. *une fonction de «responsable des relations entre employés» vient d'être créée pour le fils de notre PDG*).

[30] Pour la différence entre *un* et *n'importe lequel*, voir p. 157-158.

3) dans le sens d'une extraction non aléatoire non spécifique: il veut épouser une certaine Portugaise, dont le locuteur ne sait rien de plus (mais il sait que la fille en question est de nationalité portugaise);
4) dans le sens d'une extraction non aléatoire spécifique: Pierre veut épouser la ravissante Fatima Batista de Sousa[31].

À l'article *un* s'oppose *le*, qui construit un objet unique. Toutefois, cet objet unique peut varier en extensité[32] (objet unique/type d'objet), sans que l'intension change. Quant au partitif, celui-ci combine deux extensités: celle de l'objet de départ sur lequel la partition opère *(j'ai acheté du vin; ça, c'est de la voiture)*, et celle de l'objet d'arrivée qui est le résultat de la partition opérée *(c'est du vin de Provence)*. Par la première extensité, le sémantisme du partitif se rapproche de celui du défini; par la seconde, il se rattache à l'indéfini. Le mérite de Robert Martin consiste à montrer que les interprétations (ou les lectures) de ces déterminants forment chaque fois un continuum, où les frontières sont assez floues. Ce flou est encore plus apparent dans les termes prédicatifs, tels que les adjectifs (p. 173-175), et dans les termes distributifs, tels que *tout* et *chaque* (p. 176-183)[33]. Ceci ne veut pas dire que les termes se confondent - l'exposé pénétrant de Robert Martin dégage les oppositions fondamentales[34] -; seulement, leur application sémantique n'est pas toujours transparente. On ne saurait s'étonner que le chapitre sur le flou sémantique se termine par un traitement de la métaphore (p. 183-203), décrite comme un phénomène d'équivalence floue, exploitant le champ de l'implicite qui s'étend entre le posé, le présupposé et ce qui est écarté. De cette façon, la métaphore relève d'une logique de la suggestion, et de l'intuition à base cognitive.

Dans le dernier chapitre («De la sémantique à la pragmatique. La vérité d'univers», p. 204-243), Robert Martin franchit le pas vers l'interprétation du discours en contexte énon-

[31] Voir aussi à ce propos p. 167-175 (j'ai pourtant des réserves à propos de la distinction entre les lectures attributives désignatives et les lectures non implicatives désignatives); cf. K. S. DONNELLAN, «Reference and definite descriptions», *The Philosophical Review* 75 (1966), 281-304, et «Speaking of nothing», *The Philosophical Review* 83 (1974), 3-31; B. PARTEE-HALL, «Opacity, coreference and pronouns», in: D. DAVIDSON - G. HARMAN (éds.), *Semantics of Natural Languages*, Dordrecht (Reidel) 1972, p. 415-441; P. SWIGGERS, «Linguistic considerations on reference», in: J. VAN DER AUWERA (ed.), *The Semantics of Determiners*, London (Croom Helm) 1980, p. 166-188.

[32] «L'*extensité* désigne, non pas l'ensemble maximal des objets auxquels le mot convient, mais l'ensemble des objets auxquels momentanément le discours réfère» (p. 158); sur *intension, extension, extensité* et *extensibilité*, voir les remarques pertinentes de M. WILMET, «Les grammairiens du syntagme nominal», à paraître dans les *Actes du XVIIe Congrès de philologie et de linguistique romanes*, Aix-en-Provence (Presses universitaires) 1985.

[33] Notons que sur ce point Robert Martin rejoint une tradition médiévale extrêmement intéressante: l'étude de la *distributio terminorum*.

[34] Ainsi, *tout* suppose une opération de distribution discrétisante appliquée à un ensemble virtuel (et typologisable), alors que *chaque* est le signe d'une distribution globalisante appliquée à un ensemble d'objets. On expliquera ainsi pourquoi *chaque* s'emploie avec certains prédicats appliqués globalement à une classe *(chaque N est égal; *tout N est égal)*, et avec certains termes de corrélations (*chaque auteur a son propre style; *tout auteur a son propre style*, cf. aussi p. 182). Je suis un peu réticent à l'égard des affirmations suivantes faites par Martin: (1) que *chaque* n'aurait pas d'affinité avec les auxiliaires de mode (cf. par exemple: *un accident comme il peut t'en arriver chaque jour*) et avec le conditionnel *(un monde dans lequel chaque savant aurait sa théorie)*; (2) que *tout* est difficile à utiliser avec le passé simple *(En 1936 tout homme âgé de 18 à 40 ans fut mobilisé; À l'époque de l'Inquisition, tout écrit un peu suspect fut examiné par une commission de censeurs)*. On pourrait y ajouter encore que *tout* oriente vers une interprétation en termes de types (cf. *tout autre N; *chaque autre N*), alors que *chaque* oriente vers une interprétation en termes de (membres de) séries (cf. *chaque nouveau N*).

ciatif. Pour qu'une phrase (grammaticalement et sémantiquement acceptable) s'intègre dans un discours, il faut que deux conditions soient satisfaites: celles de cohésion et de cohérence (discursives).

L'insertion fonctionnelle d'une phrase dans un discours est d'ailleurs marquée par des procédés grammatico-sémantiques: thématisation[35], focalisation et intonation[36]. Mais le gros du travail est fait au niveau extra-grammatical, même si on limite, comme le fait Robert Martin, l'interprétation pragmatique au domaine de l'énoncé[37]. Cette interprétation peut être conçue comme la construction d'un programme d'hypothèses, qui sont corroborées ou infirmées selon qu'on avance dans l'interprétation du message. Robert Martin fait ici appel à deux notions: celle d'inférence implicative *(«c'est le facteur qui vient de passer → quelqu'un vient de passer»)* - je l'appellerais plutôt inférence tautologique (cf. la loi de simplification en logique formelle) -, et celle d'inférence non implicative *(«Pierre est resté à Paris → Pierre était à Paris»),* qu'on pourrait appeler inférence existentielle. On pourra ainsi définir le thème comme ce qui remplit la place de la variable postulée par l'inférence implicative[38] (p. 210–214). Mais il faut aller encore plus loin, et passer à l'interprétation pragmatique de l'énoncé. Que celui-ci soit une assertion, un ordre ou une question, peu importe; l'essentiel, c'est l'interprétation d'un contenu illocutoire[39] et l'insertion de cette interprétation dans un modèle d'action[40]. Toute interprétation est fondée sur l'idée que tout discours est *signe* (de quelque chose), et qu'il *dit* son statut de signe. Dans ce champ interprétatif, l'interlocuteur identifie d'abord certains objets (ceux désignés par exemple à l'aide d'éléments déictiques, de descriptions définies, etc.); dans une seconde étape, il réfléchit sur le système de représentation imposé par l'énoncé pour en extraire une interprétation cohérente. C'est dire que l'énoncé est toujours réinterprété à partir d'une stratégie de lecture adoptée par l'interlocuteur. Cette réinterprétation se remplit de toutes sortes de facteurs sociaux, culturels et autres[41] qu'on peut attacher au message; formellement elle est basée sur

[35] Martin (p. 219) fait encore une distinction entre *topicalisation* (= sélection du sujet grammatical) et *thématisation* (= construction du sujet thématique). Mais il me semble qu'il s'agit de deux opérations qui s'exercent soit sur une seule séquence continue *(Quant à Pierre, il a été arrêté hier soir),* soit sur une séquence discontinue *(Il a été arrêté hier soir, Pierre).*

[36] Cf. aussi C. Hagège, «Intonation, fonctions syntaxiques, chaîne-système, et universaux des langues», *BSL* 73 (1978) p. 1–48, et «Du thème au thème en passant par le sujet. Pour une théorie cyclique», *La linguistique* 14 (1978), 3–38; M. Rossi et al., *L'intonation. De l'acoustique à la sémantique,* Aix-en-Provence (Institut de Phonétique) 1980.

[37] Limitation parfaitement justifiable et justifiée d'ailleurs; la cohésion d'un texte n'a guère été étudiée de manière satisfaisante. Ce ne sont pas les travaux narratologiques ni la sémiotique greimassienne (de plus en plus orientée vers l'étude des passions) qui nous éclairent à ce propos. Une approche beaucoup plus solide, à fondement linguistique, est celle de W. Chafe, *Meaning and the Structure of Language,* Chicago (University Press), 1970 et *A Semantically Based Sketch of Onondaga* (IJAL 36:2,2), Chicago (University Press) 1970.

[38] Je ne peux suivre Robert Martin quand il semble poser une équivalence entre *présupposition* et *inférence* (cf. le glissement sémantique qu'on relève à la p. 213, rem. 1); il s'agit de deux phénomènes différents dans l'analyse logique.

[39] Cf. J. L. Austin, *Philosophical Papers,* Oxford (Clarendon Press) 1961, et *How to Do Things with Words,* Oxford (Clarendon Press) 1962.

[40] Cf. L. Apostel, *Logique et action,* Gent (Communicatie & Cognitie) 1979.

[41] C'est dire qu'on ne peut contrôler les effets «perlocutoires»; cf. p. 234: «Voyez la phrase toute simple *p: je reviendrai.* Elle est illocutoirement une assertion. Mais que de réinterprétations possibles! Imaginons une visite qui prend congé: *p* sera une promesse; un client qui s'adresse à un restaurateur: ce sera un compliment; un policier qui autorise un automobiliste mal garé à rester deux minutes et *p*

(1) la reconnaissance des actes du langage (directs ou indirects)
(2) un nombre de «maximes conversationnelles»[42].
On se trouve ainsi sur le terrain de la philosophie du langage et de la pragmatique analytique, mais on ne peut oublier - et Robert Martin nous le rappelle sans cesse - que cette procédure d'interprétation et de réinterprétation est ancrée dans le langage, et se fonde sur la reconnaissance de certains indices (éléments déictiques / adverbes d'énonciation / interjections / connecteurs phatiques, etc.). L'interprétation est ainsi un parcours cyclique: du langage comme matière (d'information) au langage comme instrument (d'analyse).

Ces remarques (et critiques) n'entament en rien la valeur exceptionnelle de *Pour une logique du sens:* ce livre élabore une puissante théorie de la sémantique, basée sur une abondante information interdisciplinaire (grammaire, logique, poétique, ...). Nous espérons que nos réflexions témoigneront de l'intérêt que nous avons pris à lire ce livre substantiel et stimulant[43], pour lequel on ne peut avoir que le plus grand respect[44].

Pierre Swiggers

FERNANDO DOGANA, *Suono e senso,* Milano (Franco Angeli Editore) 1983, 334 p.

Quello del fonosimbolismo è indubbiamente un argomento spinoso, a giudicare dall'insistenza con cui il problema, che ha lontanissime origini, viene toccato e ridiscusso, talvolta con aperta diffidenza, da linguisti e psicologi, soprattutto da una cinquantina d'anni a questa parte.

Tuttavia, nonostante l'abbondanza degli studi ad esso dedicati (articoli in riviste specialistiche e capitoli nei più recenti manuali di fonetica [Malmberg, 1974][1], di linguistica

sera un avertissement; ce sera une menace dans la bouche du propriétaire qui, une fois de plus, s'en retourne sans être payé; imaginons encore un soldat qui part au front et *p* sera une prédiction consolatrice; ou encore: un amant désespéré congédié avec une ferme douceur: «Pour jamais, adieu; pour jamais! Ah, Madame, songez-vous en vous-même combien ce mot cruel est affreux quand on aime?». Le *je reviendrai* qui suit, si parfaitement naturel, aura toute l'intensité du langage de la passion. Il est un aveu. Celui de la fatalité».

[42] Sur ces maximes de quantité, de sincérité, de relation et de modalité, voir H. P. GRICE, *Logic and Conversation* (William James Lectures at Harvard University), publié dans *The Logic of Grammar,* éd. par D. DAVIDSON et G. HARMAN, Encino - Belmont (Dickenson Publ. C°) 1975, et dans *Syntax and Semantics,* vol. 3: *Speech Acts,* P. COLE et J. MORGAN (éds.), New York - London (Academic Press) 1975, p. 41-58; H. P. GRICE, «Further notes on logic and conversation», *Syntax and Semantics,* vol. 9: *Pragmatics,* éd. P. COLE, New York (Academic Press) 1978, p. 113-125; P. SWIGGERS, «The supermaxim of conversation», *Dialectica* 35 (1981), 303-306.

[43] Et dont l'humour n'est pas absent, dans la bonne tradition des logiciens. Voir par exemple p. 239: «Au demeurant, la maxime de quantité donne lieu à d'incessantes stratégies de contournement. Une dame de ma connaissance m'a dit l'autre jour sa fierté d'avoir maintenant une fille bachelière, ajoutant discrètement: «et avec la mention qu'elle a voulue». Et moi, timide incorrigible, qui n'ai pas osé demander de quelle mention il s'agissait! Je ne serais pas étonné que ce soit la mention «passable». Modestes comme ils sont dans la famille ...».

[44] Signalons encore quelques fautes d'impression: p. 41 en bas: lire *déjà;* p. 42 l. 5 *déjà;* p. 43 l. 19 et 23 *déjà;* p. 59 (schéma) *hyperonymique;* p. 76 N 12 LE GUERN 1972; p. 110 N 26 J. LAROCHETTE; p. 126 N 47 Mélanges E. Coseriu (1981); p. 230 l. 6 *pour l'avoir faite;* p. 257 (bibliographie) sub BOUVEROT: 1973.

[1] B. MALMBERG, *Manuel de phonétique générale,* Paris (Picard) 1974.

[Jakobson e Waugh, 1979][2] e di psicolinguistica [Hörmann, 1971][3]), mancava a tutt'oggi una opera di sintesi che ne offrisse un panorama sistematico ed esaustivo.

Il volume di Dogana mira a colmare questa lacuna e a fornire per la prima volta un quadro critico del problema del simbolismo fonetico, ricostruendone l'evoluzione storica, dibattendone le premesse teoriche e raccogliendo i risultati di numerose ricerche sperimentali condotte secondo le più svariate metodologie.

L'opera si apre con una densa introduzione (p. 11-22) in cui l'autore (che insegna Psicologia all'Università Cattolica di Milano) definisce sinteticamente la propria posizione teorica e metodologica, basata sulla complementarità di psicologia e linguistica: conformemente alla natura stessa dell'oggetto d'indagine, che pertiene contemporaneamente all'ambito dei fatti percettivi e a quello dei fatti linguistici, la ricerca di Dogana si svolge parallelamente sui due piani, psicologico e linguistico, cercando di integrarli mediante l'estensione di uno schema generale di produzione dell'espressività al campo più specificamente linguistico.

Il lavoro si articola in tre parti di cui l'autore stesso dà a p. 21 l'organizzazione: «La prima parte dello studio, dopo un'illustrazione dei principali tipi di fenomeni che vanno sotto il nome di fonosimbolismo e dei settori in cui essi si manifestano in forma più evidente (cap. 1), sarà dedicata ad un'analisi delle premesse di carattere storico (cap. 2), linguistico-semiotico (cap. 3), e psicologico (cap. 4); tale parte si concluderà con una rassegna delle principali ricerche di carattere empirico che sono state dedicate a verificare l'esistenza e la portata del fonosimbolismo (cap. 5). La seconda parte sarà invece costituita da una serie di capitoli, ciascuno dei quali illustrerà quanto le varie indagini hanno messo in luce circa le capacità dei suoni linguistici di simbolizzare specifici aspetti del mondo percettivo (rumori, forme, colori, atteggiamenti, aspetti della personalità, ecc.). Infine, la terza parte prenderà in considerazione le interpretazioni che sono state fornite circa l'origine e la natura dell'espressività fonosimbolica».

L'illustrazione sommaria del contenuto delle tre parti del testo mette subito in luce da una parte la vastità dei temi, trattati con costante preoccupazione di sistematicità che non permette mai al lettore di perdere il filo del ragionamento, dall'altra la grande mole dei dati e delle ricerche utilizzate (nella bibliografia sono elencati ben 520 contributi), che testimoniano le vaste conoscenze dell'autore.

Molti sono i punti che meritano attenzione; tra questi la classificazione delle forme fonosimboliche, schematicamente illustrata nel modello a p. 113, che postula l'esistenza e l'interrelazione di tre diversi tipi di fatti simbolici: (a) a livello prelinguistico, quando il fonosimbolismo si manifesta nell'attribuzione di valori espressivi a singoli foni o gruppi di foni non ancora strutturati in un vero e proprio significante (simbolismo fonetico, di pertinenza della psicologia); (b) a livello linguistico, quando si manifesta nel lessico di una lingua, con il concorso del senso e della struttura fonologica, morfologica e semantica di tale lingua (simbolismo fonologico, di pertinenza della linguistica); e (c) a livello poetico, quando l'espressività è creata autonomamente dal poeta, mediante il gioco delle allitterazioni, iterazioni, ecc. in parte o del tutto indipendentemente dai valori espressivi del sostrato (simbolismo fonestetico, di pertinenza dell'analisi stilistica dei testi poetici).

I tre livelli sono correlati ed intervengono in misura maggiore o minore nell'evento fonosimbolico; in tal modo risulta appianata l'opposizione tra coloro che sostengono l'esistenza di un fonosimbolismo 'universale', determinato dalle proprietà acustiche dei suoni del

[2] R. Jakobson, L. R. Waugh, *The Sound Shape of Language*, Bloomington and London (Indiana University Press) 1979.

[3] H. Hoermann, *Psycholinguistics: An Introduction to Reserarch and Theory*, Berlin (Springer Verlag) 1971.

linguaggio, e coloro che invece sostengono l'origine solo culturale del fenomeno, 'lingua-specifico' nella misura in cui è influenzato dalla struttura della lingua, nonché da leggi specifiche di sviluppo della fonetica e della semantica.

Il meccanismo di formazione del fonosimbolismo dipende dal concorso di una molteplicità di fattori, primariamente articolatori e acustici, oltre che visivi e mimografici (p. 260–270). Accanto ai suddetti fattori, per così dire 'naturali', se ne rilevano altri di natura più specificatamente 'culturale', quali la struttura fonologica di ciascuna lingua, il contesto lessicale cui la parola inerisce nelle diverse culture linguistiche, le connotazioni che un certo suono può aver acquisito per effetto di certi condizionamenti storici o sociali, ecc. (p. 270–272). Questa duplice matrice, naturale e culturale, dei fattori causali dell' espressività fonosimbolica è visualizzata nella fig. 93 a pag. 283, che sintetizza, a chiusura dell'opera, i risultati dell'indagine dell'autore.

Interessante è la tassonomia delle diverse forme di espressività fonetica proposta a p. 128, che riconduce i fenomeni fonosimbolici a tre principali categorie: (a) simbolismo ecoico, quando il suono richiama direttamente qualche aspetto del referente, come nel caso delle onomatopee; (b) simbolismo «sinestesico», quando il suono evoca caratteristiche dei referenti pertinenti ad altre modalità sensoriali, come nelle metafore del suono duro e molle (occlusiva vs. laterale, nasale, fricativa e affricata), liscio e ruvido (sibilante e affricata vs. vibrante), grande e piccolo (vocale posteriore vs. vocale anteriore) ecc.; e (c) simbolismo fisiognomico, quando il suono evoca caratteristiche emotive o psicologiche, come nel caso di suono connotato come 'maschile' e 'femminile' (occlusiva *vs.* nasale e liquida), allegro e triste, aggressivo e mite, ecc.

I dati raccolti dall' autore nella seconda parte del volume vengono classificati secondo questo schema e ricondotti ad una delle tre categorie, col corredo di numerose sillogi che sostanziano le varie ipotesi via via presentate mediante un materiale esemplificativo sufficientemente ampio e diversificato, tratto prevalentemente da italiano, francese, inglese e tedesco. Un'appendice riporta dettagliatamente i «Simboli fonetici utilizzati e loro principali caratteristiche».

Le teorie interpretative dell'espressività fonosimbolica, accennate nel cap. 4 e riprese nelle «Conclusioni» (p. 283–289), sono sostanzialmente due: la prima, più adeguata a spiegare il simbolismo sinestesico, è quella della generalizzazione mediata (avanzata da Darwin e Dewey sul finire dell'800 e successivamente ripresa da Brown e Peterfalvi), secondo cui «l'associazione che si stabilisce tra ambiti esperienziali differenti è il risultato di una cooccorrenza sistematica dei fenomeni» (p. 284); la seconda, più adeguata a spiegare il simbolismo fisiognomico, è quella dell'isomorfismo gestaltico (sviluppata appunto nella Psicologia della *Gestalt*), che «minimizza il ruolo dell'apprendimento e sottolinea invece il rapporto isomorfico esistente fra il piano del contenuto e quello dell'espressione, cioè tra il vissuto psichico di un'emozione e i suoi correlati neurofisiologici e comportamentali» (p. 23).

Proprio nelle ultime righe di queste «Conclusioni» (p. 289) l'autore ci sorprende con un'attribuzione di 'primitività' ai dialetti; già nel par. 1.3.3. l'autore aveva arbitrariamente classificato alcune lingue africane ed amerindiane come 'primitive'. Dogana ritiene che in tali lingue 'primitive', così come nel linguaggio infantile e nel linguaggio delle regressioni mentali psicopatologiche, si manifesti un'ampia predilezione da parte dei parlanti per le parole in cui il suono appare accordato col senso (si tratterebbe della cosiddetta 'sete di realtà' o realismo verbale). Seguendo questa linea di pensiero l'autore rinviene nei dialetti (lingue primitive!) un fertile terreno di studio. «In a healthy reaction against linguistic bigotry, linguists at least since the time of Sapir have done well to insist that there are no

'primitive' languages»[4]: Dogana sembra aver ignorato tutti questi discorsi e quelli della sociolinguistica italiana a favore della dignità e dello status dei dialetti.

Va rilevato inoltre da parte dell'autore un uso indiscriminato ed errato nel corso di tutta la trattazione del termine 'fonema' per 'fono' nella descrizione della sostanza (e non della forma) dell'espressione, delle caratteristiche fisiche cioè dei suoni del linguaggio considerati nelle loro modalità acustiche e articolatorie e non funzionali distintive. La presenza di altre utilizzazioni approssimative di concetti chiave teorico-operativi della ricerca linguistica e di alcune ingenue ricostruzioni etimologiche è stata recentemente messa in luce da E. Vineis[5], che segnala anche diversi errori di fatto nella documentazione e nell'esemplificazione.

Questi aspetti non commendevoli sono, come sarà chiaro, il risultato di un certo squilibrio del lavoro - coerentemente con la preparazione dell'autore - a favore del versante psicologico del problema e a scapito di quello linguistico. In ogni caso il volume si segnala per la ricchezza d'informazione e per il carattere nuovo e personale delle prese di posizione.

Paola Belotti

✱

ALAIN BERRENDONNER, *Cours critique de grammaire générative,* Lyon (Presses Universitaires de Lyon; Fribourg: Editions Universitaires) 1983, 324 p.

D'emblée Berrendonner, de par le titre de son manuel, joue cartes sur table: s'il vise à l'initiation de ses lecteurs à la grammaire générative (GG), il tient aussi à signaler les lacunes de cette théorie. C'est ce qui fait en premier lieu l'intérêt de cet ouvrage: tous les cours de GG publiés jusqu'ici en français lui sont dévoués sans conteste et ont tendance à passer ses inconvénients sous silence. Berrendonner les met à jour, sans pour cela en méconnaître les apports.

Le livre se compose de cinq chapitres, suivis chacun d'une annexe bibliographique, où l'auteur indique l'intérêt de chaque titre cité en fonction des points développés au cours du chapitre, et parsemés de remarques critiques.

Le premier chapitre expose les fondements de la GG en soulignant la place centrale occupée par les considérations théoriques, principal apport de cette théorie, selon Berrendonner.

On y trouve notamment les notions bien connues de généralisation, d'explicité, de compétence vs performance, de phrase vs énoncé...

L'originalité de ce chapitre réside dans l'insistance avec laquelle Berrendonner tient à préciser que le choix que la GG fait de l'objet à simuler, la compétence du locuteur/auditeur idéal, est une hypothèse théorique. La même chose vaut, à son avis, pour l'affirmation que cette compétence est formée de séquences maximales, les phrases, et qu'elle comprend des processus récursifs dont le résultat est un nombre infini de phrases. Il serait donc vain de vouloir considérer ces trois axiomes comme étant fondés en nature: ainsi, la distinction que le grammairien opère entre phrases grammaticales et agrammaticales relève de l'établissement d'une norme choisie par lui, que ce soit en se fiant à l'intuition du locuteur natif ou en supposant l'existence d'un consensus entre les locuteurs.

L'adoption de ces axiomes a plusieurs conséquences, entre autres les suivantes: les variantes lectales ne sont pas décrites, sous prétexte que leur apparition relève de la perfor-

[4] J. HAIMAN, «The iconicity of grammar: isomorphism and motivation», *Language* 56 (1980), 515-540.

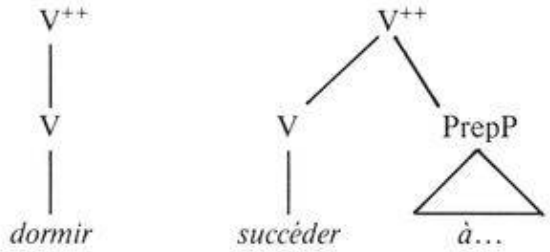
[5] E. VINEIS, «A proposito di una pubblicazione recente», *Studi e saggi linguistici* 23 (1983), 163-187.

mance, reproche adressé souvent à la GG par les sociolinguistes. De même, si cette dernière rend compte de la créativité quantitative du locuteur, elle ne tient pas compte de sa créativité polylectale, qui lui permet de changer de registre en fonction de la situation. Enfin, toute syntaxe transphrastique est exclue de la GG.

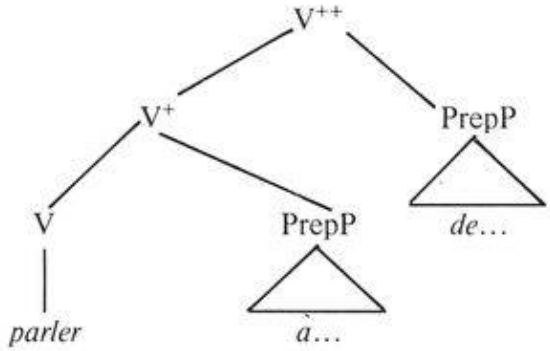
Ces choix théoriques définissent la forme du modèle possible. Le troisième axiome notament, qui postule la récursivité illimitée de certaines opérations syntaxiques, exclut que la grammaire soit une simple classification d'éléments et exige qu'elle soit un modèle génératif, qui prend généralement la forme d'un algoritme. Il est encore possible, affirme Berrendonner, de construire des modèles non génératifs hors de ces postulats sur la compétence et la récursivité (dans des perspectives socio- ou psycho-linguistiques notamment).

C'est dans le second chapitre que Berrendonner entreprend de décrire ce modèle génératif: la grammaire de réécriture syntagmatique, dont il s'évertue, je ne comprends pas pourquoi, à montrer point par point qu'elle a effectivement la forme d'un algorithme.

Après avoir défini, en termes nettement structuralistes, l'analyse en constituants immédiats et bien expliqué la façon pratique dont on doit procéder pour l'appliquer, il donne une liste, assez discutable d'ailleurs, de règles de réécriture: ainsi, au nom des possibilités de substitution, il analyse le SV d'une phrase en V^{++} + (Adv) et répartit les verbes en plusieurs classes. Selon ces règles on peut conclure que *dormir* et *succéder* peuvent figurer dans les structures respectives suivantes:



mais *parler* dans la structure:



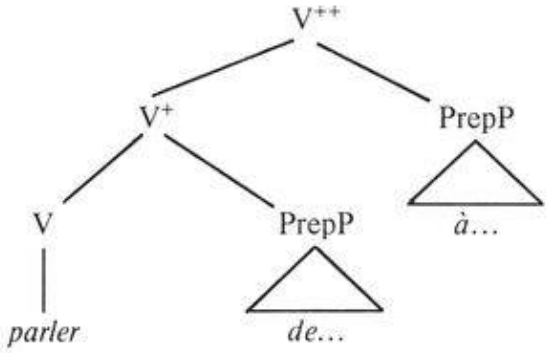
Cette structure choisie s'appuie, à nous de le deviner, sur la substitution possible dans le cadre suivant: *discuter*

parler à Jules *des événements*
entretenir Jules

Or cet argument est réversible: en vertu de la possibilité de substituer

parle de Paul à *sourit* dans *Marie sourit* *à Jean,* on pourrait
parle de Paul

conclure que *parler* peut figurer dans la structure:



Berrendonner termine ce chapitre en nommant les insuffisances que présentent les règles de réécriture, certaines archiconnues (restrictions sélectives), mais d'autres intéressantes parce que moins répandues: ainsi, il mentionne le fait qu'elles ne rendent pas compte des contraintes interpropositionnelles telles que celles qui expliquent l'agrammaticalité de **je veux que je chante, *Pierre est plus bête que le soleil ne brille,* la concordance des temps.

Intéressants aussi, et pour la même raison, sont les syntagmes discontinus qu'il choisit de citer: le SN complexe dans **l'homme** *est malheureux* **qui ignore la linguistique, rien** *n'est vrai* **de tout cela.**

Le troisième chapitre introduit la composante capable de remédier à la plupart de ces problèmes non résolus par les règles de réécriture: la composante transformationnelle.

Au lieu de décrire le fonctionnement de cette composante dans la «théorie standard», modèle qui a été le plus élaboré et dans le cadre duquel beaucoup de travaux ont été effectués et continuent de l'être, Berrendonner choisit de remonter au modèle préstandard, et même à celui de Z. Harris pour montrer l'origine de la notion de transformation.

Personnellement, je me demande si un tel «crochet» était nécessaire alors que, il le dit lui-même, le modèle préstandard est vraiment dépassé et que, selon moi, la compréhension du fonctionnement des transformations n'exige pas la connaissance de leur origine. Les éléments importants, tels que le traitement de l'homonymie syntaxique, pouvaient très bien être développés dans le chapitre IV, qui présente le modèle standard.

Berrendonner y accuse Chomsky de pervertir la théorie, ce sont les termes qu'il emploie (p. 167), puisqu'il change non son modèle lui-même mais sa fonction: alors que dans l'état préstandard les transformations «ont pour fonction de simuler des «rapports de parenté syntaxique» entre phrases différentes» (p. 168) et s'accompagnent donc d'un changement de sens, elles relient, dans l'état standard, «deux analyses de la même phrase, situées à des niveaux de «profondeur» différents. Il s'ensuit qu'elles ne s'accompagnent plus d'aucune modification sémantique» (p. 168).

Ceci dit, il reconnaît les avantages de cette nouvelle définition pour ce qui est, en particulier, du traitement des variantes de construction dérivées à partir de la même variante de base. Il donne de bons exemples dans ce cadre. Citons les différents types de relatives.

(1) Le casque qu'on s'en sert pour faire de la moto
(2) Le casque qu'on se sert pour faire de la moto
(3) Le casque dont on se sert pour faire de la moto

pour lesquelles il propose une même structure profonde proche de (1) et deux transformations pour obtenir (2) et (3) respectivement.

Autres points développés dans ce chapitre: le traitement des éléments discontinus, l'usage des constituants abstraits (nég ..., dont rien ne justifie l'existence selon l'auteur), le lexique.

Deux annexes y sont ajoutées: l'une récapitule les règles de réécriture et les transformations utilisées, l'autre traite de la flexion verbale.

Personnellement, j'aurais aimé que Berrendonner consacre plus de pages à l'établissement de ces règles et à leur application en s'appuyant sur un bon nombre d'exemples.

Le cinquième et dernier chapitre est celui qui se veut le plus actuel. Il a pour but de présenter les suggestions théoriques proposées depuis 1968, depuis la naissance, au sein de la GG, de la controverse à propos du statut des représentations sémantiques dans la grammaire. Berrendonner a opéré un tri parmi ces propositions en fonction de leur prédisposition à servir dans le cadre d'une théorie grammaticale future. Il en signale un nombre important, ce qui fait qu'on a du mal à suivre le fil conducteur de cette partie, peut-être est-ce là le but de l'auteur qui souhaite illustrer sa pensée: «la TG offre actuellement le spectacle d'un profond désordre conceptuel» (p. 224). Ces suggestions sont divisées en deux groupes: celles qui concernent le niveau profond et celles qui portent sur la composante transformationnelle. Parmi les premières il nomme d'un côté la «notation X barre» et en expose très globalement le fonctionnement après en avoir expliqué la justification en s'appuyant surtout sur Millner (1973) et, de l'autre, l'usage des catégories «logiques» par les sémanticiens générativistes: il montre comment, dans ce cadre, on peut rendre compte des ambiguités de champ, de celle du quantificateur, par exemple dans la phrase *toutes les filles aiment un garçon.*

Ce dernier point l'amène au formalisme d'opérateurs, dont il expose les principes en huit pages fort difficiles à comprendre.

Pour ce qui est des propositions pour la composante transformationnelle, il traite des deux moyens utilisés par Chomsky pour réduire la classe des transformations possibles: les restrictions sur la forme des transformations et les conditions générales sur les transformations (principe de A sur A, condition du sujet spécifié...). Si les principes sont bien expliqués, l'illustration de leur utilité manque d'actualité: ainsi, pour illustrer le fonctionnement du principe de A sur A, il se sert de deux transformations séparées, une qui déplace le pronom interrogatif et une qui permet d'obtenir le pronom relatif, ignorant complètement la transformation uniforme de déplacement de qu- proposée par Chomsky dans *On wh- movement* (1977). De même, il signale que les chomskiens les plus orthodoxes constatent qu'il y a infraction au moins apparente à la condition de subjacence dans la phrase *qui crois-tu que Pierre pense que j'ai vu?,* sans préciser quelle solution ils adoptent pour la dérivation de ce type de phrases: l'application cyclique de la transformation de déplacement de qu-, solution qui implique le respect de la condition de subjacence. En fait, le principe cyclique lui-même n'est pas mentionné.

Par contre il ne passe pas sous silence, comme exemple de restriction sur la forme des règles, la théorie des traces, qu'il expose brièvement et dans laquelle il voit d'intéressantes perspectives de développement théorique.

En conclusion, on peut dire que cet ouvrage est plus un bilan du générativisme qu'un véritable manuel destiné à l'enseignement de la GG. Il expose assez clairement les principes pour qu'on en comprenne l'utilité et la pertinence, mais il sera nécessaire de consulter d'autres ouvrages, parmi les titres cités par exemple, pour se servir de cet outil qu'est la grammaire générative. Il convient très bien à ceux qui désirent connaître la GG, sans forcément vouloir l'utiliser directement comme cadre théorique.

En tant que bilan il présente l'avantage d'aller plus loin que les manuels publiés jusqu'ici en français, puisqu'il englobe, même de façon incomplète, la «théorie standard étendue», mais j'aurais aimé y trouver, ne serait-ce qu'ébauchées, les tendances vraiment actuelles de la GG, je veux parler de la théorie du «liage» élaborée par Chomsky dans ses *Lectures on Government and Binding* (1980). Je suppose que des raisons pratiques sont responsables de cette absence.

B. Kampers-Manhe

WOLFRAM WILSS (Hg.), *Übersetzungswissenschaft*, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1981, XII + 414 p. (*Wege der Forschung* 535)

Im letzten Jahrzehnt sind im deutschsprachigen Raum eine ganze Reihe von Monographien zur Übersetzungswissenschaft erschienen, die meist auch gute Einführungen in diese Disziplin darstellen[1]. Im Gegensatz dazu enthält der vorliegende Band - 1978 zusammengestellt und drei Jahre später publiziert - weder eine Gesamtdarstellung noch eine Einführung oder auch nur den «state of the art» zum Zeitpunkt der Veröffentlichung. Er bietet dafür aufgrund einer Art Projektion der diachronischen auf die syntagmatische Achse eine gute Gelegenheit für einen Einblick in die faszinierende jüngste Geschichte der Wissenschaft vom Übersetzen anhand von kürzeren Texten jener Autoren, welche diese maßgeblich mitgestaltet haben.

Der von der angezeigten Textauswahl umspannte Zeitraum beträgt zwanzig Jahre und reicht von Jakobsons «Linguistische Aspekte der Übersetzung» (p. 189-198), die 1959 erstmals erschienen, bis zu den vier Originalbeiträgen von K.-H. Freigang («Überlegungen zu einer theoretisch-linguistisch fundierten Methodologie der Übersetzungswissenschaft», p. 150-170), Gisela Thiel («Überlegungen zur übersetzungsrelevanten Textanalyse», p. 367-383), Gisela Thome («Die wörtliche Übersetzung», p. 302-322) und Ortrun Zuber («Berthold Viertels Übersetzung von *A Streetcar Named Desire*», p. 336-349). Doch das Schwergewicht liegt im Jahrzehnt zwischen E. Koschmieders «Das Problem der Übersetzung» von 1965 (p. 48-59) und den 1974 erstmals veröffentlichten Aufsätzen von Patricia Klamerth («Übersetzungsbezogene Analyse eines Textabschnitts aus Tennessee Williams», p. 353-366), W. Koller («Anmerkungen zu Definitionen des Übersetzungs-'vorgangs' und zur Übersetzungskritik», p. 263-274), H. J. Vermeer («Zur Beschreibung des Übersetzungsvorgangs», p. 250-262) sowie H. Vernay («Elemente einer Übersetzungswissenschaft» p. 236-249). Erstmals in deutscher Sprache zugänglich gemacht wurden - abgesehen vom Beitrag Jakobsons - die Texte von A. Clas («Der Übersetzungsvorgang» [1971], p. 298-301, übers. aus dem Frz.), V. Komissarov («Linguistische Modelle des Übersetzungsprozesses» [1972], p. 171-185, aus dem Russ.), J. Levý («Übersetzung als Entscheidungsprozeß» [1967], p. 219-235, aus dem Engl.), E. Nida («Das Wesen des Übersetzens» [1968/1975], p. 123-149, aus dem Engl.[2]), A. Popovič («Übersetzung als Kommunikation» [1977], p. 92-111, aus dem Engl.), J. P. Vinay («Stilistik und Transformation» [1966], p. 384-401, aus dem Frz.), M. Wandruszka («Unsere Sprachen, instrumentale Strukturen, mentale Strukturen» [1971], p. 323-335, aus dem Frz.) und W. Wonderly («Crib. Transposition und dynamische Aequivalenz» [1968], p. 402-414, aus dem Engl.). Nachdrucke älterer Texte von K.-R. Bausch («Die Transposition» [1968], p. 277-297), O. Kade («Kommunikationswissenschaftliche Probleme der Translation» [1968], p. 199-218), A. Neubert («Pragmatische Aspekte der Übersetzung» [1968], p. 60-75[3]), F. Paepcke («Sprach-, text- und sachgemäßes Übersetzen» [1971], p. 112-

[1] Z. B. G. JÄGER, *Translation und Translationslinguistik*, Halle 1975; W. WILSS, *Übersetzungswissenschaft, Probleme und Methoden*, Stuttgart 1977; W. KOLLER, *Einführung in die Übersetzungswissenschaft*, Heidelberg 1979; K. REISS, H. J. VERMEER, *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie*, Tübingen 1984.

[2] Als kleines Detail sei hier angemerkt, daß man in einem von lauter Spezialisten der Übersetzung geschaffenen Band erwarten würde, daß in der Bibliographie des deutschen Textes ein Werk, welches zum Zeitpunkt der Veröffentlichung des Originals unmittelbar zur Publikation anstand, korrekt zitiert würde. Es betrifft dies E. NIDA, *Componential Analyses of Meaning*, Den Haag/Paris 1975, welches p. 126 N 4 als «in Vorbereitung» zitiert wird und in der Bibliographie fehlt.

[3] Dieser Beitrag wurde offensichtlich - aber ohne Kommentar oder weiteren Hinweis als ein paar Punkte in eckigen Klammern - leicht gekürzt.

[3] Dieser Beitrag wurde offensichtlich - aber ohne Kommentar oder weiteren Hinweis als ein paar Punkte in eckigen Klammern - leicht gekürzt.

119) und K. Reiß («Textbestimmung und Übersetzungsmethode» [1969], p.76–91) sowie des interessanten Beitrags von E. Coseriu zum Nobel-Symposium von 1976 zur Theorie und Praxis der Übersetzung («Falsche und richtige Fragestellungen in der Übersetzungstheorie» [1978], p. 27–47) runden den Band ab.

Es ist hier nicht möglich, auf alle Beiträge einzeln einzugehen; und eine Synthese der recht heterogenen Standpunkte zu unternehmen wäre völlig hoffnungslos. Statt dessen wollen wir versuchen, fünf Grundfragen der Übersetzungswissenschaft herauszuschälen und zu diskutieren, die m. E. vom rezensierten Band aufgeworfen werden.

1. Mehrere Autoren greifen das Problem der gegenseitigen Situierung von Sprachwissenschaft und Übersetzungswissenschaft auf (so z. B. Paepcke, p. 112 und namentlich Freigang, p. 150ss.). Oft wird dabei die Übersetzungswissenschaft als Zweig der angewandten Linguistik bestimmt (Vernay, p. 236, Kade, p. 216). Oder aber es wird die Frage des Nutzens der Linguistik für eine - als autonom(er) gesehene - Theorie des Übersetzens gestellt (etwa bei Wandruszka, p. 322 und Vernay, p. 248). Die meisten Autoren unterlassen es freilich, zugleich auch zu präzisieren, *von welcher Linguistik* (und wohl auch von welcher Ausprägung der Übersetzungswissenschaft...) sie sprechen. Es ist ohne Zweifel richtig, daß sich die Linguistik der *langue* bzw. der Kompetenz des idealen Sprecher/Hörers kaum um die Übersetzung und das Übersetzen gekümmert hat (Nida, p. 123s.). Aber die moderne Sprachwissenschaft ist *auch* die Wissenschaft des Sprechens mit der Sprache, der sozialen Regeln des Sprachverhaltens, der sprachlichen Interaktion von Angesicht zu Angesicht. Insofern das Übersetzen «ein Spezifikum der menschlichen Kommunikation mit sprachlichen Mitteln» (Kade, p. 199), «eine besondere Art des Sprechens ist» (Coseriu, p. 28), stellt es deshalb nichts mehr und nichts weniger dar als einen Gegenstand der Sprachwissenschaft (nicht der «angewandten», sondern der Sprachwissenschaft überhaupt) unter anderen. Freilich kann man legitimerweise Übersetzungen aus literaturtheoretischer, semiotischer, ethnologischer usw. Perspektive untersuchen, genau so, wie dies auch für das Sprechen/Schreiben mit einer einzigen Sprache möglich und sinnvoll ist. Wer sich aber als Übersetzungswissenschaftler um ein Modell des Übersetzungsprozesses bemüht - und dies tun m. E. zumindest alle Autoren der Sektion *Sprachenpaarübergreifende Übersetzungstheorie* (p. 27–274) - ist dadurch automatisch auch Sprachwissenschaftler. Es darf nun erwartet werden, daß die Erforschung dieses Spezialfalls des Sprechens nicht nur idiosynkratische Eigentümlichkeiten beschreibt und erklärt, sondern darüber hinaus auch neues Licht auf allgemeinere Erscheinungen des Sprachgebrauchs werfen wird, die in «Extremsituationen» deutlicher sichtbar werden[4]. Ich denke z. B. an die Rolle von Leser-/Hörererwartungen, die angesichts einer großen kulturellen Distanz zwischen Ausgangs- und Zielkultur viel auffälliger in Erscheinung treten als innerhalb einer homogenen Kommunikationsgemeinschaft. Diese Befruchtung der allgemeinen Sprachwissenschaft durch Ergebnisse der Wissenschaft vom Übersetzen setzt allerdings voraus, daß sich die Übersetzungswissenschaftler mit den relevanten Ergebnissen der Sprachwissenschaft auseinandergesetzt haben, daß sie «à jour» sind[5]. In diesem Sinne wären im Vorwort ein paar klärende Hinweise des Herausgebers zur Einordnung und

[4] In ähnlicher Weise wird eine Art von «Lupeneffekt», der allgemeine Phänomene deutlicher sichtbar macht, in Fällen extremer Kodedivergenz, in der Rede von Zweisprachigen, von Lernern, von Aphasikern usw. ausgenützt (cf. VERF., *«Bon alors ... ciao zäme!* Interkulturelle Kommunikation, Fremdsprachenunterricht und schweizerische Mehrsprachigkeit, *Schweizer Monatshefte* 65/6 (Juni 1985), 525–538, besonders 535.

[5] Es wirkt z. B. etwas merkwürdig, im Zusammenhang mit Chomsky kommentarlos von «Erzeugungsgrammatik» zu lesen (p. 388 N 3).

Bewertung der nachgedruckten theoretischen bzw. «theoretischen» Ansätze[6] besonders für jene Leser nützlich gewesen, die sich mit der Lektüre dieses Bandes übersetzungswissenschaftlich auf dem laufenden halten möchten.

2. Das Übersetzen gehört also zum Gegenstandsbereich der Sprachwissenschaft. Man kann freilich nicht genug betonen, daß die Sprachwissenschaft die interlinguale Kommunikation ebenso wenig vollständig zu erfassen erlaubt wie die intralinguale (cf. namentlich Coseriu, p. 40, Kade, p. 199s., Vernay, p. 237). Im umfassenden Sinn sind für das Übersetzen die *Kommunikationswissenschaften* zuständig. Diesem Umstand wird freilich nicht schon damit Rechnung getragen, daß man den Begriff «Kommunikation» in den Titel eines Aufsatzes aufnimmt oder beiläufig darauf hinweist, daß sich im Übersetzungsprozeß sprachliche und non-verbale Informationen miteinander verbinden (cf. etwa Kade, p. 213 und Vermeer, p. 257). Vielmehr müssen die vorgeschlagenen Übersetzungsmodelle nach ihren kommunikationstheoretischen Grundlagen hinterfragt werden. Dabei fällt auf, daß selbst in den neuesten Aufsätzen der vorliegenden Auswahl fast ohne Ausnahme - bei Vermeer ist von einem «kybernetischen Geschehen» die Rede (p. 253) - mit *linearen* und *eingleisigen* Kommunikationsschemata gearbeitet wird, wogegen sich in den Kommunikationswissenschaften *kybernetische* und *mehrgleisige, «orchestrale» Modelle* abzeichnen[7]. Während so z. B. für die Kommunikationswissenschaftler *jede* Sprachverwendung Element eines größeren kommunikativen Ganzen ist, faßt Reiß Texte, die «nicht vom Sprachgeschehen allein» leben, sondern «in unterschiedlich starkem Ausmaß wichtige Elemente eines größeren Ganzen» sind (p. 86), noch in einer eigenen Subkategorie «subsidiäre Texte» zusammen ... In diesem Zusammenhang ist mit Gisela Thiel daran zu erinnern, daß sich die Übersetzungswissenschaft in der Regel mit «*Schreib*-Handlungssituationen» (p. 370, Ausz. vom Rez.) befaßt, während viele der «subsidiären» Texte von Reiß Merkmale gesprochener Sprache zeigen. Mündliche Rede ist nun aber naturgemäß stärker in der Kommunikationssituation verankert und damit auch weniger «autonom» als geschriebene Rede.

3. Prototypischer Gegenstand der Übersetzungswissenschaft ist, so könnte man mit Coseriu (p. 28), Vermeer (p. 251) u. a. sagen, die Erarbeitung eines Modells der interlingualen Rede, des Übersetzens, m. a. W. eines dynamischen Vorgangs. Das Determinans «Übersetzungs-» konnotiert freilich auch das statische Resultat, den Übersetzungstext. Letzterer steht nun aber gerade nicht im Zentrum der Übersetzungstheorie. Mit dem sprechenden, auf Emile Benveniste zurückgehenden Begriffspaar: Die Theorie des Übersetzens betrifft die *énonciation,* nicht das *énoncé.* Ausgangs- und Zieltext bleiben immerhin insofern für die Rekonstruktion der Übersetzungsoperation von entscheidender Bedeutung, als sich diese «im Gehirn des Übersetzers abspielt, wenn er übersetzt» (Koller, p. 263) und deshalb definitionsgemäß unbeobachtbar ist. Um Hypothesen über diese «mentalen Prozesse» *(loc. cit.)* zu formulieren, bedarf der Übersetzungstheoretiker der Spuren, die sie in den Texten hinterlassen, gleichsam als Ausgangspunkte für seinen Indizienbeweis.

Man wird sich an dieser Stelle nicht zuletzt auch nach dem Stellenwert der oft geradezu manischen texttypologischen, d.h. vornehmlich taxonomischen Bemühungen einzelner Beiträge (v.a. jenes von Popovič) fragen müssen. So nützlich sie dann sein mögen, wenn man den Übersetzerstudenten Krücken für ihre ersten Gehversuche, «übersetzungsmethodisch

[6] So basiert etwa der Aufsatz von Bausch auf einem heute kaum mehr vertretbaren Stand der Morphosyntax von 1968. Gisela Thome arbeitet ihrerseits mit einem syntaktischen Raster, der mit keinem Wort begründet oder auch nur expliziert wird.

[7] Cf. dazu den schönen, von Y. Winkin zusammengestellten Reader *La nouvelle communication,* Paris 1981, mit Texten von Bateson, Goffman, Watzlawick u.a.

verwertbare Orientierungshilfen» (Wilss, Einleitung, p. 19) geben will, so fragwürdig ist ihre Tauglichkeit als Ausgangspunkt für einen Algorithmus des Übersetzens.

Coseriu hat wohl einmal mehr richtig gesehen, wenn er fordert, man müsse «für die Übersetzungstheorie die Übersetzer beobachten» (p. 28). Schade nur, wenn dann gleich wieder von der Performanz realer Übersetzer zugunsten der Modellierung der abstrakten Kompetenz eines idealen Übersetzers abgelassen wird, wie dies Kade vorschlägt (p. 205). Bezeichnend für die Ausblendung des übersetzenden Subjektes scheint auch die Präferenz für die Begriffe «Vorgang» und «Prozeß» zu sein (cf. Vernay, p. 237, Levy, p. 219ss., Kade, p. 199, Koller, p. 263 u.a.), welche das Übersetzen als urheberloses Geschehen darstellen. Weshalb übersetzt Gisela Thiel den Titel von Clas «L'opération traduisante» mit «Der Übersetzungs*vorgang*» (p.298)? Die Lektüre des Bandes weckt den - bis zum Schluß unerfüllten - Wunsch nach einer *Linguistik des Übersetzens,* welche die psycholinguistischen *Operationen des übersetzenden Subjekts* etwa mit dem formalen Instrumentarium der *théorie de l'énonciation* erfaßte, wie sie von E. Benveniste, O. Ducrot, D. Maingueneau, Catherine Kerbrat-Orecchioni u.a. entwickelt worden ist. Einen ersten Ansatz dazu bietet nicht unerwartet Jakobson (p. 194s.). Die von ihm angedeuteten Unterschiede in den von der jeweiligen Grammatik der Einzelsprache geforderten deiktischen Operationen (im Rahmen von Tempus- und Aspektkategorien) zwingen den Übersetzer dazu, sich selber als Äußerungssubjekt zu konstituieren. Diese «Ortungsoperationen» (in der französischen Terminologie *opérations de repérage*) hinterlassen Spuren an der Textoberfläche, die als ebensoviele «Ortungsinstruktionen» an den Hörer/Leser gedeutet werden können. Die «zentrale Rolle des Übersetzers» (Wilss, p. 12) bei der «pragmatischen Rekonstruktion» (Neubert, p. 68) ist mit andern Worten linguistisch faßbar in Form von sprachlichen Elementen, welche als Hinweise für die Hypothesenbildung des Übersetzungstheoretikers dienen müssen. Jedenfalls von *diesen* Spuren der Subjektivität des Übersetzers darf in einem Modell des Übersetzens gerade nicht abstrahiert werden! Im Gegenteil. Die «doppelte Äußerung» *(double énonciation)* durch den Autor und den Übersetzer müßte wohl im Zentrum einer Theorie des Übersetzens stehen, wobei sich Denkschemata wie jenes der «textuellen Polyphonie»[8], welches komplexe einsprachige Äußerungssituationen wie etwa jene der erlebten Rede adäquat zu erfassen erlaubt, als besonders fruchtbar erweisen könnten.

4. Ein weiterer Gegenstand wichtiger Überlegungen ist im vorliegenden Band die Rolle des potentiellen *Lesers* des übersetzten Textes. Hier ein sprechendes Zitat von Popovič: «Der Übersetzer 'empfängt' semantische und stilistische Informationen wohl vom Autor des Originals als auch vom virtuellen Leser. (...) In manchen Fällen überwiegt der Einfluß des Originals, in andern Fällen muß der Übersetzer den ästhetischen Normen oder den stilistischen Konventionen seiner Sprachgemeinschaft größeres Gewicht beimessen» (p. 103). Für Nida führt «die Rolle des Empfängers als des entscheidenden Bezugspunkts im Übersetzungsprozeß (...) zwangsläufig zu einer andern als der bisher üblichen Definition des Übersetzens» (p. 144). Gisela Thiel fordert zur Erhellung der Lesererwartungen einen multilateralen Textvergleich, der u.a. «die in bestimmten Sprachgemeinschaften jeweils besonderen Konventionen der Textverfertigung aufzeigen» soll (p. 382). Daß die «sprachlichen Normen des Lesepublikums» dabei durchaus nicht homogen zu sein brauchen, weist Levý am Beispiel von Anglizismen im Französischen nach, die der «sprachpuristisch eingestellte Teil der Leserschaft» anders bewertet als «die übrigen Leser» (p. 232). Er meint den Einfluß derartiger Normen auf den Übersetzer gar quantifizieren zu können und will deshalb «die

[8] Dieser von O. Ducrot geprägte Begriff bezeichnet die Tatsache, daß verschiedene Segmente eines von ein und demselben *Sprecher* realisierten Textes in Wirklichkeit von verschiedenen *Äußerungsinstanzen* («énonciateurs») verantwortet werden (*Les mots du discours,* Paris 1980, p. 233).

quantitative Zusammensetzung der Leserschaft [untersuchen], für die die Übersetzer verschiedener Textsorten und verschiedener Zeiten ihre Übersetzungen gemacht haben» (p. 234). In diesen Zusammenhang gehören auch die bedenkenswerten Überlegungen von Vernay zu den Informationsvoraussetzungen beim Empfänger (p. 239ss.).

Die zahlreichen Übersetzungsmodelle, in denen ein einfacher «Empfänger» figuriert, erscheinen vor dem Hintergrund dieser Überlegungen als ausgesprochen reduktionistisch. Der (potentielle) Leser erscheint im Gegenteil als Mit-Gestalter und Mit-Äußerer (co-énonciateur) im eigentlichen Sinn des Wortes. Und dies gilt nicht nur da, wo «bei der Auswahl der Mittel zur Informationsübertragung» auf Vorauskodierungen, auf «verbindliche Normen für die Beschreibung bestimmter Situationen» (Komissarov, p. 182) oder auch nur auf «bevorzugte Formulierungen» *(loc. cit.)* zurückgegriffen werden muß oder kann, sondern auch und besonders in Fällen, wo auf der «kognitiven Ebene der Sprache» zur Verbalisierung von un-er-hörten Sachverhalten eine «Neukodierung» notwendig wird (Jakobson, p. 195), insofern letztere für das Glücken der interlingualen Kommunikation vom Leser mitgeleistet werden können muß.

Dies führt nun aber auch zu Zweifeln an jenen (Teil-)Modellen, welche einseitig die referentielle Funktion der Sprache bzw. die Umkodierung des propositionalen Inhalts privilegieren respektive allein erklären wollen (cf. Kade, p. 209 und Koschmieder, p. 53). Diese Modelle erweisen sich auch dann als ungenügend, wenn die Texttinhalte bis hin zu den elementaren Funktoren aufgelöst, die Analyse bis zur «logisch-semantisch-thematischen Texttiefenstruktur» (Freigang, p. 158) wird, weil diese wohl gerade nicht ohne Schaden vom Zugriff durch die Kommunikationspartner getrennt werden können.

5. Eine hochinteressante Frage wirft schließich Popovič auf, wenn er vom «'Mischlings'-Charakter der Übersetzung» spricht (p. 96). Die Übersetzung stellt für ihn in der Tat «eine Konfrontation zweier kultureller Systeme sowohl auf kommunikativer wie auch auf textueller Ebene dar, d.h. eine *Verschmelzung von Original und Übersetzung»* (p. 105, Ausz. vom Rez.). Er erweitert damit die Definition von Vernay, der «das Übersetzen als einen zweisprachigen Kommunikationsakt [betrachtet], bei dem zwei Sprachsysteme mit ihren unterschiedlichen Realisierungsmöglichkeiten auf eine besondere Art und Weise miteinander in Berührung kommen» (p. 237), um eine kulturelle Dimension. Nun kann zwar, wie Koller sehr richtig entgegnet, «beim Übersetzen durch den Menschen» keinesfalls «von 'Schaltstelle' zwischen Zeichensystemen» gesprochen werden, da die Übersetzungsoperation immer über das «Gemeinte» geht (p. 265). Nichtsdestoweniger findet beim Übersetzen notwendigerweise ein Sprach- und Kulturkontakt statt. Und es ist für einen Sprachkontaktforscher nicht ohne Reiz, ausgehend von den Überlegungen von Popovič nach Querbezügen zwischen Sprachkontakt- und Übersetzungstheorie zu fragen. Persönlich sähe ich derartige Querverbindungen an mindestens drei Stellen:

(a) Wenn das Sprechen mit einer Einzelsprache als «Aneignung» *(appropriation)* des Systems dieser Sprache durch die Interaktionspartner zum Zwecke der Kommunikation aufgefaßt wird[9], dann handelt es sich beim Übersetzen um eine simultane bzw. alternierende, doppelte Aneignung zweier Sprachsysteme *(double appropriation)*. Die Kombination von «verstehen in L1» und «produzieren in L2» ist aber eine der möglichen Ausdrucksformen der mehrsprachigen Kompetenz und läßt sich wohl als Extremform der für Mehrsprachige typischen *zweisprachigen Rede* bestimmen[10]. Es liegt deshalb nahe, nach den Spuren des Sprachkontaktes in der Rede, den *transkodischen Markierungen* (z. B. Lehnwörter, Lehnübersetzungen, Interferenzen aller Art) zu suchen und

[9] E. Benveniste, «L'appareil formel de l'énonciation», *Langages* 17 (mars 1970), 12-18.
[10] Cf. G. Lüdi/B. Py, *Zweisprachig durch Migration*, Tübingen 1984, p. 102ss.

deren Status, psycholinguistische Hintergründe, stilistische Effekte usw. mit eben den Methoden und theoretischen Konzepten zu erforschen, welche die Kontaktlinguistik bereitgestellt hat[11].

(b) Zwar gehen, wie wir oben mit Koller festhielten, die Übersetzungsoperationen immer über das «Gemeinte». Es bleibt aber ein entscheidender Unterschied zum «gewöhnlichen» Sprechen: Was gesagt werden soll, ist eine Text-Meinung, liegt bereits in verbalisierter Form vor. Man kann nun legitimerweise nach den sprachlichen Konsequenzen dieses Umstands fragen. Einmal mehr bieten die Spracherwerbs- und die Sprachkontaktforschung einen Begriff dafür an: jenen der *interpretativen Funktion.* Es ist hier nicht der Ort, um von der kategorisierenden Funktion der verschiedenen Komponenten unserer Wirklichkeitsmodelle (*qua* Kulturen) zu sprechen. Erinnert sei nur daran, daß die Teilbereiche unseres Kategorisierungsschemas - darunter die Sprache(n) - in vielfältiger Weise als Raster für das Erfassen und die Interpretation der erlebten Wirklichkeit dienen. Wir haben die Hypothese formuliert, daß beim Zweisprachigen in einer gewissen Weise jedes seiner beiden Wirklichkeitsmodelle als Raster für die Interpretation des anderen dient und dabei vielfältige Restrukturierungen auslöst[12]. Es ist nun zu vermuten, daß beim Übersetzen der Raster der Zielkultur auf den ausgangssprachlichen Text - mit seinen verbalen und non-verbalen Elementen - angewendet wird und letzteren restrukturiert, daß aber gleichzeitig auch der dem Ausgangstext unterliegende Raster der Ausgangskultur einen Einfluss auf die Versprachlichung in der Zielssprache hat, d.h. eine interpretative Funktion ausübt.

(c) Im sprachlichen ebenso wie im kulturellen Sinn bedeutet m.a.W. «beim Übersetzen der Einbruch der Ausgangssprache stets eine Erschütterung der Zielsprache» (Paepcke, p. 114). Interessant ist dabei, daß die damit verbundene «semiotische Spannung zwischen 'wir' und 'sie' bzw. zwischen 'eigen' und 'fremd'» (Popovič, p. 105) dynamische interkulturelle Prozesse auslösen kann. Bekanntlich sind die komplexen, modernen Gesellschaften nicht mit einer einzigen, einheitlichen Kultur kongruent, weisen keinen geschlossenen Kulturhorizont auf, sondern sind vielmehr durch eine Vielfalt von sich teilweise überschneidenden Teilkulturen gekennzeichnet. Übersetzungen tragen nun maßgeblich zur Kreation von einzelsprachgemeinschaftsübergreifenden Teilkulturen bei. Von einem besseren Verständnis dieses Phänomens kann man sich nicht zuletzt Einsichten in das Funktionieren von zweisprachigen und bikulturellen Migrantengemeinschaften erhoffen, wie sie von der Sprachkontaktforschung untersucht werden.

Diese Bemerkungen gehen freilich über eine blosse Diskussion der im rezensierten Band enthalten Ansätze hinaus. Sie stellen das Resultat einer Lektüre mit der «gefärbten Brille» des Sprachkontaktlinguisten dar. Sie zeugen aber auch von der die Grenzen der engeren Übersetzungswissenschaft überschreitenden stimulierenden Wirkung einzelner Aufsätze und namentlich jenes von Popovič. Von einer Vertiefung der skizzierten Querbezüge lassen sich erneuernde Impulse für die Sprachkontakt- ebenso wie für die Übersetzungswissenschaft erhoffen.

Zusammenfassend erlaubt dieser im ganzen geschickt konzipierte Reader einen faszinierenden Einblick in zwanzig Jahre Übersetzungswissenschaft. Er setzt in glücklicher Weise den 1963 von H. J. Störig zusammengestellten und im gleichen Verlag erschienen Reader *Das Problem des Übersetzens* fort, der die Geschichte der Übersetzung und der Überset-

[11] Cf. dazu namentlich F. Del Coso-Calame/C. Oesch-Serra/F. de Pietro, «La compétence de communication bilingue», in: E. Gülich/Th. Kotschi (Hg.), *Grammatik, Konversation, Interaktion,* Tübingen 1985, p. 377-398.

[12] Cf. G. Lüdi/B. Py, *op. cit.,* p. 45ss.

zungstheorie von der Antike bis in die fünfziger Jahre unseres Jahrhunderts dokumentierte. Er läßt Leitlinien erahnen, reizt zum Vergleichen und Weiterdenken und zeugt von der Komplexität des Gegenstandsbereichs ebenso wie vom Reichtum der Methoden der Übersetzungswissenschaft, welche durchaus noch mehr Beachtung von anderen Disziplinen der Wissenschaft von der Sprache verdiente, als dies heute oft der Fall ist.

Georges Lüdi

RODOLF ZIMMER, *Probleme der Übersetzung formbetonter Sprache.* Ein Beitrag zur Übersetzungskritik, Tübingen (Niemeyer) 1981, 173 p. (*Beih. ZRPh.* 181).

Zimmer nimmt sich recht viel vor: auf nur 173 Seiten (davon 8 Seiten Bibliographie und zirka 60 Seiten Material in Form von ausgewählten Übersetzungsbeispielen) untersucht er in seiner Habilitationsschrift «gewisse hochgradig formale Phänomene», die «gemeinhin als unübersetzbar gelten» (p. 2), wie Wortspiele (Kap. II), Eigennamen (Kap. III), Metasprache (Kap. IV), Extrastrukturalismen (Kap. V). Dazu diskutiert er noch in Kap. I «Phonetische Interferenzen als Übersetzungsproblem» an und in Kap. VI «Übersetzung formbetonter Trivialliteratur»; dieses Kapitel ist wohl als Synthese der genannten Phänomene zu verstehen. - Ein solch gewaltiges Vorhaben auf so knappem Raum darzustellen (ohne Material zirka 100 Seiten!), impliziert natürlich einen weitgehenden Verzicht auf die Diskussion von vorliegenden Forschungsergebnissen, was fatale Folgen haben kann.

So sieht Zimmer gleich einleitend ab von einer Definition der Übersetzung und dem «permanenten Hin und Her» der theoretischen Ansätze, verweist stattdessen auf die Arbeiten Kloepfers, Sduns, Güttingers und Störigs, und will so seine Untersuchung absetzen von dem «zur Genüge diskutierten Theoriegerangel» (p. 1), indem er sofort *in medias res* geht:

In Kap. I «Phonetische Interferenzen» (p. 4–24) behandelt Zimmer das Problem der Kode-Neutralisierung auf phonetischer Ebene (= «Phonetische Interferenzen»?[1]) an Einzelpassagen folgender drei Autoren und ihren deutschen Übersetzungen: Bellmann *(Fredmans epistlar),* Balzac *(Le cousin Pons),* Maupassant *(Boule de suif).* In allen drei Originaltexten handelt es sich um Sprachimitationen bzw. um «ausländischen Akzent» (p. 11). Während bei Bellmann mangelhaftes Schwedisch des emigrierten Deutschen Jergen Puckel thematisiert wird, geht es bei Balzacs Schmucke um germanischen Akzent im Französischen, wie auch bei Maupassant. Werden solche Deutsch-imitierenden (oder was der jeweilige Autor darunter versteht) Passagen ins Deutsche als Zielsprache übersetzt, so entsteht das Problem, wie diese Kode-Distanz aufrechtzuerhalten ist. Handelt es sich nur um ein Einsprengsel, wie es bei der Maupassant-Stelle der Fall ist, hält Zimmer eine Übernahme (!) des fr. Satzes mit den typischen Aussprachemerkmalen für legitim. Ist die Stelle allerdings *langue véhiculaire,* wie in den beiden anderen Texten, so ist dies nicht möglich. Allerdings findet keine der 13 Übersetzungsvarianten (5 zu Bellmann, 8 zu Balzac von anerkannten Übersetzern!) Zimmers Wohlgefallen: entweder wird die Kode-Distanz neutralisiert, oder aber es tritt ein «verhunztes» Deutsch auf, das beim Leser eher den Eindruck eines betrunkenen denn eines radebrechenden Puckels hervorruft (p. 12). Zimmer schließt mit der «theoretischen Einordnung» dieses Problems: «je stärker der denotative Inhalt eines Textes ist, desto leichter läßt sich eine adäquate Übersetzung durchführen... je höher

[1] Ein etwas unglücklich gewählter Terminus, denkt man an den Interferenzbegriff, wie er seit U. Weinreich geläufig ist!

die konnotative Ladung eines Textes ist, desto mehr Probleme ergeben sich beim Übersetzen» (p. 24). Abgesehen von der problematischen Verwendung des Begriffs «Konnotation», auf den wir später eingehen werden, hätte man für eine solche Erkenntnis nicht 20 Seiten gebraucht! Damit endet das Kapitel - ohne eigene Übersetzungsvorschläge - etwas unbefriedigend. Es drängt sich uns ein Ausspruch Schlegels auf, selbst ein erfahrener und erfolgreicher Übersetzer: «Daß bei Übersetzungen der Tadel immer mit einem Vorschlag zur Abhülfe begleitet seyn sollte, ist, wie mich dünkt, eine ganz billige Forderung»[2]. Oder, um es mit Reiß zu formulieren: «... im Sinne einer *konstruktiven* Übersetzungskritik [ist] die Forderung nach Gegenvorschlägen für beanstandete Übersetzungslösungen zu erheben»[3]. Will Zimmer zeigen, daß phonetische Interferenzen doch «übersetzbar» sind und befriedigen ihn die vorliegenden Lösungen nicht, so muß er selbst Alternativen bringen. Oder will er etwa der «allgemeinen» Überzeugung folgen, nach der solche Phänomene eben *nicht* übersetzbar sind? Dann widerspricht er allerdings seinem eigenen Ansatz (cf. p. 2 und 165). In den folgenden Kapiteln wird sein Anliegen und die für ihn typische Argumentationsweise deutlicher: er gibt x vorliegende Übersetzungen zu dem gemeinhin als unübersetzbar geltenden Phänomen y. Daraus folgt: y ist - gegen alle «Theorie»! - übersetzbar.

Kap. II «Übersetzung des Wortspiels» (p. 25-55) beginnt mit einer Kritik an Reiß - die zum Eigentor wird. Dieser Ansatz sei unbefriedigend aufgrund der «unrepräsentativen Knappheit» und er sei «methodisch unzulänglich, da die Verfasserin sich nicht bestehender Übersetzungen bedient, sondern ihre eigenen Übersetzungsvorschläge analysiert, wobei die Gefahr besteht, daß die Übersetzung *a-priori* in den Dienst der anvisierten Theorie gestellt wird» (p. 25). Zimmer konfrontiert 33 aus Rabelais' *Gargantua* ausgewählte Wortspiele mit jeweils 5 dt. Übersetzungen. Dabei klassiert er die Beispiele in 5 Kategorien: Assonanzspiel, piktographisches Wortspiel, etymologisches Wortspiel, Homonymenspiel, Schüttelreim (p. 27). In einer Synopse (p. 52) versucht Zimmer, die Übersetzungen wertend aufzulisten (gute Übersetzung/kongeniale Übersetzung/keine formbetonte Übersetzung/unbefriedigende formbetonte Übersetzung/Nichtbeachtung des Wortspiels), wobei allerdings seine Wertungsparameter nicht objektiv nachprüfbar sind. Zimmer kommt rein quantitativ aufgrund seiner Bewertung zu dem Schluß, daß «Übersetzung»[4] von Wortspielen nicht nur - wie allgemein angenommen wird - in «seltenen, vom Zufall bestimmten» Fällen möglich ist (nur 2 Wortspiele bleiben unberücksichtigt, zirka die Hälfte seiner Beispiele [16] finden seine Zustimmung). Es stellt sich hier allerdings die Frage, und damit kommen wir zu Reiß zurück, ob Zimmers Beispiele ausreichen, um so allgemeingültige Prinzipien aufzustellen und ob darüberhinaus die jeweiligen Wortspiele nicht auch *a-priori* ausgewählt wurden, um seine These der Übersetzbarkeit von allgemein als unübersetzbar geltenden Phänomenen zu belegen.

Kap. III «Übersetzung von Eigennamen» (p. 56-117) ist das umfangreichste Kapitel und sicherlich auch das ausgereifteste der vorliegenden Untersuchung, nicht zuletzt auch darum, weil hier auf Literatur zurückgegriffen wird. Dennoch müssen wir auch hier einige kritische Anmerkungen vornehmen. Bezüglich der bestehenden Diskussion der Unterscheidung von Propria und Appellativa schließt sich Zimmer der Konzeption von Fleischer an, nach der die Hauptaufgabe des Namens die Identifikation, die des Appellativums die Charakterisierung ist, wobei er auf die gleitende Kategorisierung in der Praxis hinweist (p. 56-63). Den formalen Unterschied zwischen Proprium und Appellativum konkretisiert

[2] A. W. SCHLEGEL, *Über die Bhagavad-Gita*, zitiert nach: H. J. STÖRIG (Hg.), *Das Problem des Übersetzens*, Stuttgart 1963, p. 99.

[3] K. REISS, *Möglichkeiten und Grenzen der Übersetzungskritik*, München 1971, p. 13.

[4] Zur problematischen Verwendungsweise des Terminus «Übersetzung» bei Zimmer cf. unten.

Zimmer über das Phänomen «Transparenz» (= wenn die Namen zusätzlich auch als Appellativa vorkommen und somit auch auf *langue*-Ebene existieren, p. 64s.). Die reinste Form des Namens wäre demnach «untransparent» *(loc. cit.)*, d. h. weder formal analysierbar noch existierte dazu ein gleichlautendes Appellativum, wie z. B. *Föll.* P. 65 stellt Zimmer die dt. Lautfolge *f+Vokal+ll* als Appellativum und als Proprium einander gegenüber und kommt dabei zu dem Schluß, daß «nur 5 Formen als Appellative realisiert sind» (Fall, Fell, foll [= voll], fäll, füll), wogegen «alle 8 als Propria denkbar» seien (p. 65). Hier handelt es sich unserer Meinung nach um eine unreflektierte Gegenüberstellung von existierenden Monemen einerseits und Realisierungsmöglichkeiten eines phonologischen Monemmusters andererseits - oder schlicht um eine Verwechslung von *parole* und *langue*! Interessant wäre, wieviele dieser Möglichkeiten wirklich als Propria realisiert sind. Da kein distributionelles Hindernis für irgendeinen Vokal in diesem Muster besteht, sind sowohl bei Appellativa wie bei Propria je 8 Formen *möglich.* - Innerhalb der Kategorie der Eigennamen nimmt Zimmer weitere Klassifikationen vor: Vornamen gehören seiner Meinung nach einer geschlossenen Liste an, Nachnamen einer offenen (p. 67). Personennamen seien allgemein unmotiviert (= «willkürlich», p. 68), wobei er mit Motiviertheit wohl den realen Bezug zum Namensträger meint (Herr Schneider muß nicht Schneider von Beruf sein, cf. p. 68, N 51). Redende Namen seien im Gegensatz zu Spitznamen nicht auf existierende Personen bezogen, sondern nur auf fiktive (p. 69). P. 75 behauptet er, redende Namen trügen nur nichtreale Personen, transparente Namen dagegen reale Personen... Uns schiene für eine linguistisch fundierte Namenstheorie, wie sie Zimmer anstrebt (cf. p. 58), ein klares terminologisches Instrumentarium absolut unabdingbar, das eindeutige Definitionen liefert und dem Leser erspart, sich mühsam die Informationen in den Fußnoten zusammenzusuchen. Motiviertheit z. B. kann auch als diachronisches Phänomen angesetzt werden, und dann sind Personennamen durchaus motiviert! Cf. etwa p. 70: «Bei den redenden Namen geht ein Autor von einer Idee, einem Konzept hinsichtlich einer Person aus, die er durch einen transparenten Namen charakterisieren will. Es handelt sich hier also um fiktive Größen aus dem Bereich der Literatur, die durch den dem Menschen eigenen Etymologisierungsdrang kreiert werden». Hier meint Zimmer synchrone «Etymologie». Diachronisch argumentiert er p. 68 bei der Rückführung vieler Familiennamen auf ursprüngliche Spottnamen *(Krummbein).*

Kap. IV «Übersetzung von Metasprache» (p. 118-130) und Kap. V «Übersetzung von Extrastrukturalismen» (p. 131-148) sind sehr wenig ausgereift; sie zeichnen sich durch Aneinanderreihen von vorliegenden Übersetzungen und Synopsen aus, deren Auswertung aufgrund der bereits erwähnten, für Zimmer typischen Argumentationsweise zur «Theorie» erhoben wird. Darüberhinaus weisen sie eine Reihe terminologischer und theoretischer Unsauberkeiten auf; cf. z. B. die diskussionslose Vermischung von Flydals und Coserius Termini und Ansätzen bzgl. der Architektur der Sprache (die er «Extrastrukturalismen» nennt!); cf. p. 131ss. Die Arbeit schließt mit einem Kapitel «Übersetzung formbetonter Trivialliteratur» (p. 149-164): über 7 Seiten setzt er San-Antonios fr. Originaltext der dt. Übersetzung *Die elegante Mörder-Tour* (Lübbe-Verlag) gegenüber, weist anschließend auf von ihm angesprochenen Übersetzungsphänomene hin und begnügt sich als Kommentar damit, die einzelnen Übersetzungsschwierigkeiten nach seiner eigenen (subjektiven) Bewertung nochmals zu klassieren - hier allerdings ab und zu mit «Verbesserungsvorschlag»!

Zwei abschließende Anmerkungen seien uns noch erlaubt: Es ist sicherlich von einer solchen Arbeit nicht zu erwarten, daß sie im Vorspann die gesamte zur Übersetzungsproblematik vorliegende Forschungsliteratur aufarbeitet. Eine Definition des Themas, nämlich «Übersetzung», mit Aus- und Eingrenzung des Problems, wäre jedoch der vorliegenden Untersuchung sicher zuträglich gewesen. Dies hätte verhindert, daß «Übersetzung» unter-

schiedslos für jegliche Form der Veränderung verwendet wird, die durch Sprachenkontakt jedweder Art ensteht: bei rein ausdrucksseitigen Sprachimitationen (wo Bedeutung gar nicht involviert ist), bei Wortspielen (wo es sich vielmehr um eine äquivalente Übertragung/ Substitution handelt), bei Namen (die nur einer ausdrucksseitigen Adaptation unterliegen), ja sogar bei Namenabänderungen in Grenzlandregionen (*Treumann* > *Truman,* ein Phänomen, das unseres Erachtens überhaupt nicht zu Zimmers Fragestellung gehört)[5]. Selbst von «Übersetzung» bzgl. Metasprache spricht Zimmer pauschal; cf. dagegen schon unsere (unter ganz anderer Fragestellung ermittelten) 5 differenzierenden Klassen von metakommunikativen Strategien (Quasi-Definition, Auflösung von Abkürzungen, Übersetzung, Paraphrase, Nennung des Äquivalents), die einem Autor zur Verfügung stehen, um Lesern fremdsprachliche, unbekannte Elemente aufgrund metakommunikativer Einbettungen zu vermitteln[6]. Es ist Zimmer immerhin zugute zu halten, daß er an irgendeiner Stelle, meistens am Schluß eines Kapitels, differenzierter formuliert[7]. Wir schließen uns der Auffassung von Reiß an, wonach beim formbetonten Text der Terminus «Übersetzung» schlechthin fehl am Platze ist[8]. - Es handelt sich allerdings - und das möchten wie betonen - bei unserer Kritik nicht nur um ein «Terminologien-Gerangel». Zimmer übersieht völlig, daß die Theoretiker, die Übersetzung von formbetonten Elementen für unmöglich halten und die er mit seiner Untersuchung widerlegen will, einen anderen, engeren Begriff von «Übersetzung» haben. Zimmer argumentiert also völlig an ihnen vorbei, denn sie würden mit Sicherheit die Möglichkeit des «Transponierens» z. B. eines Wortspiels mit den in der Zielsprache zur Verfügung stehenden Mitteln nicht negieren[9].

Und ein weiterer Punkt, der ebenfalls theoretische Mängel bei Zimmer deutlich macht: der Begriff der «Konnotation». Die «moderne Sprachwissenschaft» endet nicht mit Bloomfield (cf. p. 58, N 9)! Vielmehr könnte man sagen, der Terminus «Konnotation» sei von ihm erst 1933 in die moderne Sprachwissenschaft eingeführt worden[10]. Seitdem hat sich aber einiges getan, wir denken etwa an die Ansätze von Hjelmslev, Greimas, Martin, Ducrot,

[5] Cf. auch H. KALVERKÄMPER, *Textlinguistik der Eigennamen,* Stuttgart 1978, p. 85 s.: «Abgesehen von bestimmten historischen Geisteshaltungen, die - wie zur Zeit des Humanismus - innerhalb eines Volkes zu Übersetzungen von Namen führten, kann man von 'Übersetzung' fremdsprachlicher Namen in die eigene nicht sprechen. Es wird nicht bestritten, daß ein ausländischer Name von der neuen Sprachumgebung adaptiert - und das heißt hier: für das Sprachsystem 'passend gemacht' - wird, doch geschieht dies nicht durch Metonomasie [= Übersetzung von Namen], sondern durch artikulatorisch-phonetisch/phonologische und orthographische..., also formale (im Bereich des *signifiant*) Assimilation auf das eigene System.»

[6] Cf. P. BRASELMANN, «Das *Geheimnis* des sprachlichen Verstehens», *ZfSL* 44 (1984), 158-183, bes. p. 167-173. - Dsgl. P. BRASELMANN, *Konnotation - Verstehen - Stil,* Frankfurt a. M./Bern 1981, p. 387-402.

[7] Cf. z. B. p. 115, wo er in seiner Zusammenfassung von 2 Techniken der «Übertragung» von Eigennamen spricht, der «Übersetzung stricto sensu» und der «Adaptation», um aber gleich darauf im nächsten Satz seine Synopse der «Übersetzungssituation bei den wichtigsten Namenstypen» anzukündigen. Cf. etwa auch p. 130 zur Metasprache, p. 148 zu Extrastrukturalismen.

[8] K. REISS, *op. cit.,* p. 44.

[9] Offensichtlich verwendet Zimmer - ohne sich dessen bewußt zu sein - «Übersetzung» als eine Art Architerm für alle bei einer Umsetzung von einer Ausgangs- in eine Zielsprache auftretenden Phänomene.

[10] Cf. dazu P. BRASELMANN, *KVS,* p. 85. - Eine saubere Differenzierung - allerdings unter anderer Terminologie - von Konnotation («effets par évocation») und Assoziation («effets naturels») findet sich allerdings schon 1905, bzw. 1909 bei Charles Bally. Cf. dazu P. BRASELMANN, «Das Mißverständnis um den Affektivitätsbegriff», in: P. WUNDERLI/W. MÜLLER (Hg.), *Romania historica et Romania hodierna,* Frankfurt a. M./Bern 1982, p. 13-31.

Wandruszka u. a., deren Rezeption verhindern müßte, Konnotation und Assoziation immer noch undifferenziert in den Bereich der - um es salopp zu formulieren - nebulösen «Gefühlsduselei» zu verweisen (cf. z. B. p. 24, 72s., 78, 96, 104, 130)[11]; es verwundert nicht, daß es Zimmer so nicht gelingt, operationalisierbare Kriterien für dieses, im Rahmen seiner Fragestellung eminent wichtige Phänomen festzumachen[12]! Er erkennt allerdings, daß «über den Status der so verwendeten Begriffe [Konnotation und Denotation]... auch im Rahmen einer allgemeinen Semantik gehandelt werden» müßte (p. 24)...! Unsere Definition von Konnotation als (Sub-)Kodeverweisung (operationalisierbar über Fremdheitsmerkmale) und ihre klare Abtrennung von Denotation und Assoziation wäre gerade bei Zimmers Thematik hilfreich gewesen, erkennt er doch immerhin, daß der normale Sprecher spontan Namen national einordnet (p.67) und daß er Kode-Distanz bei fremden Einsprengseln bemerkt (p. 11s.) - und das geschieht eben aufgrund ihrer ausdrucksseitigen (graphisch, phonologisch, morphologisch usw.) konnotativen Fremdheit[13].

Wir kommen zum Schluß: Unsere Ausführungen zeigten, daß Zimmers Untersuchung an grundlegenden theoretischen Mängeln leidet, die nur zum Teil mit der Knappheit der Ausführungen zu erklären sind. Die Methode ist darüberhinaus zu überdenken. Daneben stößt man sich an Kleinigkeiten: Oberflächliche Formulierungen wie: «Stil stellt sich ein» (ohne Stildefinition!), oder: Nicht-Übersetzung von Namen «kann auch als Indiz für einen schwer heilbaren Fall von Snobismus gewertet werden» (p. 112), gehen über in eine leicht arrogante und überhebliche Grundhaltung, die ganz bewußt auf das «theoretische Hin und Her» verzichten will. Diese Grundlage in Verbindung mit Beispiellisten und Synopsen vermag eine so weitreichende Behauptung wie: «Übersetzung» formbetonter Elemente ist *doch* möglich, weder aufgrund der theoretischen noch der praktischen Ergebnisse hinreichend zu stützen.

Petra M. E. Braselmann

V. VÄÄNÄNEN, *Recherches et récréations latino-romanes,* Napoli (Istituto Universitario Orientale, Seminario di studi dell'Europa Orientale, «Bibliopolis»), 1981, 458 p.

Der vor allem als Spezialist des Vulgärlateinischen bekannte Veikko Väänänen zeigt im vorliegenden Band sein ganzes wissenschaftliches Profil, das wesentlich von der Verbindung romanistischer und latinistischer Forschung geprägt ist. Für die Festschrift zu seinem 75. Geburtstag (1980) hat Väänänen selbst 24 seiner in sehr verschiedenen Zeitschriften erschienenen Artikel ausgewählt. Unpubliziert sind zwei Artikel, auf die im folgenden näher eingegangen werden soll, und zwei der drei Würdigungen, die unter dem Titel «Hommage aux maîtres» die fünfte und letzte Sektion des Bandes bilden.

Eine erste Gruppe von Arbeiten, in denen ganz besonders die kompetente historische Sichtweise des Gefeierten zum Ausdruck kommt, trägt den Titel «De la langue de Rome

[11] Zur Diskussion dieser Ansätze cf. P. BRASELMANN, *KVS,* p. 107-116. - Cf. dazu auch unsere Besprechungen zu C. KERBRAT-ORECCHIONI, *La Connotation,* Lyon 1977; *VRom.* 39 (1980), 211-215; zu B. GARZA CUARÓN, *La connotación: problemas del significado,* México 1978; *VRom.* 41 (1982), 231-234.

[12] Cf. auch die gleiche Kritik von Wunderli an Kalverkämper: P. WUNDERLI, H. KALVERKÄMPER, *Textlinguistik der Eigennamen,* Stuttgart 1978; *VRom.* 42 (1983), 209-217, bes. p. 213.

[13] Zur Entwicklung, Begründung und Operationalisierung unseres Konnotationsbegriffs, cf. P. BRASELMANN, *KVS,* p. 85-153 (Theorie), 177-187 (Operationalisierung), 241-372 (Anwendung), et passim.

aux langues romanes» (Nrn. 1–7). Besonders wertvoll ist die Fülle der sprachlichen Fakten, die Väänänen seinen Forschungen stets zugrunde legt.

Die zweite Sektion, «Des paroles et des façons de parler», geht von französischen Ausdrucksweisen aus, deren Geschichte z. T. bis ins Latein zurück verfolgt wird, z. T. innerhalb des Französischen erhellt wird. Beispiele für den 1. Typus sind etwa die Nummern 8. «Co-: la genèse d'un préfixe», 9. «Ex-'ancien', 16. «A. fr. *nate que nate, femme que femme,* lat. *mulier quae mulier»* u.a., für den 2. Typus «*Grobis, gros bis* et *raminagrobis,* 'mots de gaudisserie'» und 15. «*C'est lui tout craché»,* worauf wir noch zurückkommen.

Der dritte Abschnitt, «Textes témoins», gibt fünf Texteditionen und -interpretationen, von Verkaufsakten aus Nordafrika unter der Wandalenherrschaft über die Parodie der Lex Salica zu einer aus Finnland stammenden lateinischen Version der *Triginta notae mulierum* und einer französisch-lateinischen Wein, Weib und Gesang-Satire des 13. Jahrhunderts. Das letzte Stück (23), «Le 'fabliau' de Cocagne», ist eher der Motivforschung zuzurechnen.

Die zwei Aufsätze der 4. Sektion, «Le français: impressions et observations», zeigen Väänänen als einen Forscher, der die Bewunderung für seinen Gegenstand nicht verhehlt: die französische Sprache, die er als Finne in einem außergewöhnlichen Maße beherrscht. Nr. 24, «Métaphores rajeunies et métaphores ressuscitées», spürt der expressiven Wirkung der auf ihren ursprünglichen Sinn zurückgeführten Metaphern nach, «contre-courant de la tendance au signe arbitraire». Eine eigentliche Liebeserklärung an die französische Sprache ist der letzte Aufsatz (Nr. 25), «Sur quelques dominantes de la langue française», der um die drei Schwerpunkte Intensitätsakzent, «séquence progressive» und «caractère arbitraire du vocabulaire» kreist.

Zum Schluß ein paar Worte zu den beiden neuen Beiträgen des reichhaltigen Bandes (Nr. 1 und Nr. 15).

Der erste Aufsatz, «Le Problème de la diversification du latin»,[1] ist ein kritischer und klärender Überblick über die Forschungsgeschichte zu einem umstrittenen Thema: wie weit gehen die regionalen Unterschiede, die zur Ausgliederung der verschiedenen romanischen Sprachen geführt haben, zurück? War das Vulgärlatein der Kaiserzeit einheitlich oder differenziert?

Väänänen skizziert die verschiedenen Positionen von Schuchardt über Wartburg, Straka, R. A. Hall jr. bis zu Hermann und Chr. Schmitt. Eigene Materialien erlauben ihm oft Korrekturen der stets mit Fairness referierten Thesen anderer, so z. B. in Bezug auf den oskischen Substrateinfluß bei den Assimilationen *nd* > *nn, mb* > *mm,* der angesichts der Daten der pompejanischen Inschriften an Wahrscheinlichkeit verliert (p. 46). Nach Väänänen brauchen sich die scheinbar so verschiedenen Positionen (die Latinisten plädieren mehrheitlich für die Einheitlichkeitsthese, die Romanisten eher für frühe Differenzierung) gegenseitig nicht auszuschließen. Die Tendenz zur Differenzierung ist seit der Ausbreitung des Lateins über Latium hinaus stets vorhanden, wird jedoch durch die zentripetalen und normativen Kräfte immer wieder gebremst. (Ein weiteres, was Väänänen hier nicht eigens hervorhebt, wäre dazu anzumerken: die Zeugnisse des Vulgärlateins, so umgangssprachlich sie sein mögen, sind doch immer schriftliche Zeugnisse und als solche der erwähnten normativen Korrektur durch die offizielle Sprache ausgesetzt.)

Väänänen sieht als Aufgabe künftiger Forschung in erster Linie die Vermehrung und sorgfältige Untersuchung des Faktenmaterials und das Erstellen vollständiger Glossare zu spätlateinischen Texten, auch mit Hilfe des Computers.

[1] Soll in leicht veränderter Form in der Reihe *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt,* Teil 2, bei de Gruyter, Berlin - New York, erscheinen.

In einen ganz anderen Bereich führt die Untersuchung der idiomatischen Wendung *c'est lui tout craché* (Nr. 15).

Väänänen untersucht die (seltenen) ältesten Belege für die Redensart im Kontext *(Pathelin, Mistere du Viel Testament, Folie des gossiers)* und gelangt zum Schluß, daß der Autor des *Pathelin* den Ausdruck geprägt habe, der von der Technik der Tempera-Malerei ausgehe, wo rasch und präzise etwas hingeworfen wird. Anhand einer genauen Interpretation der Verse 118-125 und 140-157 des *Pathelin* zeigt Väänänen, daß hinter den bildlichen Ausdrücken *tout poché* und *tout craché* immer «l'idée de portrait ressemblant» stehe. Daß der Dichter des *Pathelin* die Redensart selbst «geschaffen» habe, ist wohl kaum schlüssig zu beweisen. Dagegen überzeugt die Erklärung der Wendungen als ursprünglich fachsprachlich sicher mehr als die bisher vorgebrachten Interpretationen (G. Paris: sich gleichen wie zwei *crachats*. Nyrop: burleske Metapher für 'produire, créer'. *FEW*, im Anschluß an Nyrop: bei vielen Völkern symbolisiere das Speien die Zeugung).

Vorsichtig äußerst sich Väänänen in Bezug auf die Herkunft verwandter Wendungen in andern Sprachen (englisch, italienisch). Immerhin zieht er für das engl. *as if he had been spit out of his mouth* einen direkten Bezug zur französischen Wendung in Betracht. Angesichts der Vielfalt ähnlicher Ausdrücke etwa im Schweizerdeutschen (*gspeut dr Vatter, abgrisse, abgschnitte* ...) oder im Bündnerromanischen (eng. *l'es seis bap fat e spüdà*, surm. *esser scarpo giu sies bab*)[2] müßte man wohl die Gesamtheit dieses Metapherfeldes einmal auf breiterer Basis untersuchen.

Der reichhaltige Band, dessen Inhalt hier nur in ein paar Hinweisen angezeigt werden konnte, verdient den Titel *Recherches et récréations* voll und ganz: die Lektüre ist ebenso lehrreich wie unterhaltend.

Ricarda Liver

Trends in Romance linguistics and Philology, vol. 3: *Language and Philology in Romance*, hg. v. REBECCA POSNER / JOHN N. GREEN, The Hague - Paris - New York (Mouton Publishers) 1982, 478 p.

Der dritte Band der vorliegenden Schriftenreihe behandelt Sprache und Philologie in der Romania. Auch dieser Band zeichnet sich, ebenso wie die ersten beiden Bände, durch die Beteiligung namhafter internationaler Forscherpersönlichkeiten aus. Er ist in drei Hauptteile mit jeweils anderer Thematik untergliedert. Teil I (p. 3-111) behandelt die romanische Sprachwisenschaft und Philologie im allgemeinen. Dabei liefert Karl D. Uitti mit seinem Beitrag die Einleitung (p. 3-44), die in gleicher Weise Teil I umschreibt wie auch den gesamten Band. Uitti läßt das wechselnde Selbstverständnis der romanischen Forschung bis zur Gegenwart Revue passieren. Mit den unterschiedlichen Arbeitsschwerpunkten ändern sich auch die Arbeitsweisen, sprich: Methoden, die Uitti in gelungener Weise darstellt. So beschreibt er die allmähliche Loslösung der romanischen Sprachwissenschaft von der Tradition der reinen Textedition in Richtung auf ein eigenes Selbstverständnis und Methodenbewußtsein. Den wissenschaftlichen Terminus «Romanisch» führt er zurück auf Mme de

[2] Interessant, auf dem Hintergrund von Väänänens These, ein Beleg aus Mulegns (Oberhalbstein): *chel sumeglia sias bab scu fatg giu cun 'na penna* (*DRG* 6, 119). Als Hypothese könnte man annehmen, die schweizerdeutschen Ausdrücke, die nach Ausweis des *Schweizerdeutschen Idiotikons*, Band 10, Sp. 638, ausschließlich für die westlichen Kantone Bern, Solothurn, Basel und Aargau belegt sind, hingen mit dem französischen *tout craché* zusammen. Das engadinische *fat e spüdà* ist wohl eher an den italienischen Bereich *(nato e sputato, pretto sputato)* anzuschließen.

Staëls Gruppierung (1800) von «Süd-» und «Nordliteratur», die damit die westeuropäischen Kulturen in *germanische* und *lateinische* untergliederte. Uitti nennt verschiedene Faktoren für die Konsolidierung der romanischen Studien (weiterbestehendes Interesse an der mittelalterlichen Zivilisation, romantischer Historizismus, nach-napoleonischer Nationalismus), wobei ein ganz wesentlicher Impuls die Entstehung der komparativen historischen Sprachwissenschaft (Indogermanistik) war: «One 'bloc' called for the creation of another» (p. 8) - gleichsam eine Herausforderung an Friedrich Diez! Uitti bespricht dann monumentale Werke der romanischen Philologie: Diez, Gröber, *FEW*, Sprachatlanten usw., die wie Meilensteine die romanistische Forschung markieren und an deren Ausrichtungen er Tendenzen exemplifiziert und illustriert. - Jean-Marie Klinkenberg schreibt im zweiten Beitrag über Stilistik und Poetik (p. 45-78). Der Autor behandelt zunächst die Frage, ob es überhaupt eine romani(sti)sche Stilistik gibt. Darüberhinaus stellt er Überlegungen an bezüglich einer Stilistik auf *langue*-Ebene, einer literarischen Stilistik und des stilistischen «criticism». - Der dritte Beitrag von Georges Mounin handelt über die Semiologien literarischer Texte (p. 79-96). Mounin analysiert verschiedene Methoden und Ansätze, die heute angewendet werden, um bestimmte bedeutungstragende Indizien eines literarischen Textes herauszuarbeiten, bzw. um inner-, extra- oder intertextuelle Strukturen aufzudecken, die das Funktionieren literarischer Texte beschreiben: Genetische Semiologie (Valéry, Barthes u. a.), Literatursoziologie (Taine, Lukács u.a.), interne genetische Semiologie (Jakobson u.a.) und schließlich die modernsten Ansätze extratextueller Art, die Leserorientierung (Riffaterre z. B.). - Den letzten Beitrag dieses I. Teils liefert Felix Karlinger über romanische Volksliteratur (p. 97-111); dazu zählt er epische und lyrische Volkspoesie («folksongs»), Volksprosa (z. B. Märchen, Schwank, Sprichwort) und Volkstheater. Karlinger gibt einen Überblick über den diesbezüglichen Forschungsstand in Rumänien, Italien, Sardinien, im räto-friaulischen Raum, in Frankreich, in Okzitanien, in katalanisch-sprechenden Gegenden, in spanisch-sprechenden Gebieten, in Portugal und Brasilien.

Der II. Hauptteil ist den Minoritätssprachen gewidmet (p. 115-296). Pierre Bec behandelt das Okzitanische, Giuseppe Francescato das Räto-Friaulische, Michel Contini/Edward F. Tuttle das Sardische und Joseph Gulsoy das Katalanische. — Der letzte Teil thematisiert sozusagen das Gegenstück zu den Minderheitssprachen: «Non-metropolitan Romance», bzw. Französisch außerhalb Frankreichs (Auguste Viatte, p. 299-317), Spanisch außerhalb Spaniens (María-Beatriz Fontanella de Weinberg, p. 319-411) und schließlich Portugiesisch in Brasilien (Anthony J. Naro, p. 413-462). Der Band schließt mit einem sorgfältigen Namensindex.

*

Die vorliegende Darstellung besticht durch die umfassende und vielfältige Bearbeitung des nicht gerade eng gefaßten Themas. Dennoch ufert das Werk an keiner Stelle aus. Die einzelnen Beiträge arbeiten den gegenwärtigen Forschungsstand heraus (auch unter Berücksichtigung historischer Perspektiven) und geben dennoch neue Impulse. Was die Auswahl der angesprochenen Themen betrifft, so kann man sagen, daß sie wirklich *Current Trends* in der modernen Linguistik ansprechen. Nicht nur aufgrund der sehr umfassenden und ausgefeilten bibliographischen Hinweise, die die romanistische Forschung international berücksichtigen, kann dieses Werk als Handbuch (im positivsten Sinne!) über Sprache und Philologie in der Romania angesehen und empfohlen werden.

Petra M. E. Braselmann

*

ROBERT A. HALL, JR., *Comparative Romance Grammar,* 3; *Proto-Romance Morphology,* Amsterdam - Philadelphia (John Benjamins Publishing Company) 1983, XIV + 304 p. (*Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science;* IV: *Current Issues in Linguistic Theory* 30).

1. Dans le cadre de sa grammaire comparée des langues romanes, Robert A. Hall, Jr., de Cornell University, nous présente ici le tome 3, consacré à la morphologie; les tomes 1 et 2 étaient consacrés respectivement à l'histoire externe et à la phonétique (voir mes comptes rendus dans *Vox romanica* 35 [1976], 293-294, et 37 [1978], 232-235).

2. Avant de passer à une description plus détaillée de l'ouvrage et à la formulation de remarques critiques, je tiens à dire mon admiration pour l'entreprise de R. Hall, qui a osé s'attaquer à une synthèse de cette envergure; en effet, si dans le tome précédent, sur la phonétique, l'auteur pouvait dans une large mesure s'appuyer sur des résultats acquis et fiables, le comparatisme roman ayant commencé par la phonétique et étant allé fort loin dans cette voie, ici, en revanche, les hypothèses sur la morphologie du roman commun étant encore clairsemées et de valeur inégale, l'auteur a dû y mettre beaucoup plus du sien; il est vrai qu'il a pu, pour ce faire, puiser dans ses propres travaux.

Le tome 3, suivant dans les grandes lignes le plan du tome 2, comporte quelques pages d'introduction terminologique et méthodologique, puis trois sections consacrées respectivement au protoroman lui-même, aux rapports du protoroman avec le latin et l'indo-européen et aux développements qui font suite au protoroman; la fin du volume est occupée par plusieurs centaines de tableaux comparatifs fournissant des mots et des formes du protoroman avec leurs dérivés romans et l'équivalent latin éventuel, par une bibliographie et un index des sujets. - Les tableaux comparatifs et la bibliographie prolongent et complètent les sections correspondantes des tomes 1 et 2, de sorte que le tome 3 ne peut pas être utilisé indépendamment des deux autres. - De nombreux schémas sont intégrés au texte, et chaque chapitre ou sous-chapitre se termine par des notes, dont la fonction est surtout de renvoyer aux études spécialisées. Les exemples cités dans le texte renvoient systématiquement aux tableaux comparatifs.

Il ne faut pas sous-estimer la valeur pratique que représente pour le romaniste la masse considérable de mots et de formes du roman commun contenus dans les schémas et les tableaux, reconstruits selon des principes constants, sur la base de données romanes sûres, et permettant une consultation comparative rapide. Sur ce point précis, la morphologie de Hall dépasse de loin celle du tome 2 de la *Grammaire des langues romanes* de W. Meyer-Lübke (1890-1906) ainsi que le chapitre correspondant de la *Gramática do latim vulgar* de T. H. Maurer (1959), pour ne citer que les ouvrages les plus importants; elle ne fait en revanche que reprendre la présentation adoptée déjà par H. Lausberg dans sa *Romanische Sprachwissenschaft* (1956-1962), en y ajoutant la dérivation et en développant l'aspect «inventaire», sous la forme de tableaux.

On peut discuter certaines façons de voir de R. Hall; je l'ai fait dans mes comptes rendus des tomes 1 et 2, et je le ferai encore ici. Il n'en reste pas moins que tout le volume est sous-tendu par une unité de doctrine et de méthode, appliquée presque sans failles et que l'on retrouve dans les autres tomes; et il faut reconnaître que, si une chose est souhaitable dans une œuvre qui est censée former un tout mais dont la publication s'échelonne sur plusieurs années, c'est bien qu'y soient sauvegardées la cohérence et l'uniformité internes.

Hall, en structuraliste de stricte obédience, sépare, pour l'analyse, la morphologie de la syntaxe; il la subdivise en deux volets: la flexion et la dérivation, et installe le tout dans un cadre théorique largement inspiré de Bloomfield; les morphèmes et les classes formelles et flexionnelles sont soigneusement séparés et étiquetés, dans le même esprit. D'une manière

générale, Hall fait souffler sur cette étude de linguistique romane un vent du large, non seulement par le choix de théories et d'une terminologie émanant de la linguistique générale, mais encore en faisant de fréquents rapprochements avec d'autres langues, indo-européennes ou non, et en introduisant par là une note typologique bienvenue.

On sait que la morphologie, à la différence de la phonétique, contraint en principe le comparatiste à travailler avec des formes anomales. Cette exigence se trouve au centre des préoccupations de Hall, dans son introduction méthodologique d'abord (p.3), puis dans le corps de l'ouvrage, lorsqu'il s'agit d'évaluer des cas concrets. - Mais l'auteur aligne encore d'autres critères auxquels les formes romanes doivent satisfaire pour pouvoir prétendre à un ancêtre en protoroman; il y a d'abord des critères internes, qui sont ceux de tout comparatiste, indépendamment de la famille linguistique à l'étude: l'existence réelle ou plausible d'une correspondance entre formes des diverses langues sur le quadruple plan des sons, des classes formelles, des fonctions syntaxiques et du sens; il y a aussi, ce qui est plus original, des critères externes conçus pour les langues romanes: aux correspondances énumérées ci-dessus doivent participer soit (a) le sarde et/ou le roumain, et, en plus, une ou plusieurs des langues du groupe italo-occidental (c'est-à-dire le portugais, l'espagnol, le catalan, l'occitan, le français, l'italien et le rhéto-roman), soit (b) l'un des trois ensembles de (a) et, en plus, le latin préclassique ou classique; par ces critères externes, Hall veut sans doute éviter qu'on attribue au protoroman des traits par trop précoces (et cela pourrait se produire si l'on ne tablait que sur le sarde) ou par trop tardifs (ce qui risquerait d'arriver si l'on se fondait, par exemple, uniquement sur les parlers romans du groupe italo-occidental, et ce qui est trop souvent arrivé à une époque où l'on commettait l'excès de reléguer dans le protoroman - souvent appelé «latin vulgaire» - indistinctement tout ce dont ne rendaient compte ni les parlers romans ni le latin écrit). Selon ces critères externes, le subordonnant conjonctionnel KE, par exemple, qui n'est attesté que pour les parlers du groupe italo-occidental, n'appartient déjà plus au protoroman.

L'attitude de Hall à l'égard du latin est digne de mention. D'une part, visiblement, Hall refuse, et avec raison, de suivre la tradition qui consiste à partir du latin écrit et d'examiner dans quelle mesure les parlers romans le prolongent. Il préfère s'imposer, au moins en première approximation, la discipline des comparatistes d'autres familles linguistiques, qui ne disposent pas d'attestations contemporaines de la protolangue; en d'autres mots, il applique aux parlers romans la démarche même que p. ex. ses collègues américains sont bien obligés d'appliquer aux langues amérindiennes. - Il a néanmoins la sagesse de ne pas ignorer le latin écrit, comme on a pu le constater à propos des critères externes de la reconstruction; un exemple de recours au témoignage du latin est (p. 71-72) la reconstruction du futur synthétique dans les dérivés de ESSE: les traces romanes, en occitan, français et italien, en sont si ténues que, n'était le témoignage du latin, Hall hésiterait à leur attribuer des formes en protoroman.

Hall expose ici, une fois de plus, ses vues sur les rapports entre le protoroman et le latin classique; repoussant entièrement la conception qu'illustre le schéma chronologique latin classique - protoroman (ou latin vulgaire) - langues romanes, il estime que le protoroman reconstruit est contemporain du latin classique, qu'il lui est étroitement apparenté, mais qu'il s'en écarte plus ou moins sur l'axe diastratique, au sein de la communauté linguistique. Il importe, je crois, d'insister sur ce point; ces vues, dont Hall ne détient pas le monopole, mais qu'il applique de façon méthodique, sont en effet appelées à renouveler, en l'affranchissant du latin, la comparaison des langues romanes et à promouvoir une forme différente de collaboration entre les romanistes et les latinistes, voire les indo-européanistes.

3. En ce qui concerne le détail de cet ouvrage, je dois me contenter de relever quelques

passages où Hall propose des thèses originales ou bien prend position à l'égard de problèmes controversés.

Un des faits saillants de son chapitre sur la flexion (chapitre II) est (p. 21) la reconstruction en protoroman d'une déclinaison des substantifs comportant six cas morphologiques, hypothèse qui tranche donc avec ce que le romaniste a appris jusqu'ici; en plus des cas traditionnellement retenus (le nominatif et l'oblique, conservés en ancien gallo-roman, le datif et le génitif, conservés en roumain, et le vocatif, attesté par le type *doamne* du roumain), Hall reconstruit un partitif, qui subsiste dans des noms de matière non nombrable en asturien (type *iérro*) et dans certains dialectes italiens (type *férro*) et qu'il considère comme un vestige de l'ablatif, transmis par l'intermédiaire d'une construction comme DE ILLO FERRO 'du fer', par opposition à ILLUM FERRUM 'le fer'; l'argumentation de cette thèse (publiée dans Hall 1968) s'appuie sur des faits phonétiques, syntaxiques et sémantiques. – Un autre aspect saillant de la flexion est le refus de la part de Hall (p. 8–9, 25) de postuler un genre neutre morphologique; pour lui, les «neutres» de l'ibéro-roman (par exemple l'ancien espagnol *lo, esto, esso*) ne dérivent pas de neutres latins, et l'on ferait mieux, vu leur signification, de les appeler «abstraits»; quant aux substantifs ambigènes (français *čar / čarre,* italien *uovo / uova,* roumain *ou/ouă*), ils ne représentent dans le système du protoroman qu'une sous-classe, caractérisée par le genre masculin du singulier et le genre féminin du pluriel (cf. Hall 1965). – Dans le sous-chapitre sur la flexion verbale (p. 48), Hall fait remonter au type protoroman CANTARET, correspondant à l'imparfait du subjonctif latin, non seulement le subjonctif sarde, comme on l'a toujours fait, mais aussi l'infinitif personnel du portugais, par quoi l'auteur tranche un problème de grammaire historique qui ne date pas d'hier. – Mettant à profit les études sur le redoublement consonantique d'origine syntaxique, Hall pose (p. 101) deux séries de particules, selon que ces termes se trouvent devant une voyelle ou devant une consonne: les prépositions A(D) et A(B), les coordonnants AU(T) et E(T) et les subordonnants KUI(D) et SI(T).

Le chapitre consacré à la dérivation (chapitre III) est relativement original en tant que tel. Il consiste en un grand nombre de reconstructions du protoroman, classées en suffixés, préfixés et composés, catégories à l'intérieur desquelles les formations du protoroman sont groupées encore selon d'autres critères formels. Les listes de formations protoromanes n'ont pas la prétention d'être exhaustives, mais, de l'avis de l'auteur, elles peuvent être un indice de la productivité relative de chaque formation. – Et c'est notamment la mise en évidence – «révélation» serait trop dire – de la productivité relative de certaines formations qui fait l'intérêt de ce chapitre: par exemple d'une part (p. 114–116) la productivité considérable des substantifs dénominaux en -ARIU avec la signification de 'objet contenant ou servant à ...' (TELARIU 'métier à tisser', de TELA) ou de 'personne avant affaire à...' (LANARIU 'marchand de laine', de LANA); d'autre part (p. 119–120) la productivité extrêmement faible du suffixe -IOR- pour la formation d'adjectifs au degré comparatif et, évidemment, l'absence pure et simple de toute reconstruction protoromane avec le suffixe du superlatif -ISSIMU.

Aux chapitres II et III, le système protoroman était maintenu entre des limites chronologiques précises, en vertu des critères de reconstruction. Aux chapitres IV, «From Latin to Proto-Romance», et V, «Early Developments in Romance», Hall compense cette rigidité voulue en plaçant le système dans un cadre plus ample, de manière à l'ouvrir pour ainsi dire d'une part du côté du latin et de l'indo-européen, d'autre part du côté des parlers romans. Le second de ces chapitres, qui intéresse davantage le romaniste, aborde quelques aspects centraux, tels que la formation du pronom français *on,* la formation de séries doubles selon le trait tonique / atone (dans les couples ÚNU pronom / UNU article et ÍLLE pronom / ILLE article), l'extension d'un duel en *-a* en italien (*lenzuola* 'draps [par paire]' / *lenzuoli* 'draps [sans référence à la paire]'), l'évolution du suffixe verbal -SC- et l'absence d'un modèle proto-

roman pour les nombreux composés du type radical verbal + substantif objet (exemple: français *portefaix*).

4. Le protoroman, tel que Hall le délimite au moyen de critères externes, présente à mes yeux un inconvénient de taille: il englobe une période très longue de l'histoire romaine, allant de la romanisation de la Sardaigne à celle de la Dacie comprise, si longue en vérité qu'il est impossible que le latin parlé n'y ait pas évolué sensiblement et que par conséquent le protoroman, qui en est la face reconstruite, reflétant cette évolution, ne soit pas hétérogène dans ses structures. Ce défaut frappe d'entrée de jeu, lorsque Hall (p. 7–9) définit les catégories flexionnelles du protoroman; le cas oblique, par exemple, a, entre autres fonctions, celle d'objet direct qu'il a sans doute eue dès les origines et celle, occasionnelle, de vocatif, de génitif et de datif, qu'il n'a probablement assumées qu'à partir du moment où ces trois cas-ci furent éliminés; plus loin (p. 39–42), le système des pronoms comprend l'opposition ILLORU (génitif) / ILLIS (datif), mais avec une remarque relative à la double fonction, celle de génitif et de datif, qu'a prise ILLORU en roumain et en italien. L'existence de plusieurs structures successives dans de tels sous-systèmes est tout au plus suggérée, mais elle n'est pas explicitée et surtout elle n'est pas corrélée à une analyse spatiale des traits en cause. Pourtant, pour avancer sur cette voie, Hall aurait pu s'inspirer de quelques-uns de ses prédécesseurs; H. Lausberg (1956–1962: § 718) par exemple s'attache précisément à délimiter l'espace roman de la double fonction de ILLORU; ailleurs (§ 805, 919, 920), il oppose une aire archaïsante (portugais, espagnol et sarde) à une aire innovatrice (catalan, occitan, français, italien, rhéto-roman et roumain) en corrélation avec l'absence / la présence de participes passés en -ÚTU, la distinction / confusion de l'indicatif (type CANTATIS) et de l'impératif (type CANTATE) et la fonction inchoative / non inchoative du suffixe verbal -ESC-; j'ai pour ma part illustré (1976), à propos d'un autre problème morphologique, celui du genre grammatical de substantifs de la troisième déclinaison, la possibilité de diviser le protoroman en synchronies suffisamment minces pour que s'en dégagent des structures homogènes. L'analyse spatio-temporelle est la seule méthode que je puisse imaginer actuellement pour surmonter le problème d'une structure floue comme conséquence de l'épaisseur de la tranche temporelle couverte par le protoroman.

Que signifie, en somme, l'absence de formes reconstruites en protoroman? Est-ce que cela signifie que le système du latin parlé dont le protoroman est censé être le reflet n'a pas connu ces formes? Ou bien est-ce que cela signifie que le système a connu ces formes, mais que celles-ci ont cessé d'exister avant qu'aucune des langues romanes observables ait pu les fixer? Dans le premier cas, nous avons affaire à une sorte de lacune dans la structure du protoroman, dans le second cas, à une simple lacune dans la documentation, lacune fortuite. Hall n'aborde pas ce problème sur le plan théorique, mais il le signale à l'occasion, par exemple lorsque (p. 110) il affirme, en se fondant évidemment sur la documentation latine, qu'il y avait à l'époque du protoroman bien d'autres formations dérivationnelles que celles qu'il reconstruit ici en protoroman, mais qu'il ne peut pas en faire état, du moment qu'elles n'ont laissé aucune trace dans les parlers romans. Au chapitre V (p. 206), ainsi que je l'ai dit plus haut, Hall ne voit pas moyen de reconstruire une seule forme protoromane des composés du type *portefaix*. Dans d'autres cas, par exemple lorsqu'il constate (p. 48, 71–72) que le protoroman ne contient du futur synthétique que les formes de ESSE et que les futurs analytiques romans sont postérieurs au protoroman, un problème de lacune se pose, que Hall ne relève pas. – Il faut reconnaître que les lacunes dans la protolangue constituent un des problèmes les plus épineux – pour ne pas dire le point faible – du comparatisme historique. Je crois pourtant que, dans ce domaine, Hall aurait pu avancer plus d'arguments, notamment en distinguant de manière explicite la flexion, qui ressortit aux règles de correspondance citées parmi les critères de reconstruction, de la dérivation, dont les relations, sur

l'axe syntagmatique, échappent à ces règles; les règles de correspondance suffisent à prouver par exemple l'ancienneté du futur synthétique de ESSE attesté en gallo- et italo-roman, et la distribution spatiale si limitée des formes romanes n'affecte que le degré de cette ancienneté; en revanche, les futurs analytiques ou bien les composés du type *portefaix,* en tant que relations, peuvent en principe s'être réalisés parallèlement dans les divers parlers romans et ne pas avoir eu, selon ce critère, de point de départ commun en protoroman.

Hall, partant du principe qu'en morphologie la comparaison doit s'appuyer sur des formes anomales, qui seules présentent des garanties d'ancienneté, applique ce critère de façon exemplaire aux vestiges de l'ablatif, pour en tirer ce qu'il appelle le cas partitif. Mais les parlers romans contiennent d'autres traits anomaux, tout aussi frappants à mon sens, dont Hall ne paraît tenir aucun compte. Je pense surtout à ce qui reste du neutre morphologique latin. Je ne discute pas le refus de Hall de reconstruire un neutre morphologique à partir des substantifs ambigènes; par contre, je me demande s'il n'y a pas (a) des vestiges du neutre singulier, sinon dans les pronoms ibéro-romans (en raison de ce qu'affirme Hall), du moins dans les pronoms dits «neutres» de l'ancien français, cas-sujet *el,* cas-régime *lo* (H. Lausberg 1956–1962: § 721), et dans les adjectifs en fonction d'«abstraits», distincts du masculin sujet, dans l'ancien occitan *bel m'es, greu m'es,* dans l'ancien français *bel m'est* 'es gefällt mir' et dans le sursilvain *igl ei bi* 'es ist schön' (H. Lausberg 1956–1962: § 668.4), (b) des vestiges du neutre pluriel, également en fonction d'«abstraits», dans des tournures comme l'espagnol *el mas diestro la yerra, buena está* 'c'est bon', le français *la bailler belle à quelqu'un,* l'italien *la è così,* le roumain *el a zis o* 'il a dit cela', *maĭ auzit-aĭ una ca astă?* 'as-tu jamais ouï une chose pareille?' (exemples tirés de W. Meyer-Lübke 1890–1906: 3, § 88).

Des manques de ce genre, qui émanent en fin de compte d'une différence d'appréciation des données, sont à la rigueur explicables; ce que je comprends moins bien, c'est que des aspects notoirement problématiques de la morphologie romane soient parfois tranchés sans l'argumentation explicite qu'une telle décision appelle ou, à défaut, une référence à la littérature. - L'interprétation de l'infinitif personnel portugais comme issu de l'imparfait du subjonctif latin n'est pas nouvelle, mais elle ne constitue pas la seule thèse et elle est par conséquent controversée; dans un cas de ce genre, on serait, me semble-t-il, en droit d'attendre de la part de l'auteur qu'il fasse part des arguments qui ont motivé son choix. A propos du genre des substantifs de la troisième déclinaison (p. 45, note 20), Hall déclare que la question du genre doit être élucidée séparément pour chaque mot; la recherche dans ce domaine a pourtant été un peu plus loin que cela (cf. G. Rohlfs, *Romanische Sprachgeographie,* 1971: § 35 et carte 12), et il serait bon de la citer, quitte à en réfuter les résultats. Je trouve surprenant aussi que Hall aborde les substantifs ambigènes romans sans mentionner, ni dans le texte ni dans la bibliographie, l'étude de I. Schön (1971) et qu'il paraisse ignorer, en parlant des composés du type *portefaix,* la thèse de K. Kreutzer-Haag (1976), pour qui, soit dit en passant, les composés verbe + substantif ont bel et bien existé en protoroman.

Ce que je m'explique encore moins que ces omissions, c'est que des chapitres entiers de la morphologie soient passés sous silence. Je pense surtout aux adjectifs en fonction adverbiale (français *parler haut*), que T. H. Maurer (1959: 163–165) estime non seulement protoromans mais aussi indo-européens, aux adverbes en -MENTE, plus récents mais pour lesquels la présomption d'une origine protoromane est appuyée par des attestations en ancien sarde, à l'absence en protoroman, postulée par T. H. Maurer (1959: 120–121, 175), de la plupart des numéraux ordinaux latins, enfin au statut des participes passés en -UTUM, dont l'extension paraît avoir été importante.

5. L'ouvrage dont j'ai essayé de rendre compte n'est pas vraiment une synthèse de notre connaissance actuelle de la morphologie protoromane; c'est plutôt une précieuse collection d'exemples, assortie d'un choix de thèses, inégalement étayées; vu sous cet angle, cet

ouvrage reste en deçà de ce que suggèrent le titre et la préface. L'aspect franchement positif de cet ouvrage réside dans l'ampleur des vues qui entrent dans sa confection: vues synchroniques, vues typologiques, vues inspirées par la linguistique générale. Tout compte fait, je n'oserais affirmer qu'il y a progrès par rapport aux ouvrages analogues d'un T. H. Maurer ou d'un H. Lausberg; je dirais plutôt qu'il y a chez Hall une approche tout autre et que ces trois ouvrages, dont chacun porte une empreinte très personnelle, se complètent.

Robert de Dardel

P. S. Un autre compte rendu de cet ouvrage, centré davantage sur la place qu'il occupe dans l'histoire des études romanes ainsi que sur les rapports du protoroman avec le latin et l'indo-européen et destiné aux non-romanistes, doit paraître dans *Studies in Language.*

Références

DARDEL R. DE (1976), *Une analyse spatio-temporelle du roman commun (à propos du genre),* in: *XIV Congresso internazionale di linguistica e filologia romanza (Napoli 1974), Atti;* volume 2, Napoli - Amsterdam, p. 75-82.

HALL R. A., JR. (1965), *The «neuter» in Romance: a pseudo-problem, Word* 21, 421-427.

HALL R. A., JR. (1968), *«Neuters», mass-nouns and the ablative in Romance, Language* 44, 480-486.

KREUTZER-HAAG K. (1976), *Der Typus Guardavalle (Schauinsland) in den romanischen Sprachen,* Inaugural-Diss., Tübingen.

LAUSBERG H. (1956-1962), *Romanische Sprachwissenschaft,* 4 volumes, Berlin.

MAURER T. H. (1959), *Gramática do latim vulgar,* Rio de Janeiro.

MEYER-LÜBKE W. (1890-1906), *Grammaire des langues romanes,* 4 volumes, Paris.

ROHLFS G. (1971), *Romanische Sprachgeographie,* München.

SCHÖN I. (1971), *Neutrum und Kollektivum. Das Morphem -a im Lateinischen und Romanischen,* Innsbruck.

*

ROBERT DE DARDEL, *Esquisse structurale des subordonnants conjonctionnels en roman commun*, Genève 1983, 407 p. (*PRF* 165)

Da bislang noch keine befriedigende Gesamtdarstellung des konjunktionellen Nebensatzes im Gemeinromanischen vorliegt[1], hat sich der Verfasser der vorliegenden Studie entschlossen, die vorläufigen Ergebnisse seiner bereits zwanzigjährigen Beschäftigung mit dieser Fragestellung einem breiteren Interessentenkreis vorzulegen, und zwar in einer ausführlich präsentierten und kommentierten Synopse zu Form und Inhalt der ausgewählten Konjunktionen sowie durch eine umfangreiche Materialpräsentation, die etwa 10% eines 8000 Sätze umfassenden Korpus darstellt, welche meist alten und ältesten nationalsprachlichen Zeugnissen der Romania entnommen sind. Ergänzt wird das Material an einigen Stellen zudem durch moderne dialektale Äußerungen. Die Studie ist trotz ihres überwiegend hypothetischen Charakters neben der bis heute beispiellosen Materialsamm-

[1] Die beiden einzigen Gesamtdarstellungen, die existieren, vermögen die Erscheinung der konjunktionellen Nebensätze im betrachteten Zeitraum nicht annähernd angemessen zu erfassen, cf. J. JEANJAQUET, *Recherches sur l'origine de la conjonction «que» et des formes romanes équivalentes,* Paris - Leipzig - Neuchâtel 1894 und J. HERMAN, *La formation du système roman des conjonctions de subordination,* Berlin 1963.

lung auch von methodischem Interesse: Da das Gemeinromanische nicht direkt aus zeitgenössischen Sprachzeugnissen erschließbar ist, hat der Verfasser eine Methode entwickelt, die die beiden für die Ausgliederung der romanischen Sprachen bereits als vorrangig eingestuften Prinzipien von räumlicher und zeitlicher Verbreitung des Sprechlateinischen kombiniert[2] und, was das Besondere des Beitrags ausmacht, mit sprachlichen Erscheinungen in den romanischen Sprachen konfrontiert, um dann in einem weiteren Schritt zu einer auf sprachinternen Kriterien beruhenden Rekonstruktion dieser für die romanischen Sprachen so prägenden Sprachepoche zu gelangen. Das rekonstruierte Gemeinromanisch soll dabei dem Anspruch auf weitgehende Homogenität gerecht werden. Die Frage nach der prinzipiellen Identität des Gemeinromanischen mit dem traditionell als Sprech- bzw. Vulgärlatein bezeichneten Sprachzustand wird zwar angesprochen, doch bleibt sie offen.

Nicht zufällig erinnert das Vorgehen des Verfassers an den Rekonstruktivismus der komparatistischen Sprachwissenschaftler des ausgehenden 19. Jahrhunderts, geht es ihm doch auch um die Erschließung eines schriftlich nicht belegten Sprachzustands, nur eben nicht des Indogermanischen, sondern des Gemeinromanischen, d.h. des gesprochenen Lateins[3], welches die Basis für formale und inhaltliche Entwicklungen innerhalb der Gesamtromania ist. Der Verfasser beschränkt sich dabei nicht auf eine letzten Endes müßige raum- und zeitlose Globalrekonstruktion dieser gesprochenen Sprache, sondern es gelingt ihm über eine Untersuchung der geographischen Verbreitung einzelner Konjunktionen in formaler und inhaltlicher Hinsicht eine Schichtung des Gemeinromanischen herauszuarbeiten. Dieser Rekonstruktionsversuch ist sowohl neu in der Art der Durchführung als auch im Ergebnis: Das Gemeinromanische wird als eine komplexe Sprachepoche beschrieben, innerhalb deren sich eine Reihe aufeinanderfolgender Mikrosynchronien herauskristallisieren lassen, in denen die sprachlichen Zeichen jeweils eigens zu fassende Werte haben. Die sprachtheoretische Erkenntnis vom permanenten Werden der Sprache qua *langue* und *parole*[4] wird hier erstmals - und ich meine erfolgreich - für die differenzierte Rekonstruktion eines früheren, schriftlich nicht greifbaren Sprachzustands dienstbar gemacht. Diese Harmonisierung des komparatistischen Ansatzes mit den Ansprüchen einer strukturellen Sprachbetrachtung erweist sich in vielerlei Hinsicht als so fruchtbar, daß man sich wundert, daß ein solcher Rahmen nicht schon früher gesteckt worden ist. Hat man das - relativ einfache - Prinzip nämlich erst einmal entwickelt, ist die Durchführung recht leicht, wenn auch die Aufbereitung des Sprachmaterials selbst aufwendig ist. Die Analysen des Verfassers sind dabei immer sehr sorgfältig, und er verkennt auch nicht die Fallstricke des von ihm propagierten Rekonstruktivismus, der nur von den Gegebenheiten in den romanischen Sprachen, d.h. *von dem, was überlebt hat,* ausgehen kann, um den früheren Sprachstand zu erschließen, von dem notgedrungen all das verloren bleiben muß, was keinen erkennbaren Fortsetzer in formaler und/oder inhaltlicher Hinsicht gefunden hat. Das Gemeinromanische des Verfassers ist somit nur eine retrospektiv über eine Reihe von Extrapolationen gewonnene Abstraktion aus dem (oft wenigen), was seinen Niederschlag in den romanischen Sprachen gefunden hat. Die Option für die retrospektive Sprachbetrachtung stellt forschungsgeschichtlich in gewisser Weise eine Wende dar angesichts der nicht

[2] Dardel ist zwar nicht der erste, der sich von einer Dominantsetzung eines der beiden Prinzipien distanziert, doch ist er der erste, der sie nicht nur kombiniert, sondern auch an einem ausgewählten Kapitel *sprachlicher* Erscheinungen zusammenhängend illustriert.

[3] Das gesprochene Latein ist verstanden als sprachliche Varietät auch des klassischen Lateins.

[4] Der von Coseriu eingebrachte und äußerst hilfreiche Begriff der sprachlichen Norm bleibt leider unberücksichtigt, cf. E. Coseriu, «Sistema, norma y habla», in: id., *Teoría del lenguaje y lingüística general.* Cinco estudios, Madrid [2]1967, p. 11-113.

nur in der historischen romanischen Sprachwissenschaft heute dominierenden prospektiven Analyserichtung. Und neu ist auch, daß erstmals nicht Phonetisches und Morphologisches im Zentrum stehen, sondern Syntaktisch-Semantisches.

Das zunächst rein semasiologische Vorgehen des Verfassers bei der Korpuserstellung wird bei der Interpretation und Systematisierung der Materialien durch eine onomasiologische Fragestellung ergänzt und komplettiert. Untersuchungsgegenstand sind die Konjunktionen KA (als Synkretismus < QUIA, QUAM, QUA), KO (< QUOD, QUO und teils QUOMODO), KE (<?), MAKARIE (< ?)[5], QUANDO, QUOMODO, SI (< SIC, SI), QUANTU und DUMINTERIM sowie Kombinationen mit diesen: PRO-KE, TANTU ... QUANTU, TANTU-QUANTU, SI ... QUOMODO, SI-QUOMODO, TANTU ... QUOMODO, TANTU-QUOMODO, TALE ... QUALE, TALE ... QUOMODO, TALE-QUOMODO, SI-KO, SI ... KE, TANTU ... KE, TANTU-KE, TALE ... KE, TALE-KE, BENE-KE und DUMINTERIM-KE. Ferner werden aufgrund formaler bzw. inhaltlich-funktionaler Affinitäten DE, QUARE und optatives SI in Auswahlbereichen mitberücksichtigt. Über eine Analyse der im exzerpierten Material vorhandenen Formen und deren in den einzelnen romanischen Sprachen aufgedeckten Redebedeutungen löst der Verfasser zwei Hauptschichten des Gemeinromanischen heraus, die er in eine Reihe von Mikrosynchronien zerlegt. Diese Hauptschichten sind das «absolute Gemeinromanisch» und das «relative Gemeinromanisch». Beide sind zeitlich zwar vor die Ausgliederung der romanischen Sprachräume zu legen, doch ist ihre Relevanz für die einzelnen romanischen Sprachen unterschiedlich groß. Das absolute Gemeinromanisch gliedert sich in eine frühgemeinromanische und in eine mittelgemeinromanische Phase, das relative Gemeinromanisch umfaßt das Spätgemeinromanische und zwar die Phasen A, B und C. Während Elemente und Werte, die auf das Früh- und Mittelgemeinromanische zurückgehen, prinzipiell in allen romanischen Sprachen anzutreffen sind, sind die Synchronien des Spätgemeinromanischen nicht mehr für alle romanischen Sprachen in gleicher Weise von Bedeutung. Für das Postulat einer prinzipiellen Auflösung des Gemeinromanischen in eine Reihe von Mikrosynchronien zieht der Verfasser sprachexterne Kriterien heran, nämlich einerseits die Ausdehnung des römischen Einflußbereichs, andererseits die Dauer und die Intensität des sprachlichen Einflusses in den einzelnen Teilen der Romania. Für das Postulat von mindestens fünf relevanten Mikrosynchronien hingegen sind rein sprachinterne Faktoren ausschlaggebend. Auf der Basis seines Materials erkennt Dardel die folgenden Regelmäßigkeiten:

1. es gibt Konjunktionen, die (gelegentlich nur in bestimmten Bedeutungen) in allen romanischen Sprachen zu finden sind;
2. einige Konjunktionen sind (glgtl. nur in einigen Bedeutungen) nur in den Kerngebieten der Romania anzutreffen (kat., okz., fr., it.);
3. einige Konjunktionen finden sich (gelegentlich nur in einigen Verwendungen) zusätzlich in Rand- und Rückzugsgebieten der Romania (ptg., sp., rätorom.);
4. eine Reihe von Konjunktionen finden sich (glgtl. nur in einigen Bedeutungen) zusätzlich im Rumänischen;
5. einige Konjunktionen finden sich (glgt. nur in einigen Bedeutungen) zusätzlich im Sardischen.

Eventuelle im Korpus vorhandene Beleglücken werden sorgfältig hinsichtlich ihrer Zufälligkeit oder ihrer Notwendigkeit abgewogen: fehlt etwa eine Konjunktion bzw. eine Verwendungsweise im Katalanischen, ist aber sonst in allen romanischen Sprachen vorhanden, so dürfte diese Lücke zufällig sein; fehlt hingegen eine Konjunktion bzw. eine Verwendungs-

[5] Die Herkunft von KE (*che, que*) ist immer noch nicht zufriedenstellend erklärt; das gleiche gilt auch für MAKARIE.

weise im Rumänischen, die auch im Sardischen nicht nachweisbar ist, so ist wohl davon auszugehen, daß diese Lücke strukturell bedingt ist, usw. - Dem Sprachstand des Sardischen, dem des Rumänischen und dem der Rand- und Rückzugsgebiete der Romania kommt dabei für die Einteilung des Gemeinromanischen Schlüsselposition zu. Die unterschiedliche Verbreitung einzelner Konjunktionen bzw. einzelner Redewerte wird aus den unterschiedlichen Zeitpunkten der Prägung der romanischen Sprachen durch das Gemeinromanische erklärt: Konjunktionen bzw. Redewerte, die im Sardischen belegbar sind, werden dem Frühgemeinromanischen zugewiesen (mit einigen Ausnahmen). Konjunktionen bzw. Redewerte, die sowohl im Sardischen als auch im Rumänischen als auch in den anderen romanischen Sprachen anzutreffen sind, werden auf das Mittelgemeinromanische zurückgeführt. Konjunktionen bzw. Redewerte, die zwar im Rumänischen, nicht aber im Sardischen vorliegen, werden dem Spätgemeinromanischen A zugeordnet. Konjunktionen bzw. Redewerte, die weder im Sardischen noch im Rumänischen existieren, wohl aber in den Randgebieten der Romania, werden auf das Spätgemeinromanische B zurückgeführt und schließlich Konjunktionen bzw. Redewerte, die nur in den Kerngebieten der Westromania anzutreffen sind, werden dem Spätgemeinromanischen C zugeordnet. Während im Früh-, Mittel- und Spätgemeinromanischen A monematische Konjunktionen dominieren, häufen sich in den spätgemeinromanischen Synchronien B und C komplexe Konjunktionen, die teils neben den alten monematischen bestehen, teils diese aber auch verdrängen (z. B. Ersatz des alten MAKARIE durch BENEKE). So kompliziert das Interpretationsgebäude auf den ersten Blick auch aussehen mag, so einfach ist das Prinzip: Von der Sprache, in der eine Konjunktion bzw. ein Redewert auftritt, läßt sich auf die Mikrosynchronie rückschließen, in der sie erstmals zu verankern ist - auf die Problematik der Interpretation der Beleglücken wurde bereits hingewiesen. Auf diese Weise gelingt es dem Verfasser, eine relative Chronologie der einzelnen Konjunktionen und ihrer Redewerte zu erstellen, ohne daß jedoch jemals der provisorische Charakter dieser Einteilung verschleiert wird. Die Chronologie ist jederzeit falsifizierbar und zwar in dem Moment, wo im Korpus für eine Sprache nicht belegte Formen und Werte doch noch nachgewiesen werden können.

Die relativ kleine Anzahl der morphologischen Bausteine der Konjunktionen bringt es notgedrungen mit sich, daß man mit einem recht hohen Grad an Polysemie bzw. mit Homonymien rechnen muß, ja diese Erscheinungen ermöglichen geradezu erst die Ausgliederung diverser gemeinromanischer Mikrosynchronien. Belegbar sind finale, kausale, komparative, superlative, hypothetische, konzessive, konsekutive, identifikatorische, kompletive und optative Redewerte der durch die berücksichtigten Konjunktionen eingeleiteten Nebensätze, die je nach Auftretenskontext sorgfältig den unterschiedlichen Mikrosynchronien zugeordnet werden.

Die Studie ist im Detail folgendermaßen gegliedert: Nach einigen *Renseignements pratiques* (p. 15–36), in denen die wichtigsten Arbeitsbegriffe definiert werden, und nach einer *Introduction méthodologique* (p. 37–50) geht der Verfasser über zur *Description du roman commun en première approximation* (p. 51–56), zur *Analyse des syncrétismes* (p. 57–74), zu den *Analyses diachroniques* (p. 75–166), den *Analyses synchroniques* (p. 167–178) und schließlich der *Bilan et perspectives* (p. 179–182). Es folgen die nach Form und Redewert der Konjunktionen geordnete Beispielsammlung zu den einzelnen romanischen Sprachen (p. 183–312), Pauschalfußnoten zu den einzelnen Kapiteln, die den Forschungsstand zu den behandelten Aspekten resümieren (p. 313–361), sowie eine umfangreiche Bibliographie (p. 363–391). Den Abschluß bildet eine Synopse zu Form, Verwendung und präsupponiertem erstmaligem Auftreten der betrachteten Konjunktionen in den einzelnen Mikrosynchronien des Gemeinromanischen unter Berücksichtigung der Position im Satz sowie der Modalität, der der dem Konjunktionalsatz übergeordnete Satz untersteht (p. 393–400).

Man kann die Untersuchung Dardels trotz ihres vorläufigen Charakters durchaus positiv beurteilen. Einige Anmerkungen seien jedoch gestattet:
- Der Zugriff auf das Beispielmaterial im Anhang ist bei der Lektüre des Buches meist recht mühsam. Dadurch daß die Materialgliederung eine andere ist als die Abfolge der Darstellung, wird permanentes Hin- und Herblättern nötig, um sich die notwendige Illustration des in der Darstellung Präsentierten zu verschaffen.
- Die Interpretation der Beispiele ist sehr zuverlässig. Nur selten ist man geneigt, eine andere Deutung vorzunehmen, etwa p. 183 SA-2, wo vielleicht eine temporale Interpretation vorzuziehen wäre.
- Für den Benutzer wäre es angenehmer, fände er in der Beispielsammlung nicht nur den Hinweis auf die zitierte Ausgabe, sondern auch einen solchen auf die zeitliche Lokalisierung der Belege, sofern eine solche möglich ist.
- P. 16: Der Verfasser greift zu kurz, wenn er nur eine 'romanische' Satzdefinition liefern will. Als metasprachlicher Term ist der Satzbegriff generell zu definieren.
- P. 18: Koordinative und subordinative Konjunktionen werden als Komplementärerscheinungen gewertet, deren Aktivierung an verschiedene Satzabfolgetypen (nämlich Juxtaposition bzw. Subordination) gebunden ist. Der Begriff der Komplementarität scheint hier eher ungewohnt, da das Moment der Distribution rangstufenüberschreitend behandelt wird. Ferner wird übersehen, daß koordinative Konjunktionen auch durch subordinative Konjunktionen eingeleitete Sätze verbinden können, und in diesem Falle kann man nicht mehr von einer prinzipiellen Komplementarität beider Konjunktionstypen sprechen: eine Kommutation der koordinativen mit einer subordinativen Konjunktion ist nicht möglich und umgekehrt[6].
- Passim: Generell wird zu wenig geschieden zwischen dem Grundwert der betrachteten Konjunktionen und deren Nutz- und Redewerte, zwischen ihrer Bedeutung und ihrer Meinung. Im Prinzip werden vorwiegend Redewerte beachtet, was eine gewisse Unsicherheit beim Verfasser auslöst, ob die unterschiedlichen Redewerte einer Form durch Polysemie oder durch Homonymie konditioniert sind.
- P. 116s.: Eine Reihe von Belegen, die unter dem Kapitel 'Negation' abgehandelt werden, sind lediglich formal negiert, inhaltlich jedoch sind sie affirmativ. In den meisten Beispielen auf p. 228/29, 232 und 278/79 liegt vielmehr ein sogenanntes expletives *ne* vor[7]. Allerdings stützen diese Belege die Hypothese des Verfassers vom Übergang von parataktischen zu hypotaktischen Satzstrukturen in der Sprachentwicklung.
- Usw.

Edeltraud Werner

MAX PFISTER, *Einführung in die romanische Etymologie,* Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1980, 228 p. *(Die Romanistik).*

Peu de romanistes sont actuellement aussi bien placés que Max Pfister, co-rédacteur du *FEW* et directeur du *LEI,* pour offrir une vue d'ensemble à jour de la science étymologique

[6] Zur Scheidung von Junktiven (koordinierende Konjunktion) und Konjunktionen (subordinierende Konjunktion) cf. u.a. L. TESNIÈRE, *Eléments de syntaxe structurale,* Paris [2]1976.

[7] Cf. hierzu auch P. WUNDERLI, *Die Teilaktualisierung des Verbalgeschehens (subjonctif) im Mittelfranzösischen,* Tübingen 1970, bes. p. 364–384.

romane. Aussi dirai-je d'emblée qu'à la lecture de cet ouvrage mon attente n'a pas été déçue et que je partage l'opinion, dans l'ensemble favorable, de mes prédéceseurs[1].

L'ouvrage se divise en trois parties. – La première, intitulée «Abgrenzung romanischer etymologischer Forschung», introduit le lecteur à la notion d'étymologie, considérée dans son évolution de l'antiquité à nos jours. L'auteur y présente des vues originales sur l'histoire du mot ETYMOLOGIA lui-même et met en lumière la différence entre l'étymologie-origine, qui caractérise les recherches dans le domaine de l'indo-européen, et l'étymologie-rapport, qui, combinée avec une approche historique et culturelle, marque plus particulièrement la recherche dans le domaine des langues romanes. – La deuxième partie, «Methodik etymologischer Forschung», qui est la partie la plus importante de l'ouvrage, passe en revue de manière critique les principaux facteurs constitutifs de la science étymologique appliquée aux langues romanes, à savoir les données phonétiques, morphologiques et morphosyntaxiques, la sémantique, les rapports onomasiologiques («Wörter und Sachen»), la géographie linguistique et la dialectologie, les faits socio-culturels, la structure linguistique, l'étymologie populaire et le tabou. Cette partie est richement documentée; on y trouve un aperçu historique du rôle de chacun de ces facteurs et de nombreux exemples, dont quelques-uns (notamment les développements sur l'étymologie de *baie* et de *samedi*) sont fort détaillés; signalons que l'auteur, quittant le retranchement confortable de l'observateur, prend hardiment parti dans les controverses, apportant des arguments nouveaux et personnels, dont certains sortent tout droit de son «atelier». Ce qui aurait pu n'être qu'une sèche énumération de techniques devient ainsi le lieu de débats animés et le témoignage d'une science bien vivace entre les mains de chercheurs curieux d'esprit et entreprenants. – La troisième partie, «Die etymologischen Wörterbücher», le plus orientée vers la pratique de l'enseignement et de la recherche, est une étude comparative des principaux dictionnaires étymologiques relatifs aux langues romanes.

Mes seules réserves[2] concernent des facteurs que je suis surpris de ne pas voir traités dans la deuxième partie. – L'un consiste dans le syncrétisme, c'est-à-dire dans le fait qu'une forme cumule, par héritage, plusieurs fonctions ayant précédemment appartenu à des formes distinctes, comme cela se produit dans la préposition française *à*, laquelle cumule les fonctions de AB et de AD. Je crois que le syncrétisme, particulièrement fréquent dans les outils grammaticaux, place l'étymologiste devant une tâche délicate, appelant une démarche spécifique, fondée sur l'analyse sémantique et distributionnelle du syncrétisme dans ses diverses fonctions. Et je ne suis pas sûr que la contamination, telle qu'elle est définie et commentée par Max Pfister (p. 45–47), puisse rendre compte de ces cas, car, contrairement au syncrétisme, la contamination suppose que les termes initiaux sont dans un rapport synonymique au moins partiel, amené éventuellement par une situation diglossique. – Un autre facteur est le rôle que d'aucuns attribuent, dans l'évolution des mots, à leur fréquence d'emploi. Je me réfère ici notamment à un passage de H. Schuchardt, dans «Über die Lautgesetze» (paru en 1885; cf. *Hugo Schuchardt-Brevier,* 2. Auflage, 1928, p.72ss.), au chapitre intitulé «Abrègement de mots très usités» dans la *Grammaire des langues romanes* de W. Meyer-Lübke (Paris 1890–1906, tome I, § 634), aux publications de W. Mańczak (par exemple *Le développement phonétique des langues romanes et la fréquence,* Kraków 1969), de P. Guiraud (encore dans «Langage et théorie de la communication», in: *Le langage,* Paris 1969, p.145–168) et d'A. Martinet (dans

[1] Il s'agit des comptes rendus de K. BALDINGER (*Sprachwissenschaft* [Heidelberg] 6 [1981], 69–76), T. BOLELLI (*L'Italia dialettale* 44 [1981], 283–286), R. ROHR (*Zeitschrift für Balkanphilologie* 17 [1981], 228–229), G. ROQUES (*Revue de linguistique romane* 45 [1981], 235–236), V. VÄÄNÄNEN (*Neuphilologische Mitteilungen* 82 [1981], 217–218) et Q. I. M. MOK (*Rapports – Het Franse Boek* 53 [1983] 185).

[2] Je me limite à des remarques qui n'ont été faites dans aucun des comptes rendus cités à la note 1.

ses *Eléments de linguistique générale,* Paris 1963, § 6.14, où est proposé l'exemple si frappant de *chemin de fer métropolitain* > *métropolitain* > *métro*). Tout en admettant que le rôle de ce facteur est discutable et qu'on y a parfois recouru de manière abusive, et même à cause de cela, je regrette qu'on laisse ici entièrement de côté les très intéressants problèmes qu'il soulève.

Ceci dit, on ne peut que souhaiter à cet ouvrage, qui comble une lacune manifeste, le succès qu'il mérite, succès qu'il ne manquera sans doute pas de remporter, surtout si, dans une réédition probable, les quelques défauts signalés par la critique sont éliminés.

Robert de Dardel

REINHOLD KONTZI (Hg.), *Substrate und Superstrate in den romanischen Sprachen*, Darmstadt 1982, XII + 551 p. (*Wege der Forschung* 475)

Der 475. Band der Reihe *Wege der Forschung* ist einem gerade für die Romanistik lange zentralen Forschungsgegenstand gewidmet: den Sub- und Superstraten in der Romania. In vorbildlicher Weise hat der Herausgeber 25 Beiträge zu dieser Problematik gesammelt und abgedruckt, deren Reigen durch einen Ausschnitt aus den *Sprachwissenschaftlichen Briefen* G. I. Ascolis eröffnet wird. Bis auf die Einleitung und einen Aufsatz des Herausgebers selbst handelt es sich ausnahmslos um bereits anderweitig erschienene Artikel. Es sind Wiederabdrucke einer Reihe grundlegender Beiträge einerseits zur Frage der prinzipiellen Legitimation von Substrat- und Superstratthese, andererseits zu spezifisch einzelsprachlichen Erscheinungen in den einzelnen Ländern der Romania. Neben dem Inhaltsverzeichnis (p. V–VII), zwei Abkürzungsverzeichnissen (p. IX–XII) und einer Einleitung des Herausgebers, in der er in einem knappen, aber höchst informativem Überblick die Herausbildung und Weiterentwicklung der Substrat- und der Superstratidee als Erklärungsprinzip für die Entstehung der romanischen Sprachen und ihr heutiges so und nicht anders Sein skizziert, enthält der Band die folgenden Beiträge: G. I. ASCOLI, «Die ethnologischen Gründe der sprachlichen Umgestaltungen» (1881–82/1887) (p. 29–54), R. MENÉNDEZ PIDAL, «Die Wirkungsweise des sprachlichen Substrats» (1950) (p. 55–62), A. MEILLET, «Sur le bilinguisme» (1933/1951) (p.63–66), KR. SANDFELD, «Problèmes d'interférences linguistiques» (1936) (p. 67–69), M. BARTOLI, «Grundlegende Merkmale der italienischen Sprache und ihrer Dialekte» (1936) (p. 70/71), S. PUŞCARIU, «Quelques exemples à propos du thème *Substrato, superstrato, adstrato*» (1939) (p.72/73), ST. ROMANSKY, «Le rôle du substrat dans le changement des langues» (1939) (p. 74/75), Diskussionsbeiträge zum Themenkreis *Substrat, Superstrat, Adstrat* auf dem 5. Internationalen Linguistenkongreß in Brüssel 1939 (p. 76–107), E. GAMILLSCHEG, «Substrat und Verkehrssprache» (1960) (p. 108–27), B. MALMBERG, «Linguistique ibérique et ibéro-romane. Problèmes et méthodes» (1961) (p. 128–82), K. BALDINGER, «Besprechung» zu B. Malmberg, «Linguistique ibérique et ibéro-romane» (1963) (p. 183–85), N. Å. NIELSEN, «La théorie des substrats et la linguistique structurale» (1952) (p. 186–92), G. FRANCESCATO, «Substrat, Sprachkontakt und Erlernung der Muttersprache» (1969) (p. 193–211), G. ROHLFS, «Vorlateinische Einflüsse in den Mundarten des heutigen Italiens?» (1930/1952) (p. 212–31), C. MERLO, «Das ethnische Substrat und die italienischen Dialekte» (1933) (p. 232–51), A. TOVAR, «La sonorisation et la chute des intervocaliques phénomène latin occidental» (1952) (p. 252–73), C. POGHIRC, «Considérations sur les éléments autochtones de la langue roumaine» (1967) (p. 274–301), W. v. WARTBURG, «Die Entstehung der Sprachgrenzen im Innern der Romania» (1934), p. 302–19),

P. DELATTRE, «La théorie celtique et les substrats» (1969/70) (p. 320-35), E. GAMILLSCHEG, «Zur Geschichte der germanischen Lehnwörter im Lateinischen» (1939) (p. 336-66), M. VALKHOFF, «Superstrats germanique et slave» (1947) (p. 367-75), E. PETROVICI, «Interpénétration d'une phonologie slave et d'une morphologie romane» (1957) (p. 376-86), R. KONTZI, «Das Zusammentreffen der arabischen Welt mit der romanischen und seine sprachlichen Folgen» (Originalbeitrag) (p. 387-450), G. ROHLFS, «Streifzüge durch die italienische Toponomastik» (1944/1952) (p. 451-81).

Der Band schließt mit einer sachlich differenzierten Bibliographie (Grundsätzliches sowie Handbücher und Monographien über die gesamte Romania, Die Substratfrage und das Indogermanische, Das mediterrane Substrat, Das keltische Substrat, Das germanische Superstrat, Das arabische Superstrat, Weitere sich über größere Räume erstreckende Strate, Galloromanischer Raum: Allgemein - mehrere Strate, Keltisch in der Galloromania, Griechisch in der Galloromania, Germanisch in der Galloromania, Arabisch in der Galloromania, Italienischer Raum: Allgemein - mehrere Strate, Ligurisches Substrat, Keltisch im italienischen Raum, Venetisches Substrat, Etruskisches Substrat, Italisches (oskisch-umbrisches) Substrat, Griechisches Substrat im italienischen Raum, Substrat in Sizilien, Germanisches Superstrat im italienischen Raum, Arabisches Superstrat im italienischen Raum, Substrate/Superstrate in Sardinien, Substrate/Superstrate im Rätoromanischen, Iberoromanischer Raum: Allgemein - mehrere Strate, Iberisch, Baskisch, Phönizisch-Punisches Substrat, Keltisch im Iberoromanischen, Oskisch-umbrischer Einfluß im Iberoromanischen?, Germanisches Superstrat im Iberoromanischen, Arabisches Superstrat im Iberoromanischen, Substrate im Katalanischen, Rumänisch: Allgemein - mehrere Strate, Substrate im Rumänischen, Superstrate im Rumänischen, Maltesisch) (p. 483-503), und drei Registern (Wörter und Laute, Personennamen, Sachbezeichnungen) (p. 505-51).

Mit dem vorliegenden Band ist dem interessierten Leser ein informativer und repräsentativer Überblick zu den Themen Substrat und Superstrat an die Hand gegeben, mit grundlegenden Beiträgen, die man bislang oft mühsam an den verschiedensten Orten zusammensuchen mußte.

Edeltraud Werner

✱

Die Leistung der Strataforschung und der Kreolistik. Typologische Aspekte der Sprachkontakte, Akten des 5. Symposions über Sprachkontakt in Europa, Mannheim 1982, herausgegeben von P. STURE URELAND, Tübingen (Niemeyer) 1982, XVII + 450 p. (*Linguistische Arbeiten* 125).

Il ricco volume (la cui veste tipografica, con gli articoli dattiloscritti a diversi caratteri e coi margini sbandierati, non è all'altezza del prezzo) raccoglie, a cura di P. S. Ureland, ventisei contributi, quasi tutti presentati al quinto dei simposi sul contatto linguistico in Europa tenuti a Mannheim. Il simposio si proponeva di fare il punto sull'odierna situazione della ricerca sui contatti di lingue nel vecchio continente, sia dal punto di vista eminentemente storico dell'analisi degli strati (sub-, super- e adstrati) sia da quello eminentemente sincronico della 'creolistica'. Il confronto e il rapporto fra i due punti di vista avrebbero dovuto permettere di sottolineare l'interesse delle visuali che pongono in questione il postulato dell'omogeneità caro alla «linguistica del sistema», di correggere gli accessi rispettivi della «sostratomania» e della «sostratofobia», di mettere in primo piano (accanto a quello oggi di moda della 'morte delle lingue') il tema della nascita e della formazione di una lingua e di arrivare eventualmente a una «Typologie der Sprachkontakte», che era uno degli scopi dichiarati del simposio, come chiarisce il curatore nella sua prefazione.

La panoramica risultante dai vari contributi è amplissima, e spazia dalle puntualizzazioni generali a rassegne e indagini specifiche (sempre estremamente ben documentate quanto a dati empirici) nei diversi settori linguistici (romanistica, celtistica, germanistica e anglistica, scandinavistica, slavistica e balcanistica, finno-ugristica), per finire con assaggi su 'processi in corso' di contatto linguistico (i creoli francesi, il *Gastarbeiterdeutsch*). Da una scelta così vasta e interessante, non potremo segnalare qui che gli interventi che riguardano più direttamente la romanistica.

Ch. Schmitt («Die Ausbildung der romanischen Sprachen», p. 39–61) precisa, con riferimento alle trattazioni fattene dalla linguistica novecentesca, alcuni aspetti della genesi delle lingue romanze in prospettiva di *Strataforschung*. R. Kontzi («Maltesisch: Sprachgeschichtliche und areallinguistische Aspekte», p. 63–87) analizza apporti lessicali e semantici italiani (e siciliani) al maltese rispetto agli apporti arabi, mentre E. Radtke («Regionalitalienisch im Meridione. Zur Interferenzanalyse Dialekt-Hochsprache», p. 89–105) affronta il problema della definizione di un italiano regionale 'panmeridionale', sostenendo che «ein gemeinsames Varietätensystem vom südlichen Lazio bis Sizilien nicht vorliegt» (p. 93), ed esaminando lo *Statussymbol* negativo che nell'Italia di oggi colpisce le varietà meridionali di italiano. Radtke ha certamente ragione nel sottolineare che non esiste una gamma di tratti caratterizzanti che sia condivisa da tutti gli italiani regionali del Meridione, e che quindi la nozione di 'italiano regionale meridionale' va presa come una prima approssimazione generica; ha meno ragione quando rimprovera a chi scrive l'errore, dovuto a «clichéfördernder Analogieschluss» (p. 92), di citare la pronuncia palatalizzata della [s] nel nesso *st-* come uno dei tratti più tipici dell'italiano regionale meridionale, pronuncia che secondo Radtke dall'AIS VII (in realtà, VIII), 1692 («stare»), risulterebbe attestata solo «in sechs sizilianischen Ortschaften sowie in Guardia Piemontese» (p. 92). A parte il fatto che è metodologicamente problematico verificare la presenza e la diffusione di tratti fonetici dell'italiano regionale basandosi solamente sul dialetto corrispondente (mentre sappiamo bene che non tutti i caratteri dell'italiano regionale sono frutto di fenomeni di semplice interferenza dal dialetto retrostante, e che le aree di diffusione di un tipo di italiano regionale non necessariamente coincidono con quelle di un tipo dialettale; talché non dobbiamo aspettarci di ritrovare automaticamente nel dialetto i fenomeni che caratterizzano un italiano regionale, né viceversa), un rapido riscontro sull'AIS (carte II, 412, «stagno»; VI, 1165, «stalla»; II, 236, «pasta»; II, 323, «agosto»; ecc.) mostra la diffusione, ancorché in certi casi sporadica e disomogenea, della pronuncia palatalizzata non solo in Sicilia, ma anche in parte della Campania e dell'Abruzzo, nelle Marche meridionali, nel Molise, con apparizioni isolate anche nelle aree settentrionali della Lucania e della Calabria; in maniera del tutto analoga a quella riscontrabile nei casi dei nessi *sk* e *sp* (cf. per es. le carte I, 122, «spalla»; III, 540, «(si) spacca»; III, 523, «pescare»; V, 872, «scala»; ecc.; del resto, già dalla lista VIII, 1692, sopra citata, la palatalizzazione risulta presente anche in altri punti, a cavallo fra Abruzzi, Molise e Campania). Infine, si può notare che la recente seconda edizione di L. Canepari, «Italiano standard e pronunce regionali», Padova (CLEUP) 1984, reca a p. 243 una cartina che indica in un'ampia fascia che va dalle Marche al Cilento e alla Sicilia centro-occidentale (con addensamenti nelle aree di Macerata, Napoli-Salerno e Palermo-Trapani) le «zone in cui /s z/ preconsonantiche sono 'palatalizzate'».

L'area di contatto fra romanzo e tedesco delle Alpi centro-orientali fa la parte del leone nel volume; ad essa sono dedicati ben sei contributi. Il retoromancio sta diventando sempre più, sia per la gamma di varietà che lo contraddistingue sia per la sua posizione sociolinguistica del tutto peculiare, un laboratorio d'indagine e una vera interessante palestra d'esercitazione per tutti i linguisti interessati alla frammentazione dialettale e al contatto e conflitto linguistico. Sulla situazione retoromancia riferiscono qui fra gli altri B. Cathomas («Rheto-

romanische Spracherhaltung. Konzepte - Maßnahmen - Wirkungen», p. 119-129), P. S. Ureland («Typological, Areal Linguistics and Statistical Aspects of Raeto-Romanic Reflexives», p. 171-200), e E. Diekmann («Soziolinguistische Aspekte deutsch-rätoromanischer Interferenzbeziehungen in Graubünden», p. 131-154).

Al ladino d'Italia si ispira invece principalmente H. Goebl («Kulturgeschichtliche Bedingtheiten von Kontaktlinguistik. Bemerkungen zum gegenwärtigen Stand der *Questione ladina*», p. 155-169), che avanza fra l'altro la tesi, tanto curiosa quanto a mio parere sostanzialmente infondata, che ci sia una correlazione fra atteggiamenti culturali romanzi e «monistische Modelle» da un lato e atteggiamenti culturali mitteleuropei e «pluralistische Modelle» dall'altro (p. 163), talché nei linguisti italiani sarebbero da vedere dei monisti dediti al sostegno del centralismo normativo, di contro ai colleghi mitteleuropei pluralisti rispettosi dei dialetti e (delle lingue) delle minoranze. Quando Goebl osserva che in Italia i linguisti operano tutt'oggi «in Form der ausschließlichen Begünstigung der italienischen Hochsprache», e rimprovera a chi si pronuncia per una valutazione realistica delle rivendicazioni linguistiche delle 'minoranze' (nel caso in esempio, a proposito del sardo) di disconoscere il valore di identità sociale della «Regionalsprache», forse sopravvaluta la situazione italiana quanto a diffusione e soprattutto a reale padronanza della 'lingua standard': è noto che ancora negli anni Settanta una sicura competenza della *Hochsprache* è lungi dall'essere patrimonio solido di tutte le fasce della popolazione (senza contare che il retroterra della 'selva dei dialetti' in Italia è piuttosto diverso da quello comune nei paesi germanofoni). Se invece Goebl critica il concetto stesso dell'importanza della lingua standard in un paese, allora non è più questione di fatti, ma di opinioni, o forse meglio di gusti: e *de gustibus non est disputandum*.

Di interesse non piccolo per il romanista sono poi le osservazioni di A. Bollée («Die Rolle der Konvergenz bei der Kreolisierung», p. 391-405), che mostra nei *créoles* la chiara presenza di fenomeni di convergenza fra strutture morfosintattiche francesi e di altre lingue (anche assai lontane strutturalmente), in maniera non dissimile - nota l'autrice - da quanto era stato sostenuto da autori come Hilty e Hunnius circa tratti sintattici del francese per i quali sono innegabili influssi di superstrato germanico: l'azione del superstrato agisce in tanto in quanto nelle due lingue vi siano già strutture simili o tendenze omologhe, che dal contatto vengono rafforzate, e di cui viene così accelerato lo sviluppo. L'affascinante tema del prestito sintattico (sulla cui possibilità, oltreché sulle cui modalità, com'è noto le opinioni sono tradizionalmente discordi) sta peraltro sullo sfondo di molti dei contributi (in stretta sincronia, per es., nell'intervento di I. Keim su «Gastarbeiterdeutsch als Spiegel der Kontaktprozesse», p. 433-445): il fatto stesso che la morfosintassi sia in genere il 'nucleo duro' del sistema linguistico, meno esposto alla variazione e più resistente al contatto, la rende naturalmente il settore più interessante da studiare a fondo nelle situazioni di mutamento e di contatto.

Se si pon mente al fatto che qui non abbiam potuto segnalare nemmeno la metà dei contributi al volume, apparirà chiaro che questo *Leistung der Strataforschung und der Kreolistik*, che (benché non riesca forse a raggiungere il fine di una tipologia esplicita dei contatti linguistici) pone tanti nuovi problemi e sollecita tante idee, rappresenterà un punto di riferimento indispensabile per ogni lavoro nell'ambito della «Kontaktlinguistik».

Gaetano Berruto

*

MAX PFISTER, *Lessico etimologico italiano (LEI)*, Wiesbaden (Reichert Verlag) 1983-1984, fasc. 7-10 (vol. 1, p. 1153-1519, vol. 2, p. 1-384).

L'analisi sistematica in chiave diacronica del lessico italiano, con un importante riflesso anche in chiave di lettura dell'atteggiamento di una cultura verso la realtà, continua grazie al rigore filologico e alla disciplina editoriale del valido gruppo di studiosi italiani e tedeschi che, attorno a Pfister, realizzano una significativa collaborazione al di sopra delle frontiere. Negli ultimi tre anni[1] sono usciti quattro fascicoli che fanno avanzare il *LEI* da *aestimare* a *altus*.

Sono 750 pagine dense di notizie, di nuove sistemazioni e di collocazioni definitive. Dei numerosi lemmi passati in rassegna segnaleremo almeno *aetas, aeternus, aevum* (con *Medioevo* che risulta attestato dal 1827 nel Foscolo), **affactare* (che reca anche interessanti notizie cinegetiche), *affectus, afflare* (con esiti quale il piem. *ascè*, 'aspettare', che riporta al linguaggio venatorio e come in nap. *acchiá* 'trovare', per il quale appare più probabile una derivazione da un tecnicismo marittimo). Esemplari per capacità di dominare un materiale assai ampio lemmi come *ala, alacer, albus, *alluminare, alpes, *altiare* e *alter*, che si presenta con ben 69 colonne, frutto di un non comune impegno redazionale. Notevoli la capacità di sintesi di una bibliografia spesso assai ampia e la chiarezza nella sistemazione delle varie evoluzioni semantiche, come nel caso di *ager* 'campo, territorio', in cui si chiarisce tra l'altro l'a. lomb. *agro* 'nido di uccello rapace', Massa Carrara *agri* 'pezzetti di marmo' e il tipo *dibonaire, di buon aria* 'gentile, cortese' da una base venatoria (da 'nidiata' si passa all'uomo, al senso di 'di buona famiglia' e infine a 'gentile'). La leggibilità della presentazione dei materiali che caratterizza il *LEI* è esemplata nel trattamento di *aginare* 'agitarsi, muoversi celermente', e nei suoi derivati del tipo dell'it. *gina* 'forza, vigore' e del senese *gina* 'pascolo'.

La documentazione offerta non interessa ovviamente solo l'etimologo, bensì si rivela appassionante anche per lo studioso di storia culturale e per il cultore di critica letteraria. Siano citate almeno le notizie sul ruolo di singoli autori nell'introduzione di certi termini, dall'*affettare* che il Leopardi (p. 1209) introduce in lingua, dal francese, nel senso di 'produrre una impressione che causa dolore' all'*esto* 'marea', pure di Leopardi che si riflette poi nel l'*estuoso* di Cardarelli (1948) per altro singolarmente anticipato (1937) da Pavese (p. 1169), da *età sinodale* che penetra in lingua attraverso il Manzoni a *città eterna* per Roma attestato per la prima volta nel 1843 nel Gioberti. Per i rapporti tedesco-italiani rimandiamo all'*eterno femminino* con cui l'età carducciana (1882) calca il goethiano (1832) *das Ewig-Weibliche* (mentre *affinità elettive* è già del 1819: v.p. 1230) fino all'it. *abreagire* che è il tedesco freudiano *abreagieren:* sulla problematica della traduzione di Freud in italiano si veda pure R. Cantoni, *Antropologia quotidiana*, Milano 1975. Culturalmente interessanti anche come indicazioni sul modo in cui sono state recepite realtà e personalità lontane sono gli articoli dedicati a nomi propri e toponimi come *Africa* (da cui anche *zinefria* 'regione immaginaria e lontana'), *Agrippina, Alexander, Alexius, Altopascio* e *Agnes*, che registra il progressivo logorio semantico che porta da 'ragazza casta' a 'ragazza ingenua, melensa, buona a nulla'. Né mancano i mirabili lemmi botanici[2] cui in particolare Pfister e due preparati colleghi italiani hanno ormai abituato i lettori del LEI. Le precise colonne di *agina* (p. 1318-1327), percorrendo gli sviluppi che da 'foro in cui passa l'ago della bilancia' portano al significato di 'capruggine, intaccatura della doga' aprono uno squarcio sulla conservatività della terminologia artigia-

[1] In *VRom.* 42 (1983), 234-237, avevamo dato notizia dei primi sette fascicoli apparsi tra il 1979 e il 1982.

[2] Cf. **agranio, agrimonia, aizoon, *alastra, alaternus, alba spina, albifolium, Albizzi, albucium, alcea, alica, *alika, *alisa, alisma, allium, alnetanus, alnus, alsine, altercum, althaea.*

nale, frutto - ci sembra - del suo rigore che la faceva tramandare di generazione in generazione.

Tra le decine e decine di pagine persuasive non poteva mancare quella che suscita qualche perplessità nel lettore. È il caso del tentativo del *LEI* di spiegare quale derivato di *agrestis* 'agreste' (p. 1377) la locuzione it. *fare la cresta* 'detta del guadagno illecito che fa la domestica sulla spesa, mettendo in conto un sopraprezzo sulle compere'. Essa richiede un approfondimento, così come del resto va riesaminata la riconduzione ad *agrestis* dell'antico gergo it. *agresta* 'denaro' (p. 1376) e di *agrestare* 'conoscere, guardare' (p. 1378). Colpiscono nell'articolo del *LEI* certe rotture di rapporti genetici rispettivamente l'impressione di una non completa trattazione di talune connessioni. Tentiamo di svilupparle brevemente qui a mo' di integrazione.

Sono davvero grosse le difficoltà semantiche suscitate dalla collocazione del gerg. *agresta* 'denaro' sotto *agrestis*. Implicitamente (giacchè non spiega la cosa, come se si trattasse di uno sviluppo semantico del tutto naturale), il *LEI* 1, 1376 postula un passaggio gergale da 'vino aspro' a 'denaro' che non è per nulla facilmente intuibile né tanto meno documentato in paralleli.

Contro una simile ipotesi depone anche il fatto che tra le numerose (circa 150) schedature gergali e espressive per 'denaro' che abbiamo verificato non compaia mai una metafora di questo tipo. Il *LEI* postula qui una metafora assai audace, che va contro quelli che sono i normali modi denominativi del gergo, sempre molto aderente alla realtà e quasi banalmente concreto. La nostra esperienza è confortata dall'Ageno[3] che osserva: «l'uso della metafora non è il principale fra i mezzi di differenziazione dei quali si valgono i gerghi. Non è che le vere metafore siano assenti; ma esse non sono numerose come tante volte si è detto, né hanno rilievo particolare. Si tratta per lo più di metafore di carattere semplicissimo, che rispondono ad una mentalità capace solo di associazioni elementari». E cita, dal furbesco: *ale* 'braccia', *basto* 'giubbone', *bracchi* 'sbirri', *cresta* 'berretta', *formicoso* 'soldato', *serpentina* 'lingua (dalla forma)'.

Analogo passaggio semantico dato come ovvio e normale, ma che costituisce invece un grosso ostacolo è quello ipotizzato per il gergale *agrestare* 'conoscere, guardare', che viene posto nella categoria di *agrestare* 'render aspro, aspreggiare' (p. 1378). Anche qui era più che mai necessario spiegare un simile passaggio postulato da 'aspreggiare' a 'conoscere'! Ci si chiede poi se sia legittimo separare come fa il *LEI* (p. 1376), il furbesco *agresta* 'denaro', attestato nel Modo nuovo da intendere la lingua zerga, da *agrestare* 'conoscere', pure testimoniato nel Modo nuovo, che viene invece posto (p. 1378) in un'altra categoria semantica e cioè con *agrestare* 'render aspro'. Le due forme compaiono insieme nel Modo nuovo («*agreste* 'dinari', *agrestare* 'cognoscere, guardare'» *StFI* 15, 326, 333, 337) e insieme devono verosimilmente trovare una delucidazione.

A nostro parere non è con ipotetici sviluppi semantici di *agresto* che si possono conciliare e portare all'unisono le due voci gergali coeve.

È nota poi la spiegazione che viene correntemente fornita per *far la cresta sulla spesa* che, come sappiamo, significa guadagnare maggiorando ad arte i prezzi effettivi delle cose comprate per altri. *Cresta* viene di solito indicata come corruzione di *agresto* che designa 'l'uva non giunta a completa maturazione'. Secondo la pretesa interpretazione, i fittavoli, cogliendo l'uva acerba nella vigna del padrone, avrebbero colta anche quella buona, dolce, matura, tanto che *far l'agresto* sarebbe venuto a significare 'rubacchiare qua e là, anche parlando di tutt'altro che d'uva'. Una volta entrata nell'uso, la frase non avrebbe poi tardato

[3] F. Ageno, *Per una semantica del gergo, Studi di filologia italiana* 15 (1957), 401-437, in partic. p. 419.

ad alterarsi, diventando *fare la gresta* e infine *fare la cresta*. Questa l'ipotesi messa innanzi dal Minucci nelle Note al Malmantile (1688) e poi trapiantata via via di testo in testo fino al Prati, *VEI* 21, 338, Prati, *Voci di gerganti* num. 163, n. 154, Battaglia 1, 267, 3, 966, D. Provenzal, *Perchè si dice così?*, Milano 1966, p. 105-106, *DELI* 1, 296.

A questa interpretazione si allinea ora anche *LEI* 1, 1374, senza per altro riuscire più convincente dei suoi predecessori. Tra l'altro non si capisce perchè i contadini e i fittavoli agrari nei loro furti ai danni del padrone avrebbero dovuto appropriarsi di uva non matura e ciò in modo tanto prevalente che la cosa dovesse perpetuarsi e cristalizzarsi a livello linguistico. Nulla prova per di più un rapporto tra la sfera dell'accumulare denaro in modo truffaldino e la pratica della vendemmia. Il Minucci afferma ma non prova e i successori a ripetere...

Né riesce persuasivo come «ponte» l'*imbottar l'agresto* 'raccogliere e metter da parte il denaro' del 1543, che il *LEI* cita prima del *cor l'agresto* che pure gli è anteriore, del 1525: si tratta chiaramente di rifacimenti secondari ed espressivi che sono tanto frequenti nel gergo.

A parer nostro sia *far la cresta* sia il gerg. *agresta* 'denaro' sia *agrestare* 'conoscere', non vanno collocati qui bensì alla voce *crista* 'cresta, appendice cutanea carnosa'. Vediamo di provarlo brevemente.

Vorremmo rifarci al gergo antico, al Modo nuovo in particolare, in cui *cresta* figura con il significato di 'berretta': Modo Nuovo *chresta* 'bretta' (*StFI* 15, 334, 419), cresta e poi (per assonanza e rifacimento) *cristiana* 'beretta' (*StFI* 15, 328), gergo it. (1585) *cresta* 'berretta', nel Garzoni. Attesta il Battaglia 3, 965: *cresta* a) 'appendice cutanea carnosa' b) cuffia c) nel gergo antico, berretta: «Parlando in zergo, e furbesco, ragionano di pigliar la borsa, chiamandola foglia, e tuosa; e non stanno su altre pratiche, che, o di torti la cappa addimandata scorza S. Pietro o la berretta chiamata *cresta*» (Garzoni)[4].

D'altra parte il furbesco conosce il lessema *berretta* nel senso di 'bisaccia, borsa'. Osserva in proposito il Prati, *Voci di gerganti* num. 26: «*Berretta*, furb. 'borsa'. Il Biondelli ha *barette* 'bisacce' e *asciuga berrette* per 'tagliaborse' trovo nel Malaspina. L'Oudin registra un'ant. *berta*, pour 'beretta, bonnet' e *berta* en jargon pochette. Il Modo nuovo traduce con 'berretta' le furb. *bisaccia, cresta, cristiana*, quindi *bisaccia* sarebbe passato a indicare la 'berretta' della testa». Sin qui il Prati.

A questo punto che doveva avvenire? Per una di quelle irradiazioni sinonimiche e associative[5] che sono tanto frequenti nel gergo da riuscire quasi uno dei suoi modi caratteristici di procedimento denominativo, *cresta* veniva applicato a indicare la bisaccia, la borsa. L'equazione era di tipo corrente nell'ambito gergale: se *berretta* vale 'borsa', anche *cresta*, che è sinonimo e vale 'berretta', viene ad assumere pure il senso di 'borsa'.

Ne scaturiva la base - unificante - che rende conto, a parer nostro, dei tre lessemi e dei valori gergali che ci stanno occupando. *Agrestare* 'conoscere' del Modo nuovo viene a chia-

[4] A segnare la vitalità della voce nel gergo aggiungi il romanesco antico (Seicento) *cresta* 'testa' (UGOLINI, *Jacaccio* 2, 368).

[5] Ad esempio: il gerg. *bolla* 'colpo, macchia', viene ad assumere anche il valore di 'macchia nel paesaggio, località abitata, città': subito si trascina dietro anche *maglia* che gli è sinonimo, significando 'colpo, macchia' e così *maglia* assume il valore di 'città'. Vedi altri casi in O. LURATI - I. PINANA, *Le parole di una valle*, Basilea 1983, p. 105, 119-120. Nell'argot fr. il verbo *chiquer* 'battere' usato nel senso di 'rubare' ha determinato un cambiamento analogo di numerosi suoi sinonimi (*torcher, taper, estamper, toquer* ecc.). Per un ulteriore esempio, proprio relativo alla voce qui discussa vedi il romanesco *una cresta*, 'un birichino' in Belli (Vaccaro, 208-209) e *fà la cresta* 'fare il birbone'. Pure esso si spiega sulla base di un conguaglio sinonimico. Si tenga presente che l'it. *berrettino* vale 'furfante, birbone'; ebbene questo valore passa anche al sinonimo *cresta* che designa appunto anche la 'berretta'.

rirsi come 'metter dentro', 'mettere in borsa, in bisaccia'. Questo semantismo del 'capire', del 'conoscere' (e poi del 'vedere') come 'capere, afferrare', 'prender dentro, immettere' è largamente presente nelle lingue (*capire, comprendere,* ted. *fassen* ecc.) come pure nei gerghi (*mangiare la foglia* 'capire', letteralm. 'metter dentro, far proprio un testo scritto', *mangiare il latino* 'capire', argot fr. *piger* letteralm. 'prendre, gagner' e poi 'comprendre, regarder, voir') e rientra in un procedimento ben assodato[6].

Per venir poi al secondo valore gergale attestato nel Modo nuovo, quello di 'denaro', anche qui la base *cresta* rende ragione del significato: dal valore di 'borsa', *cresta* passava facilmente, sempre in ambiente gergale, a significare 'borsa di denaro, refurtiva, denaro', donde appunto senza difficoltà e senza dover postulare alcun pindarico volo semantico, *agresta* 'denaro' (1539), *agreste,* f. pl. 'monete' (1545 circa), nap. gerg. *agresta* 'malloppo, denaro, refurtiva', romanesco *cresta* 'denaro di provenienza disonesta': in tutte la attestazioni antiche cinquecentesche e secentesche non vi è alcun accenno alla sfera dell'agricoltura e della vinificazione, bensì a quella gergale, in cui il denaro è spesso, se non di regola, di provenienza truffaldina: una componente che ci sembra rafforzare ulteriormente l'interpretazione qui sostenuta. Rispetto a *cresta,* la forma *agresta* 'denaro' non è che una variante con quella *a-* prostetica davanti a iniziale consonantica che non è per niente rara. Rohlfs, *Gr. it.,* § 340 N 1 cita ad esempio il calabrese *abbili* 'bile', nap. *addosa* 'dose', *aggente* 'gente', *arrissa* 'rissa' e vedi nello stesso Modo nuovo *aguinzare* 'apiccare, impiccare' da mandare con *guizzare* 'agitarsi, torcersi, contrarsi convulsamente, con particolare riferimento ai fremiti dell'agonia'. L'oscillazione *c-* e *g-* poi non procura alcuna difficoltà: vedi ad es. roman. *grèsta* 'cresta' e *far la grèsta* 'rubar sulla spesa' (Chiappini, 152). *Cresta* e variante *gresta* dovevano infine mantenersi nella locuzione *far la cresta,* metter via denaro in modo illecito, locuzione che va intesa letteralmente quale 'far la borsa, farsi il denaro', anche qui come spesso nel mondo dei gerganti e dei vagabondi, in modo disonesto, nel caso specifico mettendo in conto un soprapprezzo. Così quel *far la cresta* che il Battaglia 3, 966 indica troppo perentoriamente come alterazione (sic) di *agresta* appare in realtà la forma prima, e *agresta* risulta variante secondaria.

Dall'ambito gergale la locuzione doveva poi passare all'uso generale di lingua, mantenendo però sempre un che di allusivo e di ammiccante.

Osserva lo Zamboni[7] a proposito dell'etimologia: «Nonostante l'esistenza di un gran numero di filiazioni lineari, neogrammaticamente osservabili attraverso semplici ed immediate equazioni fonematiche, la realtà preminente è quella dell'accostamento e dell'incrocio paradigmatico». Ebbene, l'osservazione è più che mai applicabile e verificabile con i modi di dire, una cui caratteristica ricorrente è quella che direi sincronizzazione o attualizzazione: nella coscienza del parlante la formula trádita viene spesso - anche se non certo sempre - riportata ed agganciata a stati di lingua contemporanea. Nel caso specifico la sincronizzazione interviene nel senso che l'antica *cresta* 'borsa del denaro, denaro', non più capita, viene «sentita» come *cresta* 'sovrappiù, aggiunta, appunto quella fatta al conto e poi intascata dal disonesto'. Impercettibilmente la locuzione viene inserita nel paradigma di 'aggiunta' del tipo di *fare una giunta, attaccare una frangia* 'amplificare un discorso, un fatto', *fare il manico* 'attaccare il manico, ampliare oltre la verità'[8] e soprattutto del tipo *coda* in usi quali: *e coda!*

[6] Ulteriori materiali in O. Lurati, 'Per lo studio delle locuzioni', in: *Atti del Congresso internazionale di Romanistica di Aix-en-Provence,* sett. 1983 (in stampa). Vi è tra l'altro data la documentazione sull'origine gergale di *mangiare la foglia* come comprendere un testo, immetterlo in sé, appropriarsene.

[7] A. Zamboni, *L'etimologia,* Bologna 1976, p. 180.

[8] Vedi anche il fr. *hausser le gantelet* 'fausser ses écritures de façon à augmenter ses créances' (*FEW* 17, 506). Lo spagnolo ha invece l'immagine non dell'aggiunta, bensì del diffalco: *sisar en las compras*

'invito scherzoso a fare un'abbondante aggiunta alla cifra di un prezzo, di un'età, di una distanza' e quali il ted. *etwas auf den Schwanz schlagen* 'es sich unrechtmäßig zueignen, einen heimlichen Gewinn beim Ein- und Verkauf machen', *sich Schwänzleispfennige machen* 'kleiner Gewinn beim Ein- und Verkauf, eine Sache, die man für jemand gekauft hat, höher als sie bezahlt worden ist, anrechnen' (Wander 4, 421).

In questo modo, dal parlante, la locuzione viene istintivamente collegata a paralleli coevi, con una comprensibile accentuazione delle relazioni orizzontali, a scapito di quelle verticali della filiazione genetica. Si aggiunga infine il valore di *cresta* 'interesse, guadagno', che ricavo da una schedatura da Lucio Mastronardi, *Il Calzolaio di Vigevano,* Torino 1973, p. 13: «I guadagni li andava e depositare in posta, che dà la *cresta* più alta». Conclusivamente, con *far la cresta* (che si appaia a *mangiare la foglia* la cui origine gergale non è più sentita oggi) appare assodato un ulteriore contributo che il gergo ha dato all'attuale tesoro locuzionale italiano.

Lasciamo le locuzioni per soffermarci un momento su *ambáscia,* difficoltà di respiro, angoscia (fine del sec. 13°, Novellino), che risulta di origine incerta, come si esprime da ultimo il *DELI* 1, 45, che riassume e respinge le diverse ipotesi avanzate. Ebbene, la nostra proposta è di ricondurre (integrandola in *LEI* 1, 1475) questa forma toscana al tipo *albagía, albascía* che non vale solo 'boria, superbia', ma ha pure il significato di 'idea fissa, fantasticheria, ansietà'. È indicativo ad esempio un passaggio dalla quattrocentesca Novella del Grasso Legnaiuolo: «E in su questi pensieri, affermando ora d'essere Matteo e ora d'essere el Grasso, stette insino alla mattina che quasi mai dormì sodamente, ma sempre in *albagíe* che lo tormentavano per tutti e' versi»[9]. Vedi ancora tipi, accentati sia su *i* sia su *a,* quali umbro occid. *albagía* 'oscuramento della vista a causa della collera', abruzzese *albašiya* 'desiderio, nostalgia, frenesia', venez. *abágia* 'scherzo, burla' (1556), it. meridion. *arbasciare* 'insuperbire, adirarsi', cismont. orient. *albágiu* 'pazzerello, un po' matto, testardo'.

Viste queste forme, non ci sembra eccessivamente audace proporre di vedere in *ambáscia* 'angoscia' una variante, con *l* divenuto *m*[10], di *albagia* 'frenesia, ansia'. Il conguaglio semantico tra le due voci è perfetto. Aggiungeremo per *ambáscia* anche il derivato *ambascianza* 'incombenza angosciosa', in una lauda drammatica perugina del sec. 15° dedicata a Giuseppe d'Arimatea: «En la Pasqua spezialmente/a noie suole esser quista usanza: Pilato, priego che consente / a Josep esta *ambascianza* / de poderlo scavigliare, / ch'al sepolcro el voi' portare»[11].

Ancora un cenno di approfondimento per un verbo italiano su cui si è discusso a lungo, quello di *aizzare* 'incitare alla violenza' (av. 1321, Dante). La sua origine etimologica non è sicura. Alcuni pensano ad una pretesa base germanica (cf. da ultimo *Quaderni dell'Atlante Lessicale Toscano* 1 (1983), 115-143), i più rinviano (cf. *DELI* 1, 33) ad un composto parasintetico da *izza* 'ira, stizza', che lascia perplessi, anche perchè sembra più verosimile un *izza*

'fare la cresta sulla spesa' è da *sisar* 'ritagliare nella stoffa, sottrarre alle derrate l'imposta in natura', immagine di deduzione che compare anche nel cat. *crestar* 'privar un animal dels órgans de la generació' e poi, figuratamente, 'robar part del fruit d'un arbre, hort, vinya' (ALCOVER-MOLL 3, 730). - Diverse invece le ragioni dei corrispondenti fr. di 'far la cresta sulla spesa' e cioè *faire danser l'anse du panier* e *ferrer la mule.* Aggiungi che a Pisa l'azione è detta *fà lla chèa* (= *chèca*).

[9] Cito da G. CONTINI, *Letteratura italiana del Quattrocento,* Firenze 1976, p. 476. Vedi anche, a p. 489: «e girandoglisi quella ambiguità di nuovo nella testa ... andava ora verso il mantello che voleva tôrre, ora lo dimenticava e volgevasi a un altro luogo, e ora ritornava a quello, pieno d'*albagia*».

[10] La *l* passava in *n* che poi, dinnanzi a *b* diveniva immediatamente *m*. Per casi di *l* > *n* cf. Toscana *milza* > *minza,* Pistoia *altro* > *antro,* Toscana *mulgere* > *mungere.* Cf. ROHLFS, *Gr. it.,* § 245, 331.

[11] *Laude drammatiche e sacre rappresentazioni,* a cura di V. DE BARTHOLOMAEIS, Firenze 1943, vol. I, p. 236, verso 118. - Per *albagia* di *LEI* 1, 1475 aggiungi: verzaschese *ti fe da bom o nemà inscé per arbasia?,* fai sul serio o solo per passatempo?

deverbale da *aizzare* che l'opposto. Forse una possibilità di sciogliere il piccolo problema esiste e sarebbe quella di riconoscere semplicemente in *aizzare* una variante regionale di **altiare* 'alzare, portare in alto, sollevare'. Come appare anche da *LEI* 2, 322ss., nell'Italia centrale, in Toscana, a Roma, a Napoli ecc. *alzare* presenta una normale vocalizzazione di *l* in *i*, donde appunto *aizare:* cf. a. roman. *aizare,* amiatino e senese *aizzá,* napol. *aizare,* trapan. *aisari* ecc. Nulla di più normale di un'evoluzione del tipo 'alzare qualcuno, sollevarlo, stimolarlo alla violenza'. Vedi anche attestazioni antiche del tipo di Villani: (i due re) stati più giorni affrontati senza *muovere* assalto o *aizzare* l'un l'altro ... si partirono dal campo». Soprattutto vanno addotti passaggi come il seguente da Cola da Rienzi, parte 3ª, cap. 24: «Noi per *aizare le puopolo* qui siamo», dove il tribuno si riferisce appunto alla volontà di alzare il popolo, di sollevarlo, di riscattarlo.

Anche il derivato lombardo di **altiare,* il mil. *alzá* vale 'istigare, sobillare', che conviene assai bene con il valore semantico qui postulato[12]. Appare la necessità e l'utilità, in connessione con la rielaborazione dei dati in vista del *LEI,* di un riesame quanto più vasto e «nuovo» di vecchie «pendenze» etimologiche, che spesso possono risolversi all'interno di un quadro esistente, senza postulare soluzioni singole e *ad hoc.* Aggiungeremo, per il caso specifico, il parallelo dell'it. *sollevare il popolo* 'aizzarlo alla violenza' e anche quello di *levare* 'far insorgere, sollevare, incitare alla ribellione, spingere a tumulti e rivolte': così in Battaglia 8, 1015, che cita dai Testi fiorentini: «Giano fu a certi grandi e possenti popolani di Firenze e fecero ordine di *levare* e *levaro popolo* incontra li grandi».

Infine, in ordine alfabetico, alcune rapide giunte.

De agibilibus mundi (p. 1297 a.v. agere) è alla base, quale latinismo deformato, del mil. *avegh minga de gibilibus* 'non essere abile a negoziare', *savé el gibilibus mundi* 'essere pratico del mondo e dei suoi intrighi', anche, con immissione di *giro, girare,* mil., tic. *savé de giribus mundi;* inoltre piem. *giribus mundi* 'esperienza, scienza del mondo'. - Ad *agonia* (p. 1363) si riconduce, quale 'agonizzare', l'onsernonese *gunizzá* 'agognare, desiderare un cibo'. - Il bresciano *albarúl* 'vitello dal primo al secondo anno' viene mandato con *albaris* 'bianchiccio' (p. 1470). Sarà piuttosto un derivato di *allevare,* in quanto 'il vitello che vien lasciato superare l'anno è quello che è destinato all'allevamento'. Penseremmo piuttosto ad *alef* 'allievo, vitello di un anno e più che si alleva': di qui poi *alvarúl,* letteralm. 'allevaruolo', passato poi a *albarúl.*

A proposito di Sant'Alessio (p. 35) aggiungi almeno il modo di dire cremonese *faa com i tegnón de Sant'Alissi,* cioè dare del tignoso agli altri quando si è tignosi essi stessi, rinfacciare agli altri difetti che sono anche propri. Cf. inoltre A. Barolo, *Folklore monferrino,* Torino 1931, p. 126–128. - Per *alluvia* (p. 184–186) vedi anche le attestazioni dialettali e toponomastiche, compreso il tipo toscano *Libiano, Libbiano* e lombardo *Nebiano,* in O. Lurati, *Natura e cultura nei nomi di luogo di Castel San Pietro e del Monte Generoso,* Bellinzona 1983, p. 36–39. Per *altus* vedi anche bleniese *cantà in altibőss* 'cantare a voce alta, da soprano' (Ludiano). - L'ossolano *arbucá* 'intonacare i muri', infine, non è da albus (2.1.) bensì va, con metatesi di *ri-, re-,* con il tipo lombardo *rebucá* 'intonacare, arricciare un muro', *dagh una rebocadina* 'dare un poco di intonaco al muro'. Si tratta di un derivato di *bucca* 'bocca' con il prefisso *ri-;* il senso è quello di 'colmare'; anche il provenzale ha *reboucá* 'crépir, couvrir de plâtre'.

Ottavio Lurati

[12] Ci si chiede se non sia italianismo, da *aizzare,* lo sp. *azuzar* 'incitar al perro para que embista, irritar, estimular' (anno 1580). *Zuzo,* la interiezione indicata da Corominas, *DECast* I, 355 quale base, ne potrebbe invece essere un derivato. Anche *cuccia* 'ordine al cane di sedersi' non è primitivo, bensì derivato da *cucciare* 'sedersi, posare' (da *coucher*).

RAINER BIGALKE, *Dizionario dialettale della Basilicata con un breve saggio della fonetica, un'introduzione sulla [sic] storia dei dialetti lucani e note etimologiche,* Heidelberg (Carl Winter) 1980, 983 p.

Die Arbeit gliedert sich in zwei Teile: Dem eigentlichen Wörterbuch (p. 91–983) ist eine *Introduzione* vorangestellt (p. 22–90), die im wesentlichen als italienische Zusammenfassung von Bigalkes Dissertation *Beiträge zur Kenntnis der Mundarten Mittel-Lukaniens,* Münster 1976, zu verstehen ist. Aus diesem Grunde bedarf die Einleitung keiner eingehenden Besprechung mehr; dennoch sollen einige Punkte aufgegriffen werden, die Bigalkes Dissertation nicht ausführte: Die Behauptung auf p. 45, daß alle Endvokale auf -ə ausgehen, darf nicht verallgemeinernd auf alle süditalienischen Dialekte bezogen werden, Bigalke selbst führt reichlich Beispiele seines untersuchten Dialektgebietes wie *nniččaryęllᵘ* «il manzo» (p. 579) oder *pliótta* «(damigiane) piene» (p. 642) im lexikographischen Teil; bereits Th. Stehl *ASNS* 220 (1983), 207/8, tadelt in seiner Rezension die Zuweisung der Arabismen *daráss* «lontano» und *ǵarra* «brocca» ausschließlich zum Lukanischen (p. 79), auch im Neapolitanischen sind durchaus Parallelen zu lukanischen Arabismen zu verzeichnen wie nap. *sciàvëca* in der Wendung *tirà 'a sciàvëca* «si dice in senso ironico di chi non fa nulla, ma finge di lavorare moltissimo» (A. Altamura, *Dizionario dialettale napoletano,* Neapel ²1968, p. 296) zu luk. *a šabbękw* «domestica che non serve» oder nap. *sciascína* «papalina, cicìa, berretto turco di lana» (Altamura, p. 295) zu luk. *a šašinə* «il berretto da notte». Auf die dilettantische Bearbeitung der griechischen Etyma hat G. Rohlfs, *ItSt* 5 (1982), 214/5, hingewiesen; p. 85 ist zu monieren, daß gallo-italienische Sprachkolonien auf Sizilien nicht nur in Sperlinga und S. Fratello bestehen, sondern auch in Piazza Armerina, Aidone und Nicosia; anekdotisch ist das Vorgehen im Kapitel zu morphologischen Erscheinungen zu nennen (p. 70–74), das sich mit der allzu knappen Auswahl sporadischer Verbformen begnügt, eine Beschreibung der Syntax unterbleibt; allzu vereinfachend nimmt sich das pompöse Schaubild p. 25 (die Numerierung der Karte fehlt hier!) aus: die Vokalsysteme Lukaniens werden nicht direkt vom Sizilianischen oder Neapolitanischen beeinflußt, sie entsprechen lediglich den Verhältnissen in Lukanien, das Albanische spielt in der Frage der Romanität keine Rolle; die Basilicata wird auch nicht von vier Seiten (= Vokalsysteme) angegriffen – in der Basilicata haben sich selbständig und weitgehend unabhängig voneinander Vokalsysteme herausgebildet. Die bibliographischen Angaben (p. 7–10) sind uneinheitlich in der Zitierweise, Jahreszahlen fehlen gelegentlich (bei Levi), Ungenauigkeiten in der Titelangabe kommen vor (bei Parlangèli); von Nutzen wären für Bigalke die diversen Studien von H. Lüdtke gewesen (nur ein Beitrag wird aufgeführt), neuere Beiträge von J. Trumper und A. Vàrvaro konnten vermutlich aus zeitlichen Gründen nicht mehr aufgenommen werden.

Für die Handhabung des Wörterbuchs ist die Transkriptionserklärung (p. 14–16) von grundlegender Bedeutung. Leider ist sie über weite Strecken verwirrend oder schlicht falsch, man vgl. nur *tt/dd = dd/tt, e, o, u neutra, ię = iə, ö = o palatalizzata, œ = ǫ̈, ʃ = z, w = semivocale fricativa bilabiale (ingl. water), u̯ = w;* das p. 88ss. verwendete Liaison-Zeichen fehlt hier in der Auflistung; Erklärungen wie p.15 «ə = e muta, indistinta (it. nev*e*, fr. l*e*)» weisen Bigalke als Dilettanten der elementaren Phonetik des Standarditalienischen aus. Diesen ungewöhnlichen Transkriptionserläuterungen folgen in der Einleitung zahlreiche Druckfehler, deren Auflistung hier nur platzraubend wäre, generell besteht ein süditalienischer Calque in der Doppelkonsonanz wie *collonie* (p. 43), *appulo* (p. 87 gleich dreimal) u.a.m. Schlimmer noch wiegen die stilistischen Entgleisungen: die strikte Beschränkung auf Parataxe ermüdet den Leser, die Fassung ist allzu eng an das Deutsche angelehnt. Störend sind ferner die Anleihen aus der *lingua parlata* (p. 23 «Le mie osservazioni le ho descritte...», p. 41 «non c'è problema»), die in Übertragung deutscher Satzbaumuster bis zum

Normverstoß reichen (p. 75 «Le voci seguenti non incontriamo oltre i confini dell'Italia meridionale»).

Wer einer zuverlässigen Einführung in die lukanischen Dialekte bedarf, sollte von Bigalkes oberflächlicher, sprachlich nachlässiger und z.T. sachlich falscher Darstellung Abstand nehmen. Glücklicherweise liegt mit H. Lüdtke, *Lucania,* Pisa 1979, eine fundierte Monographie vor, die auf etwa dem gleichen Raum ein Vielfaches an Originalität und Information bietet.

Das Wörterbuch selbst ist mit 18479 Lemmata schon deshalb so umfangreich ausgefallen, da alle phonetischen Varianten als eigenständige Lemmata abgehandelt werden; so bezeichnen *dę̄ćətə, dəćətę̄ll, ddī̄rə, dī̄ćətə, dićətę̄dd, dićətę̄y, dìćətę̄ll, dićətə, dićətǭn, díδu, δíδu pǭlićə, dụ̄šətə, rēšət* «il dito» bzw. Abteilungen davon. Auch konjugierte Verbformen werden getrennt geführt *(dić, dìćəllílə, dićəsə, dụ̄ša).* Dies entspricht nicht den Gepflogenheiten der Dialektlexikographie, das Konsultieren des Wörterbuchs wird dadurch erheblich erschwert, besonders wenn man es mit der günstigen Anordnung bei G. Rohlfs, *Nuovo Dizionario Dialettale della Calabria,* Ravenna 1977, vergleicht. Wer würde unter *T ta frát* «tuo fratello» (p. 867) vermuten bzw. suchen, zumal auch die lukanischen Dialekte enklitische Formen, nämlich *frátətə* (H. Lüdtke, *op.cit.,* p. 31), verwenden bis auf Relikte gallo-italienischer Sprachkolonien wie das im AIS I, K. 13 belegte, von Bigalke übernommene *ta frā́rə* für P. 732 (Picerno)? Nun ist aber *ta frát* für Spinoso, das keine gallo-italienische Sprachkolonie ist, notiert, und die Erklärung (p. 85), daß Analogien mit *məssírə* «mio padre» aus S. Martino d'Agri und *mə rǫ́nnə* «mia suocera» aus Castelsaraceno bestehen, ist wenig ergiebig, da sich bei den letzteren Formen normannische, erstarrte Anredeformen durchgesetzt haben. Die singuläre Form *ta frát* wird dadurch keineswegs plausibler und schert aus einer gemeinhin als zentral erachteten Isoglossenbildung zur Klassifizierung meridionaler Dialekte aus. Der Wortlisteneintrag hätte einer inhaltlichen Vertiefung des Phänomens bedurft, in der vorliegenden Präsentation verschwindet die Problematik in einem Sammelsurium lexikalischer Varianten.

Die ausgewählten Beispiele, die sich ohne weiteres ausdehnen ließen, verdeutlichen, daß gegenüber der Arbeit grundsätzliche Vorbehalte geltend gemacht werden müssen. Der Einführung fehlt es an Sorgfalt, der Wert des lexikographischen Hauptteils wird durch die eingeschränkten Handhabungsmöglichkeiten, d.h. durch mangelnde Wörterbuchkonzeption, einschneidend gemindert. Das seit Rohlfs und Lausberg gefestigte Interesse der deutschen Romanistik an der süditalienischen Dialektologie zeichnet sich in aller Regel durch ein solideres Niveau aus, als es Bigalkes Zusammenstellung dokumentiert.

Edgar Radtke

ALBERTO VARVARO, *La parola nel tempo. Lingua, società e storia,* Bologna (Il Mulino) 1984, 248 p.

Affascinato dal problema dei rapporti tra sistemi linguistici (e la loro evoluzione) e società (e il suo divenire storico), il Varvaro fonde in scavi di ammirevole nitore metodologico linguistica storica e approcci moderni. L'originalità dell'affinamento procedurale e la chiarezza analitica imprimono al volume il carattere di uno scorcio storiografico dei metodi via via succedutisi nella linguistica. Sulla scorta di documentazioni solidissime, l'autore fa convergere linguistica, storia e sociologia in vista dell'illuminazione e del riesame di specifici problemi quali la categoria di «storia della lingua», i rapporti tra linguistica ed etnologia, tra lingua e storia o quali la dibattuta questione della grecità siciliana e l'ideologia lessicografica.

L'approfondimento di principio, che impronta di sé ogni esame specifico e fa del libro un volume di straordinario interesse sul piano generale della linguistica e non solo su quello della filologia italiana, porta a rivedere e a mettere in discussione nozioni basilari con cui spesso si opera in modo non sufficientemente elaborato come quelle di tempo, di isoglossa, di area isolata, di idioletto. Muovono a riflessione le verifiche sulla pericolosità della rappresentazione areale (che è bidimensionale) dei fenomeni linguistici, spesso distorsiva della realtà o quanto meno responsabile di una riproduzione parziale, a sua volta all'origine di erronee interpretazioni.

Alla base del lavoro di Varvaro in quest'ultimo decennio - tale è l'arco temporale dei vari esiti raccolti nel volume, cui conferisce unità e piena fruibilità un cristallino rigore metodologico - sta il ripensamento dei presupposti della linguistica storica, delle intrinseche debolezze di questa disciplina che, raggiunto l'acme della fecondità agli inizi del nostro secolo, doveva poi esporsi ad una progressiva emarginazione: tale era il risultato di una metodologia trattata sempre più quale una dogmatica e dello straniarsi da quanto veniva maturando altrove.

Apre il volume un amplissimo saggio sul lento enuclearsi della nozione e della pratica della «storia della lingua». Abbracciando una tematica non solo romanza, ma anche inglese e tedesca, l'autore rifà la storia della categoria da un lato, della designazione dall'altro, a lungo per nulla coincidenti con l'accezione oggi corrente, che si è faticosamente imposta su un inquadramento in origine di grammatica storica. Significativa la nessuna trattazione riservata alla storia della lingua dall'Encyclopédie. Saranno le profonde tendenze storicistiche dell'età romantica e soprattutto l'identificazione di matrice tedesca (Herder, Schlegel, Humboldt) della lingua come espressione della cultura di una nazione a far muovere i primi passi in questa direzione. Seguirà la tacita estromissione della disciplina dai *Grundrisse* neogrammaticali fino ai primi concreti avvii in area anglosassone, con l'originale impostazione finalistica che teneva costantemente presente lo stato attuale della lingua concepita dallo Jespersen. Di grande eleganza sintetica l'esame degli esiti successivi, dalla storia esterna ed interna del Brunot al neoidealismo vossleriano e terraciniano che susciterà il continuo e fecondo dialogo con l'«amico-avversario» Devoto, uno dei pochi ad esplicitare la propria concezione della disciplina.

In effetti si è avuta una copiosa produzione di storie di singole lingue, ma non una corrispondente elaborazione metodologica della categoria di «storia della lingua». Un posto a parte va fatto, in chiave di approccio interdisciplinare, all'opera di Frings e agli *Orígenes del español* di Menéndez Pidal, che dispone di una dottrina di storia economica, demografica, ecclesiastica e politica di prim'ordine: due opere che a Varvaro appaiono a tutt'oggi come i più riusciti esempi verso una ideale storia della lingua. La nozione, assente in Saussure, in Bloomfield e Sapir, si ripresenta oggi in non pochi autori confusa con la (bidimensionale) grammatica storica: la (invece tridimensionale) storia della lingua viene anzi talora addirittura vista come un sottoprodotto non specialistico della grammatica storica. La pienezza del suo compito appare invece agli occhi del Varvaro come quella di occuparsi della dinamica della coesistenza di sistemi linguistici diversi, come esame dell'organizzarsi e del disorganizzarsi di sistemi coesistenti. Il tutto effettuato di regola in una prospettiva teleologica, che non solo è intrinseca alla storia della lingua quale si è praticata fin dall'Ottocento, ma è anzi costitutiva di ogni storia della lingua possibile. Belle anche le osservazioni (p. 49ss.) sull'arco spaziale e cronologico che possa legittimamente essere preso in esame (la storia del francese non va brunotianamente da Plauto a Labiche, ma da Gregorio di Tours ad Aron...). Centrale resta l'impianto di complessità e di compresenza di vari sistemi e il quadro di non omogeneità di cui deve tener e render conto la storia della lingua, che diviene storia repertoriale e diasistematica di una comunità. La standardizzazione comporta una progressiva riduzione

della variabilità, mentre nei processi di disgregamento il processo è inverso, con una crescente complicazione del diasistema.

Il bilancio tracciato sulla non facile collaborazione tra storia e linguistica (p. 79–80) coglie un rapporto ineguale e anzi una sorta di «freddezza» degli storici verso le conclusioni dei linguisti. Ciò anche per la loro particolare utilizzazione delle fonti, che spesso proietta in addietro dati di un certo periodo per illuminare situazioni di secoli precedenti, utilizzazione che appare sospetta allo storico. Ma, soprattutto, il fatto è che per la lingua il rapporto tra presente e passato assume caratteri più simili a quelli che si riscontrano nella geologia che non nella storia. Comunque, se è possibile isolare il passato partendo dal presente, si tratta sempre del ricupero non di un sistema del passato, bensì solo di elementi frammentari, atomistici. Appare poi deprecabile il procedimento interpolatorio cui si abbandonano non di rado i linguisti che proiettano considerazioni valide per la lunga durata sulla breve durata intermedia: il tempo breve non presenta solo attualizzazioni sincroniche di tendenze lunghe, ma anche pulsioni contrastanti, in una tumultuosa ricchezza di avvenimenti diversi. La realtà storica è infatti sede della non-omogeneità, della discontinuità. Resta, in un'esigenza di storia totale, la necessità del ricorso alla lingua come unica struttura suscettibile di integrare nel quadro storico, accanto alle classi che parlano e che producono fonti, anche quelle che tacciono.

Varvaro è uno dei più profondi conoscitori esteri della scuola svizzera. È interessante vederlo sottoporre a verifica la prospettiva wartburghiana della *Ausgliederung* delle lingue romanze come rottura di una preesistente unità latina, unità di cui Varvaro mostra il carattere fittizio: la frammentazione romanza non è il risultato di successive fratture nette, bensì si presenta, in una visione di sociolinguistica storica, quale generalizzazione geografica di innovazioni in origine presenti come varianti. Le isoglosse poi (quella di La Spezia–Rimini in particolare) a lungo arbitrariamente proiettate addietro in un remoto passato non sono punti di partenza di un processo di rottura, ma limiti di adeguamenti seriori. Analogo il discorso sulla pretesa dittongazione per influsso germanico, presentata dal Wartburg secondo il modello della teoria della ricezione naumanniana, quando sembra piuttosto applicabile quello della distribuzione sociale curvilinea sviluppato da Labov. Il richiamo ad un vero esame storico vale pure per la «zona Lausberg», la cui conservatività viene tradizionalmente spiegata come risultato di una marginalità geografica e viaria, quando è sicuro (p. 110s., 127–144) che essa era addirittura attraversata dalla romana via Popillia che fu strumento della penetrazione latina nel Mezzogiorno. La nostra linguistica storica è insomma spesso stata fatta senza storia.

La tesi rohlfsiana della grecità siciliana ha fatto scorrere moltissimo inchiosto: in un «triangolo» della Sicilia nord-orientale corrispondente a Messina–Milazzo–Taormina secondo lo studioso tedesco si sarebbe conservato per secoli il greco, formulazione che appare estremamente datata, in quel suo procedere in chiave quasi manichea ed esclusivistica, di presenza o meno di una lingua, nel caso specifico nel porre come normalità il monolinguismo greco nell'area in esame. Con impareggiabile chiarezza metodologica, Varvaro (p. 145–174), sulla scorta di una documentazione vastissima, riconosce la necessità di applicare un modello interpretativo nuovo, quello sociolinguistico del repertorio e non del monolinguismo. Distingue minutamente tra le diverse categorie sociali, i vari gruppi etnici, culturali e professionali, tra i diversi domini, le relazioni di ruolo, le situazioni. Il greco appare così non come presenza esclusiva, ma come la lingua usata, in una situazione diglottica e con bilinguismo integrale dei soli membri del tenue ceto colto, nel dominio «religione» e per di più in modo passivo per la stragrande maggioranza della popolazione.

La storicizzazione del problema in chiave di esame totale risolve così quello che per sessant'anni è apparso ed è stato dibattuto come un grosso problema mentre in realtà si trat-

tava di uno pseudoproblema nato da un approccio inadeguato. Appare una volta di più la forzatura costituita dalla tradizionale rappresentazione cartografica bidimensionale, che mostra ed esalta, esclusivizzando, l'esistenza di dialetti geografici e cancella le differenze verticali, i dialetti sociali, indubbiamente più importanti dei primi nel funzionamento di un repertorio e nella pratica comunicativa all'interno di una comunità

Ulteriori preziose osservazioni si addensano in altri capitoli come quelli sul dittongamento di *o* breve tonica nell'Alta Aragona (p. 187–204), sulla predica di fra' Simone del Pozzo, fervente sostenitore catanese di papa Bonifacio (p. 205–220) e, soprattutto, sulla permanenza della cultura materiale e della sua terminologia (p. 221–226), sul vocabolario quale registrazione del sistema di codificazione linguistica del reale considerato in particolare nelle presentazione del «lavoro» (p. 227–231). Qui dobbiamo limitarci a segnalarli, da questo splendido volume che conferma il Varvaro come uno dei più profondi, preparati e innovatori linguisti dell'Italia d'oggi.

Ottavio Lurati

Varietätenlinguistik des Italienischen, hg. von GÜNTER HOLTUS und EDGAR RADTKE, Tübingen (Narr) 1983, 231 p. (*Tübinger Beiträge zur Linguistik* 202).

Seit ihrer Einrichtung auf dem Saarbrücker Romanistentag 1979 hat sich die Sektion zur Sprachwissenschaft des Italienischen zu einem ebenso interessanten wie attraktiven Bestandteil der Kongresse des *Deutschen Romanistenverbandes* entwickelt. Der hier nun vorliegende Band ist aus der Arbeit der Regensburger Tagung von 1981 hervorgegangen und enthält außer Vorwort (p. 9/10) wie Einleitung der Herausgeber («*Varietätenlinguistik des Italienischen* in der Diskussion. Einführende Bemerkungen zur Thematik und zu ihrer Aktualität», p. 11–21) insgesamt 14 Beiträge zu Varietäten in der regionalen Gliederung, in der Soziolinguistik und im gesprochenen Italienisch[1].

Daß dabei aus italianistischer Sicht der Varietätenproblematik seit jeher eine ganz besondere Bedeutung zukommt, ist nur zu bekannt, als daß es hier größerer Ausführungen dazu bedarf, doch bestimmt sich für die Herausgeber das Interesse daran auch gar nicht bloß daraus, daß «das Italienische ein besonders reichhaltiges und vor allem für jedermann offenkundiges, konstant beobachtbares Varietätenspektrum umfaßt» (p. 9), sondern überhaupt schon durch die allgemeinere «sprachwissenschaftliche Aktualität der methodologischen Erfassung des Varietäten- und Variationsbegriffes» (p. 9), und so ist denn eben die

[1] Im Unterschied zu der als erster allgemeiner Bestandsaufnahme konzipierten Saarbrücker Sektion (cf. *Italienische Sprachwissenschaft: Beiträge zu der Tagung «Romanistik interdiziplinär» Saarbrücken 1979,* hg. von CH. SCHWARZE, Tübingen 1981) wurde damit in Regensburg in Fortführung nur eines «der bereits 1979 angesprochenen Themenbereiche» (p. 9) eine sinnvolle inhaltliche Spezifizierung vorgenommen und die dort schon teilweise aufgegriffene Problematik gesprochener Sprache wurde dann wiederum zum Thema der Berliner Tagung von 1983 (cf. *Gesprochenes Italienisch in Geschichte und Gegenwart,* hg. von G. HOLTUS und E. RADTKE, Tübingen [erscheint demnächst]), wobei neben der im Schnitt stets guten Qualität der Beiträge, der Chance, die sich der Italianistik mit der Institution einer eigenständigen Sektion im Rahmen der Kongresse des *Deutschen Romanistenverbandes* bietet, sowie der seit Beginn sehr regen Beteiligung von italienischer Seite, die einen noch intensiveren deutsch-italienischen Wissenschaftsaustausch verspricht, nicht zuletzt diese innere Kontinuität der thematischen Entwicklung überaus positiv zu werten ist, da sich langfristig gerade dadurch ein wirklich vielfältiges und umfassendes Bild der italienischen Sprache abzuzeichnen vermag. Um so bedauerlicher ist es freilich, daß diese doch wichtige und auch erfolgreiche Sektion auf dem letzten Romanistentag 1985 in Siegen leider nicht fortgesetzt wurde.

Einleitung (p. 11-21) der Erörterung gerade dessen gewidmet, «was unter Varietätenlinguistik grundsätzlich zu verstehen ist» (p. 11). Mehr noch als der knappe wissenschaftshistorische Überblick und der Versuch einer Standortbestimmung varietätenlinguistischer Fragestellungen gegenüber Soziolinguistik und Dialektologie ist hier besonders das Bemühen hervorzuheben, zumindest «einige der in der gegenwärtigen Diskussion bisweilen synonym verwendeten Bezeichnungen genauer voneinander abzugrenzen» (p. 18), denn allein die immer noch sehr «weitreichende Freiheit in der Interpretation des Varietätenbegriffs» (p. 14) gibt wohl hinreichend Anlaß zu solchen Überlegungen, und wenn diese an sich auch nicht neu sind, so sind sie doch insofern durchaus von grundsätzlicherem Interesse, als sie sich keineswegs im bloß Definitorischen und rein Terminologischen erschöpfen, sondern vielmehr wirklich wesentliche Aspekte des Problems sprachlicher Variation klar und prägnant herauszustellen suchen.

Dies zeigt sich bereits bei der Bestimmung des Registerbegriffes als Bezeichnung für «die sich aus der Perspektive des Sprachbenutzers bietende Möglichkeit, entsprechend der jeweiligen Situation über verschiedenartige Varietäten zu verfügen oder verfügen zu können und diese -... - nach seiner individuellen Einschätzung möglichst adäquat zu den Gegebenheiten der Situation zu verwenden» (p. 18), denn auch wenn zwar der Vorschlag, diesen «prinzipiell zu unterscheiden von den bekannten Niveauzuordnungen» (p. 18), nicht recht zu überzeugen vermag, da diesen aufgrund der Weite des interpretativen Rahmens *in praxi* ein ohnehin wohl eher heuristischer Wert beizumessen ist[2], so ist doch zumal mit Blick auf diesbezüglich leider nicht seltene Nivellierungen[3] dessen deutliche Abgrenzung von diatopischen Varietäten als den «sich aus der geographischen Vielfalt ergebenden Varietäten der *italiani regionali* und der *dialetti*» (p. 18) wie diastratischen als den «aus der Zugehörigkeit zu bestimmten sozialen Schichten resultierenden sprachlichen Varietäten» (p. 18) nur zu begrüßen.

Grundsätzlich gilt dies durchaus auch für die zu Begriffen wie Variante, Varietät und Variation vorgeschlagenen Differenzierungen[4], die freilich im einzelnen nicht gleichermaßen plausibel sind. So ist es zwar sinnvoll, hier den Begriff der Variante von vornherein «aus dem definitorischen Apparat ... aussondern» (p. 15) zu wollen, nur läßt sich dies nicht einfach damit erklären, daß dieser eben «ausschließlich der Phonologie vorbehalten bleiben soll» (p. 15). Auch wenn dies nämlich im Ergebnis richtig ist, so kann der eigentliche Grund dafür doch nur darin liegen, die Unterschiede von Phonologie und Varietätenlinguistik in Sichtweise und Fragestellung auch begrifflich klar zu markieren, und schließlich differiert gerade die Wertung von 'Varianten', denn eine als solche für das Phonemsystem irrelevante Lautung kann demgegenüber sehr wohl als varietätenspezifisches Merkmal relevant sein[5],

[2] Wie unterschiedlich dabei die Zuordnung zu bestimmten *niveaux de langue* im einzelnen ausfallen kann, zeigt recht anschaulich am Beispiel der französischen Lexikographie B. MÜLLER, *Das Französische der Gegenwart. Varietäten, Strukturen, Tendenzen,* Heidelberg 1975, p. 188ss.

[3] Cf. W. KLEIN, *Variation in der Sprache. Ein Verfahren zu ihrer Beschreibung,* Kronberg/Ts. 1974, p. 43 und H. BERSCHIN/J. FELIXBERGER/H. GOEBL, *Französische Sprachgeschichte,* München 1978, p. 14s., wo der Registerbegriff in einem denkbar unglücklichen Schema als Varietät auf der gleichen Ebene wie Dialekt und Soziolekt erscheint.

[4] Trotz des diesbezüglich zwar sehr vielversprechenden Titels bleibt dazu leider gänzlich unergiebig M. WANDRUSZKA, «Variation, Variable, Variabilität, Variante, Varietät», in: *Fakten und Theorien. Beiträge zur romanischen und allgemeinen Sprachwissenschaft. Festschrift für Helmut Stimm zum 65. Geburtstag,* hg. von S. HEINZ und U. WANDRUSZKA, Tübingen 1982, p. 335-342.

[5] So ist etwa eine von der Norm des «gerollten» [*r*] im Italienischen abweichende Aussprache allein aus rein phonologischer Sicht eine *quantité négligeable,* als Charakteristikum einzelner diatopischer und diastratischer Varietäten hingegen ist sie dies jedoch keineswegs.

wobei sich der Begriff der Varietät durchaus im weitesten Sinne als Bezeichnung überhaupt jeder besonderen Ausprägung «innerhalb der Gesamtheit von italienischen Sprachformen» (p. 14) verwenden läßt. Gerade deshalb aber vermag es nicht zu überzeugen, diesem sodann den der Variation unterzuordnen und darunter nun nur eine Teilmenge aus «globalen Varietäten ..., d.h. einzelne Einheiten, die sich im Vergleich zu Variationen anderer Varietäten bestimmen lassen» (p. 14), verstehen zu wollen, denn es läßt sich auch im Falle interner Differenzierung und Abstufung einzelner Sprachformen ohne weiteres von Varietäten sprechen[6], während sich der Variationsbegriff doch weitaus allgemeiner und umfassender zur Bezeichnung von Heterogenität als wesentlicher Grundeigenschaft natürlicher Sprachen eignet.

Daß schließlich gerade auch noch in der Sprachgeschichte «ein weites Feld für Untersuchungen» (p. 19) varietätenlinguistischer Art gesehen wird, ist schon angesichts eines allgemein wieder gestiegenen Interesses an historischen Fragestellungen überaus erfreulich, und dies gilt umsomehr, als hier nicht einfach ein bloßes Desiderat ausgesprochen wird, sondern im Verständnis der Diachronie als der Perspektive, die «den Sprachwandel im sprachgeschichtlichen Vergleich als Veränderung des Stellenwertes von Varietäten begreift» (p. 19), sich eine ebenso differenzierte wie adäquate Sicht der Variationsproblematik in ihem Bezug zur Historie andeutet, die sich positiv abhebt von manch neueren Tendenzen zur Integration der Diachronie in das komplexe System der Variationsdimensionen selbst[7]: Auch wenn nämlich Wandel und Variation gleichwohl essentielle Elemente der Historizität von Sprache darstellen und als solche deshalb in deutlichem Bezug zueinander stehen, so unterscheiden sie sich doch insofern grundsätzlich, als im einen eben ein diachroner Prozeß, im anderen hingegen ein synchrones Phänomen zu sehen ist[8], und dem wird die zwar nur recht

[6] Ganz in diesem Sinne ist denn übrigens auch bei der Definition diatopischer Varietäten als den «sich aus der geographischen Vielfalt ergebenden Varietäten der *italiani regionali* und der *dialetti*» (p. 18) wie diastratischen als den «aus der Zugehörigkeit zu bestimmten sozialen Schichten resultierenden sprachlichen Varietäten» (p. 18) allgemein und durchgehend nur von Varietäten die Rede.

[7] Cf. W. KLEIN, *op. cit.*, p. 41ss. und p. 77ss.; M. GREGORY/S. CARROLL, *Language and situation. Language varieties and their social contexts,* London - Henley - Boston 1978, p. 9s. und p. 13ss.; K. NABRINGS, *Sprachliche Varietäten,* Tübingen 1978, p. 36ss. Daß in diesem Zusammenhang bei H. BERSCHIN/J. FELIXBERGER/H. GOEBL, *op. cit.*, p. 14s. - zwar nicht ausdrücklich, aber dennoch deutlich - auch noch Bezug genommen wird auf den Begriff des Diasystems, ist freilich nicht zu verstehen, denn dieser läßt sich gegenüber seiner ursprünglich vorwiegend dialektologischen Fassung - cf. U. WEINREICH, «Is a structural dialectology possible?», *Word* 10 (1954), 388-400 (p. 390s.) - doch nur insoweit erweitern, als damit dann ein Komplex koexistenter Systeme gemeint sein soll, aus dem heraus sich sprachliche Veränderungen zu entwickeln vermögen. Damit aber wird die Diachronie keineswegs selbst integraler Teil des Diasystems wie auch deren Unterschied zur Synchronie nicht grundsätzlich aufgehoben wird, sondern vielmehr ist es gerade der Übergang von synchroner Variation zu diachronem Wandel, den es dabei linguistisch zu problematisieren gilt.

[8] Ein schönes Beispiel für die Divergenz von diachronem Wandel und synchroner Variation findet sich in der ansonsten durchaus nicht unproblematischen Konzeption des Sprachwandels von H. LÜDTKE, «Auf dem Wege zu einer Theorie des Sprachwandels» in: *Kommunikationstheoretische Grundlagen des Sprachwandels,* hg. von H. LÜDTKE, Berlin/New York 1980, 182-252 (p. 185): «Der Fortsetzer von lat. /hábent/, 'sie haben' lautet in mehreren romanischen Sprachen /an/; wobei natürlich (...) den genannten Maximalformen Reduktionsformen zur Seite stehen: ... Betrachten wir nur die Maximalformen, und zwar diachronisch, so entspricht der Feststellung /hábent/ > /an/ eine Zeitspanne von 2000 Jahren. Im Deutsch[en] ... gibt es zur Maximalform /ha:bən/ eine Reihe Reduktionsstufen, davon /am/ als kürzeste unter den geläufigeren. Vergleicht man diesen synchronischen Befund mit dem obigen diachronischen lateinisch > romanischen, so kann man sagen, daß etwa derselbe Betrag an lautlicher Reduktion im einen Fall dem Redundanzsteuerungsspielraum beim

beiläufig getroffene Bestimmung der Diachronie gegenüber dem Sprachsystem als dem Moment «der historischen Veränderlichkeit der einzelnen Komponenten» (p. 19) durchaus gerecht.

Was nun die zwar «inhaltlich höchst unterschiedlichen Beiträge» (p. 11) betrifft, so läßt sich von diesen sagen, daß sie insgesamt sehr wohl mehr als nur «ein Mosaikbild des heutigen Forschungsstandes zur Varietätenlinguistik des Italienischen» (p. 10) bieten, und auch wenn ihnen zwar «kein homogenes Konzept» (p. 10) zugrundeliegt, so vermögen sie doch einander sinnvoll zu ergänzen und vielfach instruktive Anregungen zu vermitteln.

Dies zeigt sich bereits bei den durch einen bibliographisch sehr genauen, ältere wie neuere Ansätze darstellenden Forschungsbericht von Manlio Cortelazzo («Orientamenti attuali nello studio delle varietà dialettali italiane», p. 24–25) eingeleiteten Arbeiten zur regionalen Gliederung, die sich dem Grundanliegen des Bandes entsprechend nicht so sehr im gleichsam klassisch dialektologischen Sinne als Untersuchungen eher sprachhistorischer und sprachgeographischer Ausrichtung, sondern vielmehr als soziolinguistische Fallstudien verstehen, deren gemeinsamer Nenner in der Problematik von *lingua standard* und sprachlicher Diversität liegt, wobei von dieser mit einer exemplarischen Darstellung der Verhältnisse im *mezzogiorno* in Form einer zwar nicht repräsentativen, in ihren Ergebnissen aber schon recht signifikanten und aufschlußreichen Felduntersuchung (D. Kattenbusch, «Dialekt und *muttersprachlicher* Unterricht in Süditalien [Liparische Inseln, Kalabrien]», p. 46–60), einer kurzen Bestandaufnahme der Stellung des Italienischen unter den besonderen Bedingungen einer mehrsprachigen Grenzregion wie Südtirol (J. Kramer, «La lingua italiana in Alto Adige», p. 61–68) sowie einem Beitrag «Zum Italiano Regionale Sardo» (R. Rindler-Schjerve, p. 69–83) ein doch ziemlich umfassendes und insgesamt auch durchweg nuanciertes Bild entsteht.

Die im folgenden Abschnitt als Beiträge zu Varietäten in der Soziolinguistik zusammengefaßten Arbeiten gelten dem *italiano popolare,* Beispielen aus dem weiten Bereich der *linguaggi settoriali* und *gerghi* (Michele A. Cortelazzo, «Sprachliche Varietäten und Wissenschaftssprache: Zur Verbreitung wissenschaftlicher Kenntnisse in der Medizin», p. 117–133 und L. Còveri, «Prospettive per una definizione del linguaggio giovanile in Italia», p. 134–141) sowie allgemein der Klassifikation der Varietäten des heutigen Italienisch, wobei es insgesamt freilich konsequenter und plausibler erschiene, die zwei integralen Varietätenmodelle (Ž. Muljačić, «Für ein neues Modell der *Architektur* des Italienischen», p. 142–150 und J. Neumann, «Ein Varietätenmodell des Italienischen», p. 151–161) der Darstellung und Diskussion einzelner Varietäten voranzustellen, zumal auch beide gerade in Bestimmung und Abgrenzung des *italiano popolare* eine besondere Schwierigkeit adäquater Beschreibung des aktuellen Varietätengefüges sehen und damit generell schon das berühren, was der Beitrag von G. Berruto («La natura linguistica dell'italiano popolare», p. 86–106) speziell

Kommunikationsakt, im anderen dem Ergebnis von zweitausend Jahren Sprachentwicklung entspricht». Den Übergang von der Variation zum Wandel und damit das faktische 'Ineinandergreifen' von Synchronie und Diachronie mag schließlich auch noch das der französischen Sprachgeschichte entnommene Beispiel von W. von Wartburg, *Évolution et structure de la langue française,* Bern [10]1971, p. 229 illustrieren: «Dès le 16e s., le peuple parisien avait commencé à prononcer *ωa* au lieu de *ωę* (= *ci*). Au 17e s., la bonne société avait maintenu *ωę*; au 18e, cette prononciation avait faibli peu à peu, mais la cour et tous ceux qui en dépendaient restaient fidèles à la prononciation antérieure. Survient la Révolution, qui disperse la cour. Personne, à Paris, ne s'avise plus de dire *rωę*. Or, quand Louis XVIII revint en France, en 1814, il s'écria: *C'est mωę le rωę*. On dut lui faire remarquer que le dernier *rωę* avait été Louis XVI et que lui ne pouvait plus être que *rωa*. Le peuple parisien avait destitué le *rωę*. La prononciation *ωa* n'était donc pas nouvelle, mais avant la Révolution on la considérait comme populaire et grossière; maintenant elle était seule reconnue comme correcte».

leisten will. Dort nun wird das *italiano popolare* nicht mehr allein oder doch zumindest vorrangig aus der schließlich auch für andere Varietäten wie etwa das *italiano regionale* relevanten Diskrepanz von Dialekt und Hochsprache heraus definiert[9], sondern ganz wesentlich als «una varietà sociale di lingua» (p. 90) verstanden, die neben Interferenzerscheinungen ebenso eine ihr eigene strukturelle Tendenz zur «semplificazione linguistica» (p. 87) aufweise[10], und wenn auch ein Begriff wie der der Vereinfachung, mit dem sich die ergänzende Studie von G. Ernst («Was passiert, wenn eine Sprache vereinfacht wird? Gedanken zu den Termini *einfach* und *Vereinfachung* in der Sprachwissenschaft», p. 107-116) sehr zu recht und mit guten Gründen überaus kritisch auseinandersetzt, zwar reichlich pauschal ist und derartige Charakterisierungen linguistisch wohl ohnehin nicht eben unproblematisch sind[11], so ändert dies jedoch nichts daran, daß hier ein für die weitere Diskussion des *italiano popolare* interessanter Versuch zu dessen näherer Bestimmung unternommen wird.

Der letzte Teil des Bandes behandelt Varietäten im gesprochenen Italienisch und beinhaltet außer einer kurzen, eher allgemein einführenden Betrachtung (G. Holtus, «*Codice parlato* und *codice scritto* im Italienischen», p. 164-169) zwei konversationsanalytische Studien (E. Radtke, «Gesprochenes Italienisch zwischen Varietätenlinguistik und Gesprächsanalyse», p. 170-194 und G. Held, «Zur Variation der Eröffnungsformen - Beobachtungen am Beispiel der Aufforderungen in den direkten Reden von Boccaccios *Decamerone*», p. 195-210) sowie einen Beitrag zur sprachgeschichtlichen Dimension des Problems (W. Schweickard, «Zur Diskussion um die Historizität gesprochener Sprache: *français parlé* und *italiano parlato*», p. 211-231) und damit also derzeit überhaupt aktuelle Fragen und Aspekte, wobei sich im Anschluß an diesbezüglich zum Französischen

[9] Cf. ganz in diesem Sinne aber besonders die bekannte Definition des *italiano popolare* als «*tipo di italiano imperfettamente acquisito da chi ha per madrelingua il dialetto*» (M. Cortelazzo, *Avviamento critico allo studio della dialettologia italiana*, III: *Lineamenti di italiano popolare*, Pisa 1972, p. 11) wie letztlich auch noch die demgegenüber zwar schon deutlich erweiterte von E. Radtke, Zur Bestimmung des italiano popolare, *RJ* 30 (1979), 43-58 (p. 55 s.): «*Das italiano popolare ist dasjenige, meist gesprochene, einer statistischen Norm obliegende Sachregister, das einen niederen sozialen Status genießt und sich im Gegensatz zur lingua comune und familiare durch stärkere Absorbierung dialektaler Einflüsse auszeichnet*».

[10] Cf. dazu im weiteren auch G. Berruto, «L'italiano popolare e la semplificazione linguistica», *VRom.* 42 (1983), 38-79.

[11] Ein instruktives Beispiel für die Problematik solcher gleichsam auf einen Begriff gebrachten Charakterisierungen gibt jüngst auch die Diskussion um den sprachgeschichtlichen Status des *français populaire* gegenüber der Norm des Französischen - cf. H. D. Bork, «*'Néo-Français'* = Français avancé? Zur Sprache Raymond Queneaus», *RF* 87 (1975), 1-40; F. J. Hausmann, «Gesprochenes und geschriebenes Französisch», *RJ* 26 (1975), 19-45; K. Hunnius, «Archaische Züge des langage populaire», *ZFSL* 85 (1975), 145-161; H. Meier, «Über Sprachschichten und Sprachwandel im modernen Französisch», *RF* 89 (1977), 357-381; H. H. Christmann, «Gesprochene Sprache von heute oder alte Sprachstufen als 'wahrer' Gegenstand der Linguistik? Zur historischen Sprachwissenschaft des 19. Jahrhunderts und ihrer Überwindung», *ZRPh.* 94 (1978), 549-562; A. Greive, «Zur Linguistik des gesprochenen Französisch», *ASNS* 215 (1978), 33-48; G. Steinmeyer, *Historische Aspekte des 'français avancé'*, Genève 1979 -, denn die in diesem Zusammenhang erscheinenden Einschätzungen als konservativ respektive progressiv lassen sich zwar im einzelnen vornehmen, vermögen so aber nicht die Varietät als ganze umfassend zu beschreiben, da diese letztlich durchaus Züge beider Art aufweist und dabei zudem gegenüber anderen Formen des heutigen Französisch wie besonders dem *français parlé* auch noch näher zu bestimmen wäre.

schon unternommene Ansätze[12] wohl gerade mit weiterer Untersuchung historischer Momente eine zumal auch sprachvergleichend interessante Perspektive zu eröffnen verspricht.

Der hier vorgestellte Band zur Varietätenlinguistik des Italienischen umfaßt damit insgesamt ein erfreulich breites Spektrum von Fragestellungen, und daß dabei das Problem sprachlicher Variation selbst wiederum «aus der Variation unterschiedlicher Perspektiven und Standpunkte» (p. 10) gesehen wird, ist nur von Vorteil, zumal dadurch gerade auch Aspekte von allgemein linguistischem Interesse Berücksichtigung finden, was den Band denn schließlich auch nicht allein aus italianistischer Sicht lesenswert macht.

Ulrich Thilo

ELS und RÄTO TSCHUPP, *Die Flur- und Hofnamen von Tschappina,* Chur (Terra Grischuna Buchverlag) 1985, XVI + 111 S. mit 2 Abb. und 15 Karten.

Seit dem Erscheinen des *Rätischen Namenbuches (RN)* von Robert von Planta und Andrea Schorta, eines Pionierwerks der schweizerischen Namenforschung, gilt Graubünden zu Recht als einer der namenkundlich am besten erschlossenen Räume. Vor über zwanzig Jahren war der zweite Band (*RH* 63) mit den *Etymologien* publiziert worden, und 1979 erschien der seit langem vergriffene erste Band von 1939 (*RH* 8) mit den *Materialien* in zweiter, um einen von A. Schorta bearbeiteten Nachtrag erweiterter Auflage.

Das Erscheinen dieses monumentalen Sammel- und Deutungswerks hat die schweizerische Ortsnamenforschung maßgebend beeinflußt und gefördert. Daß es in Graubünden auf diesem Gebiet seither etwas stiller wurde, konnte angesichts von Schortas umfassender Bearbeitung des dreisprachigen Bergkantons nicht weiter verwundern.

Dennoch liegt auf der Hand, daß das *RN* keinen Schlußstrich ziehen kann unter die Beschäftigung mit der bündnerischen Toponomastik. Dies ist kaum anders denkbar bei der notwendigerweise stark gerafften und abstrahierenden Darstellung des Werkes, gerade auch im Hinblick auf den nicht spezialisierten Leser, dessen Interesse vornehmlich seinem engeren Lebensraum gilt. So kann eine gut gestaltete Lokalmonographie - auf der Grundlage des *RN,* jedoch durch mehr oder minder ergiebige Nacherhebungen vervollständigt und mit genauen Lokalisierungen, Realbeschreibungen und historischen Belegformenlisten ergänzt - auch weiterhin eine wirkliche Bereicherung und Vertiefung des Gesamtwerks bieten.

[12] CF. in diesem Zusammenhang außer den bereits genannten Arbeiten (N 11) besonders noch *Zur Geschichte des gesprochenen Französisch und zur Sprachlenkung im Gegenwartsfranzösischen. Beiträge des Saarbrücker Romanistentages 1979,* hg. von H. STIMM, Wiesbaden 1980. - Daß sich dabei freilich die Problematik der Historizität von Varietäten, 'gesprochener' Sprache und sprachlicher Norm in manchem durchaus anders wie von Sprache zu Sprache jeweils sehr wohl auch verschieden darstellt, versteht sich von selbst.

Die hier angezeigte Arbeit über die Flur- und Hofnamen von Tschappina ist ein gutes Beispiel für eine solche Einzelbearbeitung[1].

Autoren der Studie sind der aus Thusis gebürtige Räto Tschupp, Musikprofessor und Dirigent, und seine Frau, Els Tschupp-van Gastel. Während verschiedener Ferienaufenthalte in Tschappina haben sie die Lokalnamen dieser Siedlung ermittelt, lokalisiert, mit Deutungen versehen und mit allen erschließbaren urkundlichen Belegen zugänglich gemacht.

Das Ergebnis ist so bemerkenswert, daß Paul Zinsli in seinem Geleitwort mit Fug feststellen kann, daß es «in unserm bergschweizerdeutschen Raum noch keinen kleinern Gemeindebereich (gibt), der so nachhaltig bis in die entlegensten Stellen und bis zu allen noch erschließbaren urkundlichen Belegen erforscht worden ist wie nun das in alten Höfen zerstreute Tschappina am Heinzenberg».

Die Existenz der Siedlung Tschappina ist erstmals 1396 dokumentiert. Wie bei M. Bundi, *Zur Besiedlungs- und Wirtschaftsgeschichte Graubündens im Mittelalter,* Chur 1982, p. 379s. nachzulesen ist, hatten wohl die Herren von Rhäzüns die Landnahme in diesem stark zerfurchten Winkel des südwestlichen Heinzenbergs veranlaßt, wobei es sich bei den Kolonisten hauptsächlich um Walser aus Safien handelte, die über den Glaspaß herübergezogen waren. Auf Grundeigentum des Klosters Cazis rodeten sie sich neue Höfe frei, nachdem die Gebiete oberhalb der Waldgrenze eingenommen waren.

Zahlreiche romanische Geländenamen (wie die großräumigen Bezeichnungen *Carnusa, Frätja, Jätscha, Lüüsch*) und nicht zuletzt der Gemeindename *Tschappina* selber weisen allerdings darauf hin, daß die Romanen der Muntogna das Gebiet schon zuvor durchaus kannten und es in den inneren und oberen Lagen wenigstens extensiv nutzten; im unteren und äußeren Bereich der Gemeinde zeigt das dichtere Auftreten romanischer Ortsbezeichnungen, daß jener Raum schon vor der Einwanderung der Walser regelmäßiger intensiver Nutzung unterlag (cf. etwa Karte G, p. 99: *Casritsch, Pro Grond, Cazeschg, Clesalenz, Paschget, Casiepis, Canggir, Nuvols, Paluttis, Langonia, Sut Prada* usw.).

Die Zahl der in vorliegender Arbeit für Tschappina aufgelisteten Toponyme (452 lebende, zusätzlich 137 ausgestorbene) liegt bedeutend höher als im *RN.* Dafür sind hauptsächlich zwei Gründe zu nennen: 1) Ein großes Alpgebiet (Carnusa, Verdus, Vereina), das politisch zur Talgemeinde Safien gehört, aber seit alters von Tschappina aus genutzt wird, wurde von den Autoren in ihrer Sammlung mitberücksichtigt; im *RN* dagegen scheint es, soweit erfaßt,

[1] Aus einer Reihe weiterer Einzelarbeiten zu den Toponymen bündnerischer Gemeinden und Talschaften seien hier genannt:

H. Anliker, *Flurnamen der Gemeinde Flims* (Karte mit Kommentar), Winterthur 1951 (hektogr.)

P. Barandun, *Die Flurnamen von Feldis/Veulden,* Feldis/Veulden 1980, 31 p. (hektogr.)

A. Decurtins, «Die Orts- und Flurnamen der Gemeinde Laax», in: A. Maissen (Hg.), *Laax, eine Bündner Gemeinde,* Laax 1978, p. 168–196

J. U. Hubschmied, «Erklärung der Berg- und Talnamen» [von Pontresina], in: *Rund um Pontresina,* hg. vom Kur- und Verkehrsverein Pontresina, Samedan 1953, p. 30–39

A. Schorta, «Namenkundliches zur Lüener Stiftungsurkunde vom Jahre 1084», *Bündner Monatsblatt* 1949, 98–112

R. Tognina, «La valle di Poschiavo nei suoi nomi locali», *Almanacco dei Grigioni* 39 (1957), 133–136

A. Widmer, «Die Orts- und Flurnamen des Medelsertales», in: P. S. Ureland (Hg.), *Die Leistung der Strataforschung und der Kreolistik,* Tübingen 1982, p. 201–214

Id., Dals nums locals dalla Val Medel, *AnSR* 95 (1982), 16–27

Id., «Die Ortsnamen des Greinagebietes (Kanton Graubünden, Schweiz)», *Orbis* 22 (1973), 439–453

in der Safier Namenliste auf. – 2) Das eingehende und wiederholte Befragen verschiedener Bewohner durch die Bearbeiter selber und die erschöpfende Verwertung der Urkunden förderten naturgemäß eine größere Zahl bisher unerfaßter Toponyme neu zutage. Zudem wurden hier auch die Hof-, Stall- und Hüttennamen in die Untersuchung systematisch mit einbezogen, weil ja Höfe und Ställe sehr oft dem umliegenden Land den Namen gegeben haben. In der Schreibweise der rätoromanischen Namen folgen die Autoren dem *RN;* die Eigentümlichkeiten der walserdeutschen Mundart werden nach Möglichkeit berücksichtigt. Vokallängung wird damit bei den ersteren nicht, bei den letzteren durch Doppelschreibung ausgedrückt (vgl. etwa *Pramal [-má l],* aber *Saaga* und *Droosstaafel* – allerdings auch *Spaatla,* wofür in *RN* 1, 135 *Spatla*).

Der Aufbau der Namenlisten ist umsichtig geplant; die Lagebeschreibungen geben bei aller Kürze das Wesentliche wieder. Mittels eines Buchstabens wird auf das Kartenblatt verwiesen, auf dem ein Name eingetragen ist. Die sorgfältig gezeichneten 14 Karten des Untersuchungsgebietes finden sich p. 85–111, eine Übersichtskarte der Region p. XI. Eine ausführliche Einleitung (p. VII–XVI) orientiert über Grundlage, Arbeitsweise und Darstellung.

Große Sorgfalt wurde auf die Anlage möglichst reichhaltiger urkundlicher Beleglisten mit genauer Quellenangabe verwandt.

Die etymologischen Erklärungen der Namen beruhen ganz auf den in der Bibliographie genannten Nachschlagewerken – eine Selbstbeschränkung, die sich die Autoren bewußt auferlegt haben.

Abschließend seien einige Bemerkungen zu einzelnen Namen angebracht (die Zahlen beziehen sich auf die Laufnummern der Namenliste):

10 lat. BETULLA statt BETULA

37 *Bots:* wohl eher *Botz* zu schreiben

70 *Carnusa,* urk. *Cardinus,* reflektiert nicht CARDUOSA, sondern spätlat. CARDONE + -OSA (cf. *DRG* 3, 369 s. *chardun*)

201 *Hitzgada* und 202 *Hitzwäldli:* statt zum Abstraktum 'Hitze' evtl. zum Fam. N. *Hitz* (*RN* 2, 563)?

227 *Jätscha* aus älterem *Callätscha* (cf. 521): CALIA 'Staude' ist bloß erschlossen, also mit * zu versehen

297 *Pfaffenried: Pfaff* 'Weltgeistlicher' wohl im Genitiv Sg., nicht im Pl.

530 *Dumbryf* (urk.): evtl. nicht zu lat. UMBRA, rtr. *umbriva* 'Schatten', sondern zu lat. *TEMPORIVU 'zeitig', rtr. *tumpriv* (S)

577 *Mennweg:* statt zum Subst. *Menni* 'Gespann, Fuhrwerk' eher zum Verb *mennen* 'mit der «Menni» fuhrwerken'

587 *Padrätsche* (Bergwiese): statt zu PETRA + -ACEA evtl. zu PRATUM + -ACEA mit metathet. Wechsel *Prad-* > *Padr-*

589 *Praw capielg* (urk.): statt zu CAPPELLUS 'Hut', CAPELLA '(kleine) Ziege' oder CAPILLUS 'Haupt- und Barthaar' evtl. eher zu CAMPUS + -ELLU 'kleines Feld'

Hans Stricker

TRUDEL MEISENBURG, *Die soziale Rolle des Okzitanischen in einer kleinen Gemeinde im Languedoc (Lacaune/Tarn),* Tübingen (Niemeyer) 1985, 338 p. (*Beih. ZrPh.* 200).

Als zweihundertster Band der traditionsreichen Reihe der *Beihefte zur Zeitschrift für romanischen Philologie* ist diese Abhandlung zur soziolinguistischen Situation in einem okzitanischen Landstädtchen erschienen, und es handelt sich dabei um einen durchaus würdigen

Jubiläumsband, darf er doch als die bislang gründlichste Darstellung der soziolinguistischen Situation in einer einzelnen okzitanischen Gemeinde gelten. Das heißt, daß ich ihn grundsätzlich noch etwas über die Untersuchung von Dany Hadjadj in Celles-sur-Durolle[1] stelle, welche ich ebenfalls in dieser Zeitschrift (*VRom.* 43 [1984], 237-239) besprochen habe. Zwar hat Dany Hadjadj mit einem noch weit größern Kreis von Informanten gearbeitet, doch mußte sie sich dafür auf wenige Fragen beschränken. Es erscheint mir jedoch günstiger, eine kleinere Zahl von Informanten, dafür aber gründlicher zu befragen, wie dies hier vorgeführt wird.

Dabei ist die Auswahl der Informanten nach statistisch einwandfreien Kriterien vollzogen worden. Die Befragung bezog jeden fünfzehnten Haushalt der Gemeinde Lacaune gemäß den Volkszählungslisten im Rathaus mit ein, insgesamt 65 Haushalte in der (nach der Volkszählung von 1982) 3420 Einwohner zählenden Gemeinde. Nur in vier dieser Familien war niemand bereit, ein Interview zu gewähren. Insgesamt wurden so 101 Personen persönlich erfaßt; über weitere 99 Personen erhielt die Verfasserin indirekte Auskünfte, wobei in diesem Fall aber nur ein Teil des Fragebogens ausgefüllt werden konnte.

Neben dieser Untersuchung fand noch eine zweite Befragung von insgesamt 150 Schülern in den Schulen Lacaunes statt, wobei im wesentlichen der gleiche Fragebogen zur Anwendung gelangte, den Georges Maurand für eine Schülerbefragung in Ambialet[2], einer andern Gemeinde des gleichen Departements, ausgearbeitet hatte. Dieser Fragebogen umfaßt auch einen kleinen Sprachtest.

Durchgeführt wurden diese Enquêten zwischen Februar und Juni 1977. Sie lagen also im Zeitpunkt der Veröffentlichung bereits acht Jahre zurück, wobei das Vorwort des Buches seinerseits vom Dezember 1981 datiert ist, was zur Folge hat, daß am Ende des zweiten Kapitels die jüngste Entwicklung im okzitanistischen Bereich (der Streit im I. E. O., die Gründung der *calandretas* [okzitanische Kindergärten], die Entwicklung der Lokalradios usw.) noch nicht erfaßt sind.

Was den Ort der Enquêten betrifft, so liegt dieser im eigentlichen Kerngebiet des Okzitanischen, an der Grenze von Albigeois und Rouergue. Der *Guide Hachette France* (édition 1985, p. 108/82) beschreibt ihn wie folgt: «Station verte et ancienne station thermale au centre des monts de ce nom, Lacaune est réputée pour ses charcuteries», und erwähnt im weitern unter den Kuriositäten des Ortes die «*Font dels Pissaires* (1399): quatre marmots y évoquent les propriétés diurétiques des eaux...». Die Bäder sind allerdings seit dem 1. Weltkrieg geschlossen und der Tourismus scheint sich in engen Grenzen zu halten in diesem doch sehr abgelegenen Städtchen am Nordrand des «Parc naturel du Haut-Languedoc».

Das Material, das die Verfasserin gesammelt hat, ist beträchtlich. Seine sehr systematische Auswertung nimmt denn auch den größten Teil der Arbeit ein (p. 82-323). Diesem Hauptteil gehen drei Kapitel voraus, welche die folgenden Überschriften tragen:

Sprache, Dialekt, 'patois' - Versuch einer Begriffsklärung (p. 1-7),

[1] DANY HADJADJ, *Parlers en contact aux confins de l'Auvergne et du Forez.* Etude sociolinguistique, Clermont-Ferrand 1983 (*Publications de l'Institut d'Etudes du Massif Central* 24). - Der gleiche Band enthält auch eine soziolinguistische Studie über ein frankoprovenzalisches Dorf im Forez, Saint-Thurin.

[2] GEORGES MAURAND, «Contribution à l'étude de la diglossie franco-occitane en milieu rural», *RLaR* 82 (1977), 371-389. - Folgenden Artikel, in dem die gleichen Enquêten erneut ausgewertet werden, konnte die Verfasserin offenbar nicht mehr zur Kenntnis nehmen: GEORGES MAURAND, «Situation linguistique d'une communauté en domaine occitan», in: ANDRÉE TABOURET-KELLER (éd.), *Regional Languages in France. International Journal of Sociology of Language* 29 (1981), 99-119.

Okzitanien und okzitanische Bewegung - ein Überblick unter besonderer Berücksichtigung der Sprache (p. 8-31),
Okzitanisch und Französisch - zwei Sprachen in Kontakt und Konflikt (p. 32-81).

Während die ersten 35 Seiten demjenigen, welcher mit den einschlägigen okzitanistischen Publikationen vertraut ist, kaum etwas Neues bringen, verdient der Abschnitt 3.2 *(Das Okzitanische: Untersuchungen, Schätzungen, Meinungen - ein Überblick über Veröffentlichungen der letzten 200 Jahre),* der auf bibliographische Vollständigkeit abzielt und auch abgelegene Publikationen erfaßt, größere Beachtung. Die Verfasserin behandelt einerseits jene zahlreichen Schätzungen der Zahl der Okzitanischsprecher, von denen einige noch heute mit 10 Millionen Okzitanischsprechern rechnen, was die Verfasserin - zu Recht - als «euphorisch» bezeichnet; andererseits gibt sie einen sehr guten Überblick über die bereits bestehenden soziolinguistischen Fallstudien zum Okzitanischen.

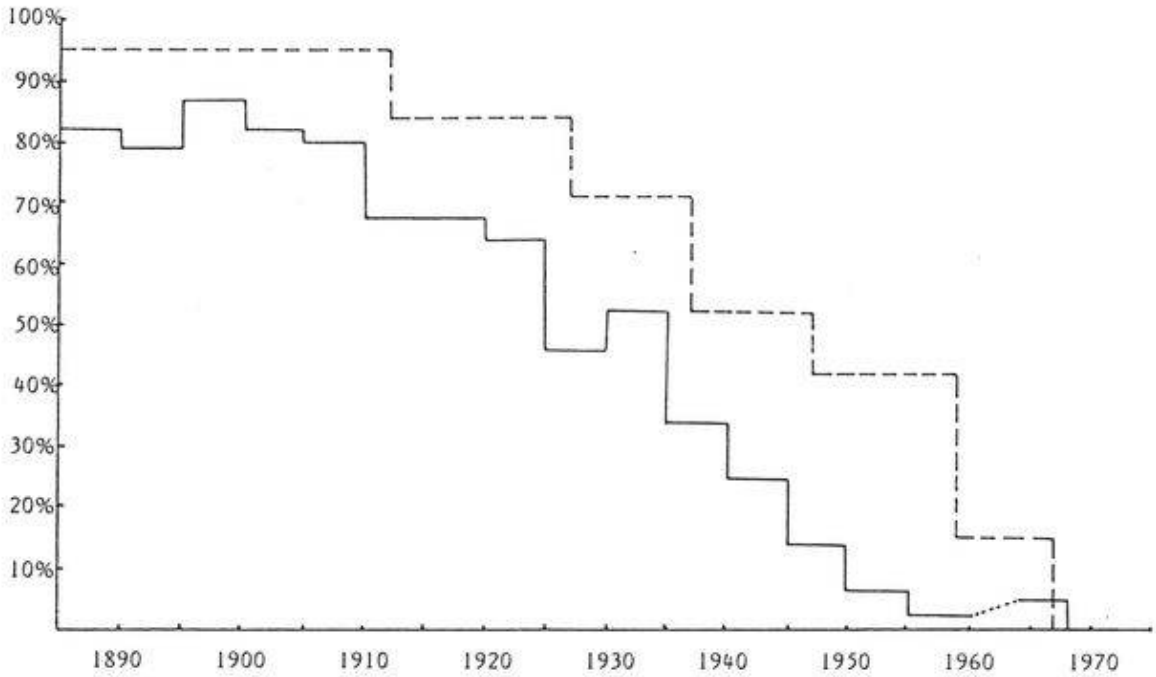
Zu bedauern ist lediglich, daß sie nirgends den Versuch unternimmt, ihre eigenen Ergebnisse mit denjenigen früherer Enquêten zu konfrontieren. Daß sich dies lohnen würde, glaube ich (zusammen mit Andres Kristol) in der Einleitung zu jenen Untersuchungen gezeigt zu haben, welche wir mit unsern Studenten in Oloron-Sainte-Marie und in der vallée d'Aspe durchgeführt haben[3]. Dabei ergaben sich insbesondere erstaunliche Übereinstimmungen, was den Rückgang der aktiven und passiven Sprachkenntnisse an den verschiedensten Orten des okzitanischen Sprachbereichs betrifft. Die Zwanziger und die Vierziger Jahre stellten sich dabei in den ländlichen Gegenden als eigentliche «Wendemarken» heraus. Die Untersuchung in Lacaune bestätigt nun erneut unsere damaligen Beobachtungen. Ich habe versucht, in der folgenden Graphik die Entwicklung der Zahl der Okzitanischsprecher in Lacaune (Trudel Meisenburg) und Celles-sur-Durolle (Dany Hadjadj) einander gegenüberzustellen. Dabei ergab sich freilich ein Problem, weil Trudel Meisenburg auf die Frage «Savez-vous parler patois?» vier Antworten («couramment/moyennement/un peu/pas du tout») zugelassen hatte, während Dany Hadjadj auf die Frage «Parlez-vous le patois?» nur die drei Antworten «oui/un peu/non» gestattete.

Ich habe deshalb für Lacaune die Antworten «couramment» und «moyennement» zusammengezählt. Wenn in Lacaune das Okzitanische auf diese Weise durchgehend etwas besser abschneidet, so mag dies durchaus realistisch sein, denn Celles-sur-Durolle liegt im Einflußbereich einer kleinen Industriestadt (Thiers), während Lacaune der größte Ort in rein ländlicher Umgebung ist. Die Zuwanderung vom Lande ist recht stark in Lacaune. Von den 200 Auskunftspersonen sind 108 in okzitanischen Landgemeinden geboren und nur 68 in Lacaune selber, und die Untersuchung Trudel Meisenburgs zeigt durchgehend, daß es die in okzitanischen Landgemeinden Geborenen sind, welche ihren Dialekt am besten bewahrt haben.

Von den graduellen Unterschieden abgesehen ergibt sich für Lacaune und Celles-sur-Durolle jedoch fast der gleiche Kurvenverlauf. Der Rückgang der aktiven Kenntnis des Okzitanischen setzt in der Zeit um den ersten Weltkrieg ganz sachte ein und beschleunigt sich dann rasch. Auch die Kurven der passiven Sprachbeherrschung, die ich hier nicht wiedergegeben habe, stimmen weitgehend miteinander überein. Die Entwicklung verläuft dabei zeitlich verzögert; der Rückgang setzt erst im Zeitpunkt des zweiten Weltkrieges ein[4].

[3] JAKOB WÜEST/ANDRES KRISTOL, *«Introduction»,* in: ANDRES M. KRISTOL/JAKOB TH. WÜEST, *Drin de tot.* Travaux de sociolinguistique et de dialectologie béarnaises, Berne 1985, p. 1-61.

[4] Diese Chronologie scheint sich aus der Entwicklung der Agrarwirtschaft in Frankreich zu erklären, cf. WÜEST/KRISTOL, *op. cit.,* p. 39-42.



Prozentsatz der Okzitanischsprecher
——— Celles-sur-Durolle (nach Dany Hadjadj)
- - - - - - - Lacaune (nach Trudel Meisenburg)

Erschreckend ist vor allem der überaus rasche, völlig ungebremste Niedergang des Okzitanischen. Dabei waren im Jahre 1977 in Lacaune die Okzitanischsprecher noch in der Mehrheit (41,5% fliessend, 10,0% durchschnittlich und 26,5% wenig). Nur ist es eben so, daß derjenige, der okzitanisch sprechen könnte, nicht auch notwendigerweise okzitanisch spricht. In der Enquête von Trudel Meisenburg erscheint denn auch die Frage nach der Häufigkeit der Anwendung als die eigentliche Schlüsselfrage (cf. p. 144ss.). Es stellt sich dabei heraus, daß von denjenigen, welche nach eigenen Angaben das Okzitanische fliessend sprechen können, nur etwa die Hälfte es auch «fast immer» (28,9%) oder wenigstens «oft» (24,1%) gebraucht. Die andere Hälfte, sowie all diejenigen, welche das Okzitanische nur durchschnittlich oder wenig sprechen können, verwenden es «manchmal», «selten», «fast nie» oder sogar «nie».

Wie wir dies auch bei unsern Untersuchungen im Bearn festgestellt haben[5], wirken sich beim Gebrauch des Okzitanischen die geschlechtsspezifischen Unterschiede erheblich stärker aus als auf der Ebene der Sprachkompetenz, d. h. daß die Frauen (außer in der jüngsten Generation) das Okzitanische zumeist ebenso gut beherrschen wie die Männer, daß sie es aber weniger oft gebrauchen (zu gebrauchen wagen?) als die Männer.

Dieses Auseinanderklaffen von noch vorhandener Sprachkompetenz und tatsächlichem Sprachgebrauch führt dazu, daß man bei oberflächlicher Betrachtung geneigt ist, die Situation des Okzitanischen für noch dramatischer zu halten, als sie ohnehin schon ist. Die Verfasserin meint denn auch am Schluß ihrer Untersuchung: «Das sprachliche Potential für

[5] Cf. WÜEST/KRISTOL, *op. cit.*, p. 43.

das Weiterleben des Okzitanischen ist noch vorhanden; das Interesse daran müßte bei den Betroffenen allerdings erst geweckt werden (p. 326)».

Daß die Befragten übrigens ihre sprachlichen Möglichkeiten durchaus realistisch einschätzen, zeigt insbesondere der mit 150 zehn- bis fünfzehnjährigen Schülern durchgeführte Sprachtest, ein Verständnistest, bei dem es zwanzig nicht ganz leichte Sätze ins Französische zu übersetzen galt (cf. p. 309s.). Fast die Hälfte (48,7%) der Probanden erreichten dabei ein Niveau, das die Verfasserin als «gut» einstuft[6]. Aber selbst bei jenem Viertel der Schüler, die erklärten, das Okzitanische sprechen zu können (Ein weiterer Viertel meinte, es ein wenig sprechen zu können.), dürfte es sich mit ganz wenigen Ausnahmen nur um «semi-speakers»[7] handeln. So wie die Dinge heute liegen, haben die Jüngern einfach nicht mehr die Gelegenheit, ihr Okzitanisch so häufig zu gebrauchen, daß sie in dieser Sprache eine ähnliche Geläufigkeit wie im Französischen erreichen könnten. Das heißt allerdings auch, daß die Bedingungen für die Weitergabe des sprachlichen Erbes an eine weitere Generation von nun an sehr ungünstig sind.

Selbst in der Darstellung Trudel Meisenburgs schimmert bei aller Vorsicht gelegentlich ein gewisser Pessimismus durch. Auch jener Teil der Hauptenquête, wo die Einstellung der Befragten zum Okzitanischen erfaßt wurde (cf. p. 203-274), gibt m. E. zu wenig Optimismus Anlaß, obwohl einzelne Fragen geradezu überwältigend positive Ergebnisse ergaben. Nur eine befragte Person sprach sich so gegen okzitanische Sendungen an Radio und Fernsehen aus, und selbst Okzitanischkurse an den Schulen wurden von bloß 18,8% der Befragten abgelehnt. Georg Kremnitz[8], der eine Reihe ähnlich günstiger Umfrageergebnisse zitieren kann, warnt aber zu recht davor, solche Meinungsäußerungen überzubewerten, da sie von den praktischen Erfahrung nicht bestätigt werden. Oft überfordert man mit solchen Fragen ganz einfach die Auskunftspersonen, weil sie sich das ganze Problem noch nie richtig überlegt hatten.

Bezeichnend scheinen mir da die Widersprüche, welche sich innerhalb der Enquête in Lacaune selber ergeben haben, was den sprachlichen Verkehr zwischen Eltern und Kindern betrifft (cf. p. 246-253). Obwohl 51% der direkt Befragten eine zweisprachige Kindererziehung befürworten, haben nach ihren eigenen Angaben nur 21% tatsächlich mit ihren Kindern okzitanisch geredet, mit einer Ausnahme aber auch nur «manchmal».

Es ergibt sich hier aber noch ein zweiter Widerspruch, auf den die Verfasserin merkwürdigerweise nicht selber hinweist. Wie schon im Falle von Georges Maurand[9] ergibt sich ein um einiges günstigeres Bild, wenn man die Kinder statt der Eltern befragt. Nach der Hauptenquête würde nur ein geringer Prozentsatz der Eltern unter 51 Jahren mit ihren Kindern manchmal okzitanisch sprechen; in der Schülerumfrage antworteten aber auf die Frage «Ton père te parle-t-il patois?» 12,3% der Schüler mit «ja», 27,7% mit «manchmal» und 60,0% mit «nein» (cf. p. 290), während bei der Mutter die Prozentwerte bezeichnenderweise niedriger lagen: 8,3% «ja», 19,3% «manchmal» und 72,4% «nein» (cf. p. 294). Scheinbar fällt

[6] Bemerkenswert sind allerdings die geschlechtsspezifischen Unterschiede gerade bei der jüngsten Generation. Obwohl die Sprachkenntnisse der Mädchen kaum geringer waren als diejenigen der Knaben (44,6% «gute» Ergebnisse statt 52,6%), hatten sie ihre Fähigkeiten deutlich unterschätzt, während die Knaben sie überschätzt hatten.

[7] Für diesen Begriff cf. NANCY C. DORIAN, «The problem of semi-speaker in language death», *Linguistics* 191 (1977), 23-32, und *Language Death.* The Life Cycle of a Scottish Gaelic Dialect, Philadelphia 1981.

[8] GEORG KREMNITZ, *Das Okzitanische,* Sprachgeschichte und Soziologie, Tübingen 1981 (*Romanistische Arbeitshefte* 23), p. 62-65 und vor allem p. 67/68.

[9] Cf. vor allem fig. 1 und 6 (p. 104 und 110) im Artikel von 1981.

es den Eltern außerordentlich schwer, zuzugeben, daß sie nicht nur französisch mit ihren Kindern sprechen. Ohne Zweifel wirkt das alte Vorurteil, man gefährde den schulischen Erfolg der Kinder, wenn man mit ihnen etwas anderes als französisch spreche, selbst bei denen, die sich nicht mehr offen dazu bekennen, unterschwellig weiter. Wohl kein anderes Vorurteil hat den Regionalsprachen Frankreichs mehr Schaden zugefügt.

Am bedenklichsten stimmen mich allerdings die Antworten auf zwei andere Fragen in der Enquête Trudel Meisenburgs. So erklärten auf die Frage nach der Zukunft des Ortsdialektes nicht weniger als 63,5% der direkt Befragten, daß dieser «völlig verschwinden» werde. Bloß 13,5% glaubten, daß er immer gesprochen werde, und 17,7% meinten, daß er wenigstens in Resten erhalten bliebe (ohne Antwort: 5,2%; cf. p. 264). Dazu kommt, daß etwa die Hälfte der Auskunftspersonen dieses Verschwinden auch nicht weiter bedauern würde. Auf die Frage «Si le patois se perdait, le regretteriez-vous?» antworteten 27,1% «ja», 20,8% «ein wenig» und 49,0% «nein» («weiß nicht»: 3,1%; cf. p. 270). Bei unsern Untersuchungen im Bearn waren wir da auf eine ganz andere Haltung der Bevölkerung gestossen, stimmten doch nicht weniger als 87% der Befragten der Meinung zu, das Überleben des Bearnesischen sei wünschenswert[10]. Leider steht zu befürchten, daß nicht Lacaune, sondern der Bearn der Ausnahmefall ist.

Insgesamt gibt die vorliegende Untersuchung also wenig Anlaß zu Optimismus, was die Zukunft des Okzitanischen betrifft. Trudel Meisenburg stellt allerdings selber keine Prognose, und das ist auch richtig so. Es sind ja schließlich auch immer bloß die unseriösen Theologen gewesen, welche das Datum des Weltuntergangs voraussagen wollten.

Die vorliegende Untersuchung ist eine sorgfältig ausgeleuchtete Momentaufnahme der soziolinguistischen Situation in Lacaune. Mehr kann sie auch nicht sein.

Von den vielen Details, auf die ich im Rahmen dieser Besprechung nicht eingehen konnte, sei zum Schluß nur noch eines genannt. Im Gegensatz zu den Beobachtungen von Dany Hadjadj und zu unsern eigenen im Bearn scheint in Lacaune die Kenntnis des Okzitanischen sehr stark von soziologischen Faktoren bestimmt. Mit steigendem Bildungsniveau gehen die Okzitanischkenntnisse eindeutig zurück, und der Bauernstand hebt sich deutlich und nicht nur graduell durch einen häufigern Gebrauch des Okzitanischen von den Arbeitern und dem Mittelstand ab.

Jakob Wüest

✱

FRANÇOIS DE LA CHAUSSÉE, *Initiation à la phonétique historique de l'ancien français*. Nouvelle édition revue et augmentée, Paris (Klincksieck) 1982, 239 p. (*Bibliothèque française et romane. Série D: Initiation, textes et documents* 7).*

Eine Darstellung der historischen Lautlehre des Altfranzösischen *en détail* besprechen zu wollen, liefe letztlich wohl darauf hinaus, selbst eine solche zu verfassen, doch interessieren zumal bei einer Einführung in ein so überaus traditionsreiches Gebiet der Sprachwissen-

[10] Cf. WÜEST/KRISTOL, *op. cit.*, p. 52. - Auf die gleiche Zahl von 87% Zustimmung kommt auch die Umfrage, welche von *Per Noste. Païs gascons* 108 (mai/junh 1985), 8-9, veröffentlicht wurde.

* Cf. zur ersten Auflage von 1974 die folgenden Rezensionen: B. MUNK OLSEN, *Revue Romane* 10 (1975), 418-420; N. S. ROSENBERG, *French Review* 49 (1976), 635; H. R. RUNTE, *ZRPh.* 92 (1976), 441-443; N. L. CORBETT, *Rom. Phil. 31* (1977), 420-421; M.-C. GÉRARD-ZAI, *VRom.* 36 (1977), 357-358; O. GSELL, *ZFSL* 87 (1977), 274-277; E. J. MATTE, *Canadian Journal of Linguistics/Revue Canadienne de Linguistique* 23 (1978), 160-162.

schaft eigentlich auch weniger Einzelheiten als vielmehr Anliegen, Anspruch und Konzept im ganzen.

Die Arbeit von de La Chaussée versteht sich nun selbst - ganz ihrem Titel entsprechend - als *Initiation,* denn sie wendet sich nicht «à des lecteurs déjà informés» (p. 7) oder gar nur «quelques grands initiés» (p. 8), sondern ausdrücklich «aux étudiants, tant de Lettres modernes que des Lettres classiques» (p. 7) und mithin beabsichtigt sie nicht die Formulierung einer «doctrine linguistique, pas même quelque vue nouvelle» (p. 7), sondern *tout court* die Vermittlung der «faits établis de façon positive» (p. 7), wobei es ihr erklärtes Ziel ist, «à rendre moins difficile aux étudiants l'approche des états anciens de la langue» (p. 8), ohne sich deshalb jedoch der gerade Einführungen dieser Art nicht eben geringen Gefahr einer «extrême simplification, qui tend à les réduire au rôle de formulaire» (p. 7) aussetzen zu wollen, denn «il importe de mettre à la disposition des étudiants des manuels aussi clairs que possible, en se gardant de vulgariser à l'excès» (p. 8).

Dieses Anliegen bestimmt denn auch die Anlage der Darstellung, die sich in drei Teile gliedert, von denen «une première partie expose, de la phonétique générale, les seuls éléments dont la connaissance soit nécessaire à l'étude du français; la seconde traite des grands phénomènes évolutifs, tels que la palatalisation ou la nasalisation; la troisième, enfin, reclasse les faits dans leur ordre chronologique» (p. 8). Dabei ergeben sich mitunter zwar gewisse Wiederholungen und Überschneidungen, doch mindern diese keineswegs die konzeptionelle Klarheit im ganzen, zumal die einzelnen Abschnitte auch in sich wiederum durchaus plausibel und übersichtlich aufgebaut sind.

Daß die Darstellung nun demgegenüber inhaltlich nicht gleichermaßen zu überzeugen vermag, zeigt sich freilich schon in ihrem allgemeinen Grundbegriffen geltenden ersten Teil (*Notions de phonétique générale appliquées au français,* p. 9–39). So sind hier besonders die Ausführungen zum Phonembegriff (p. 13ss.), den de La Chaussée nicht in strukturell-funktionellem Sinne als kleinste bedeutungsunterscheidende Einheit, sondern als bloße Abstraktion aus einer Menge konkreter Lautrealisationen versteht, problematisch und insofern doch eigentlich auch unnötig, als im weiteren ohnehin keinerlei Bezug genommen wird auf Fragen der diachronen Phonologie. Daß hingegen das diffizile und interessante Problem von Lautung und Graphie nicht näher behandelt wird, und ebenso jeder Hinweis auf die auch beim Studium des Altfranzösischen bereits wichtige Unterscheidung von *mots populaires* und *mots savants* (cf. afrz. *defoise-defense, mirail-miracle,* etc.) fehlt, ist im Rahmen einer Einführung in die historische Phonetik als doch recht bedauerliches Manko zu empfinden.

Der Hauptteil (*Les changements phonétiques,* p. 41–158) vermittelt nicht zuletzt aufgrund seiner ebenso klaren wie geschickten Gliederung in zehn, jeweils einem Fragenkomplex gewidmeten Kapitel *(Sonorisations et spirantisations; Palatalisations des consonnes; Affaiblissements et renforcements articulatoires; Les latérales; Les vibrantes R; Évolutions vocaliques; La dilation; Les nasalisations; L'épenthèse; Le w en latin vulgaire)* einen insgesamt durchaus anschaulichen und auch die wesentlichen Lautentwicklungen mit Ausnahme der schließlich nicht unwichtigen Desonorisierung im sekundären Auslaut (afrz. *chief, lonc, grant,* etc.) berücksichtigenden Überblick. Indem diese nun aber ausschließlich unter rein physiologischem Aspekt erörtert und erklärt werden, entsteht letztlich ein leider doch äußerst einseitiges und zudem bedenklich mechanistisches Bild des Lautwandels, das nicht minder fragwürdig ist, als die von de La Chaussée monierte «extrême simplification» (p. 7) mancher Darstellungen.

Dies zeigt sich denn auch nur zu deutlich im Schlußteil der Arbeit (*Diachronie du latin vulgaire à l'ancien français,* p. 159–208), wo die zuvor systematisch behandelten Veränderungen nun chronologisch geordnet werden. Dabei nämlich beläßt es de La Chaussée nicht

etwa bei approximativen Datierungen, sondern sucht diese vielmehr fast bis aufs Jahrzehnt genau zu bestimmen (cf. z. B. *Le Ier siècle: Avant 79/après 79,* p. 175–177; *Le IIIe siècle: Début/première moitié/milieu/seconde moitié/fin du IIIe siècle–début du IVe,* p. 181–184; Le XIIe *siècle: Début/milieu/seconde moitié/fin du siècle/autour de 1200,* p. 202–205), und die lateinisch-romanische Sprachgeschichte eines Zeitraumes von immerhin mehr als einem Jahrtausend liest sich hier dann weitgehend wie ein Kalendarium von Lautverschiebungen, wobei freilich so wesentliche Aspekte von Sprache und Sprachwandel wie etwa soziale und zumal regionale Differenzierung überhaupt nicht berücksichtigt werden. Dies aber ist im Grunde doch ebenso unhistorisch und läuft letztlich denn auf das gleiche hinaus wie die von de La Chaussée kritisierte Reduktion von Einführungen «au rôle de formulaire, notant que tel son latin devient tel autre en français moderne, avec mention de quelques étapes évolutives pour toute explication» (p. 7s.).

Die Frage, inwieweit nun die Darstellung von de La Chaussée ihrem Anspruch als Einführung in die historische Lautlehre insgesamt gerecht zu werden vermag, läßt sich wohl nicht ganz einfach beantworten, denn der gründlichen und kompetenten Behandlung phonetischer Probleme im einzelnen steht die Einseitigkeit der Perspektive im ganzen gegenüber, die zumal dem Verständnis der geschichtlichen Dimension abträglich ist: Um nämlich zu einer «vue cohérente des évolutions du latin vulgaire au français» (p. 7) zu gelangen, bedarf es fürwahr mehr als bloßer «compréhension des mécanismes» (p. 8), und die Vorstellung, es handle sich hier allein um «phénomènes organiques régis par un nombre restreint de lois relativement simples» (p. 8), konterkariert doch geradezu das von de La Chaussée angestrebte Ziel «de 'démystifier' la phonétique historique» (p. 8).

Ein zumal für eine Einführung nicht unerheblicher Mangel ist schließlich auch noch darin zu sehen, daß die Arbeit abgesehen von einer denkbar kurzen *Table des sigles et auteurs cités* (p.225) keinerlei weiterführende Bibliographie enthält, was sich für de La Chaussée wohl allein mit dem Hinweis darauf zu erübrigen scheint, daß «cet ouvrage est de seconde main,... La matière en provient, pour l'essentiel, des publications de M. G. STRAKA» (p. 7). Der ohnehin mehr als knappe *Index analytique* (p. 224) ist demgegenüber und zudem wegen des sehr umfangreichen wie überaus differenziert gegliederten Inhaltsverzeichnisses (p. 227–239) durchaus entbehrlich, während im Rahmen einer einführenden Darstellung stattdessen etwa ein Glossar linguistischer Termini doch recht sinnvoll und nützlich erschiene.

Die Arbeit von de La Chaussée weist damit im ganzen also gleichermaßen deutlich Stärken wie Schwächen auf, doch vermag sie aufgrund ihrer Enge und Einseitigkeit in Sicht und Verständnis historiolinguistischer Fragen gerade als Einführung letztlich eben nicht zu überzeugen, sondern so weit eher das zu bestätigen, was ihr Verfasser leider nicht zu unrecht annimmt, daß nämlich, «les résultats parlent d'eux-mêmes: l'ancien français est et demeure la bête noire des étudiants, et sa phonétique historique leur terreur» (p. 8)!

Ulrich Thilo

*

JEAN FRAPPIER/REINHOLD R. GRIMM (Hgg.), *Le roman jusqu'à la fin du XIIIe siècle,* t. 1: *Partie historique,* Heidelberg (Carl Winter) 1978, 676 p. (*Grundriß der romanischen Literaturen des Mittelalters,* Bd. IV/1).

REINHOLD R. GRIMM (Hg.), *Le roman jusqu'à la fin du XIIIe siècle,* t. 2: *Partie documentaire,* Heidelberg (Carl Winter) 1984, 284 p. (*Grundriß der romanischen Literaturen des Mittelalters,* Bd. IV/2)

Sei seinen Anfängen war der Roman nicht unumstritten beim Publikum. Bereits um 1200 kritisiert Jean Bodel die Vorläufer der Gattung als «vain et plaisant». Dieses Urteil darf allein schon deswegen als besonders wertvoll gelten, weil es aus der Feder eines äußerst vielseitigen Autors der Zeit stammt, der es signifikanterweise an den Anfang seiner *Chanson des Saisnes* stellt. Über die Jahrhunderte hinweg sind immer wieder Stimmen laut geworden, die dem Roman begrenzte Nutzbarkeit und mangelnden Wirklichkeitsanspruch vorwarfen. Solche Vorurteile halten sich zählebig, und so verwundert es keineswegs, daß nicht nur die Fachwelt die beiden vorliegenden Teilbände zur Entwicklung der Gattung mit Spannung erwartet. Die konzeptgemäße Zweiteilung in eine *partie historique* und eine *partie documentaire* soll zum einen eine bessere «Lesbarkeit des historischen Teils» und zum anderen eine größere «Übersichtlichkeit des dokumentarischen Teils» bewirken. Ob diese methodische Zertrennung sich allerdings immer als günstig erweist, wird noch zu erörtern sein.

Nach dem Tode Jean Frappiers mußte mitten in den Vorarbeiten der Plan aufgegeben werden, dem Band eine wie sonst übliche umfassende Darstellung der Gattungsproblematik voranzustellen. In dieser Notlage verfiel man auf eine geschickte Lösung, die erwartete Synthese durch sechs Aufsätze zu ersetzen, die sich durch verschiedene methodische Angänge an die Gattung auszeichnen und mithin ihre Aussagen untereinander relativieren. Den Auftakt macht Rainer Warning mit den «Formen narrativer Identitätskonstitution im höfischen Roman» (p. 25–59). Sein Beitrag beschäftigt sich zunächst mit einigen literarwissenschaftlichen Hypothesen zum Gattungskonzept. Dabei untersucht er das auf den höfischen Roman anwendbare Aktantenschema, das er mit dem von ihm aus der Praxis der Kathedralschulen abgeleiteten Figuralschema in Deckungsgleichheit zu bringen versucht. Dies gelingt jedoch erst bei Berücksichtigung des impliziten Erzählers, der bei der Ablösung der *oralité* durch die *scripturalité* auftritt. Dessen Existenz erklärt nun hinreichend die Abschaffung der inkongruenten Schemata zugunsten des linearen Figuralschemas, das in den Prosazyklen christliche Vereindeutigung erfährt. Paul Zumthor schließt sich an mit dem Aufsatz «Genèse et évolution du genre» (p. 60–73), in dem er die Gattungsentwicklung von deren Ursprüngen in Chanson de geste und Historiographie über die für den *roman courtois* neuartige Verbindung von Liebe und Kampf bis hin zu dessen Selbstverständnis als Poem mit Eigenreferenz verfolgt. Wenn letztendlich der Traum vom Glück als sozialer Faktor freigesetzt wird, liegt hierin gleichzeitig die Erklärung für das Fehlen jeglicher Tragik und für das Bedürfnis der Leserschaft, im Roman den Ort der «Wahrheit» zu sehen. Daniel Poirion detailliert diese Gattungsentwicklung nach der äußeren Form: «Romans en vers et romans en prose» (p. 74–81). Dabei stellt er zunächst fest, daß der Vers als vortreffliches Memorierungsmittel eine kontinuierliche Stütze des poetischen Erzählvorgangs darstellt; folglich muß im umgekehrten Schluß der Prosaroman da, wo eben diese Stütze auf Grund einer freieren Ausdrucksweise fehlt, das Unerklärte fürchten; dies aber führt wiederum zur Einführung der Zeitlichkeit als permanentes Richtmaß, das keine Freistellen mehr im Erzählvorgang duldet. Daß die Prosa künstlerisch viel stärkeren Zwängen unterliegt als der Vers, wird hierbei einsichtig. Erich Köhlers «Literatursoziologische Perspektiven» (p. 82–103) bieten eine komplementäre Art, Literatur zu betrachten. Vor dem Hintergrund seiner vielfältigen Forschungen schlägt der Autor den Bogen von der antikisierenden Gattung über den *roman courtois* bis hin zum Schicksalsroman. Dabei tritt zutage, daß die zunächst zur Legitimation ihrer Trägerschicht in den Roman eingebrachte Idealisierung des «fahrenden Ritters» historisch bedingt und in realistischer Selbsteinschätzung beim Übergang zum *roman d'aventure* auf die Ebene des praktisch Durchführbaren verlagert wird. «Höfische Romane neben und nach Chrétien: Bilder und sinngebende Gegenbilder» (p. 104–122) stellt Alfred Adler vor. Die von ihm gebotene Übersicht über ausgewählte Artus-

romane will vornehmlich dem unbedarften Leser Hilfestellung beim Einlesen in diese komplexe Materie leisten[1]. Reinhold R. Grimm schließt den einleitenden Teil ab mit einem interessanten Beitrag über «Leser und Kritiker des mittelalterlichen Romans» (p. 123-144), in dem er die Mittelalterrezeption vom 16. bis zum 19. Jahrhundert analysiert. Als gegeneinander abgrenzbare Stationen ergeben sich in chronologischer Abfolge das parodistische Interesse am Ritterroman, seine Aufwertung als Dokument für kulturhistorische Studien, eine Poetisierung eben dieses ästhetisch Fernen sowie seine Verwendung zur Legitimation nationalpolitischer Ideen. Eines zeigt dieser innovierende Beitrag deutlich: die Notwendigkeit rezeptionsästhetischer Studien zum Mittelalter[2].

Während innerhalb des eigentlichen Textteils der Rest der Romania - in diesem Fall: Okzitanien, Spanien, Katalonien und Italien - auf wenigen Seiten abgehandelt werden kann (p. 627-675), nimmt der altfranzösische Roman seiner Wichtigkeit gemäß den weitesten Raum ein (p. 145-625). Die Kategorisierungskriterien, die hier Anwendung finden, lassen sich chronologisch aus der Themengewichtung der Zeit ableiten. Dies führt etwa zu Gruppierungen um die Gral-Legende, die Figur des Gauvain, die Prosazyklen, so daß es unweigerlich zur Einführung einer Kategorie jener *autres romans* kommen muß, die sich nicht für eine thematische Zuordnung eignen. Unschwer erkennbar ist, daß die durch die Forschung weitgehend erschlossenen Gebiete wie etwa das Werk des Chrétien de Troyes oder der Prosaroman vom Umfang her weit stärker vertreten sind als die für die Kenntnis anderer Werke nicht gerade unwichtigen Artusromane des 13. Jahrhunderts (p. 380-399). In dieser Kategorie wird die allgemeine Darstellungsart, die nacheinander die einzelnen Romantitel erfaßt, besonders sinnfällig. Normalerweise wird die jeweilige Inhaltszusammenfassung durch Bemerkungen zu Besonderheiten des gerade behandelten Romans und dessen Einbindung in den literarischen Kontext ergänzt. Wenn also hier wenig erforschtes Terrain vorlag, bleibt uneinsichtig, warum nicht die Gelegenheit genützt wurde, den entprechenden Komplex für die Darstellung in diesem Standardwerk zum mittelalterlichen Roman genauer als bisher zu durchleuchten, wie dies über die Bandthematik hinausgehend für den «Grenzfall des Bibelepos» (p. 488-501) geschehen ist.

Die konzeptgemäße Abspaltung der Themenbände in eine *partie historique* und eine *partie documentaire* erweist sich erst dann als ungünstig, wenn zwischen dem Erscheinen beider Teilbände ein größerer Zeitraum liegt. Es entsteht dann zumeist eine Situation, in der die Fakten zwar schon zur Kenntnis genommen, aber noch nicht bibliographisch weitergenutzt werden können[3]. Doch hat sich im vorliegenden Fall das Warten gelohnt, zumal der zweite Teilband die Informationen des ersten nicht nur bibliographisch vervollständigt. Um nur ein Beispiel zu nennen: es werden Manuskript-Datierungen geliefert, auf deren Zusammenstellung die Fachwelt bereits seit längerer Zeit wartet[4]. Um optimale Arbeit mit dem

[1] An dieser Stelle sei auf die informative Studie von BEATE SCHMOLKE-HASSELMANN, *Der arthurische Versroman von Chrestien bis Froissart: Zur Geschichte einer Gattung.* Tübingen (Niemeyer) 1980 (*Beih. ZRPh.* 177) verwiesen.

[2] Ein derzeit in Planung befindlicher Sammelband zur *Rezeption mittelalterlicher Literatur in der Neuzeit,* hg. von REINHOLD R. GRIMM (*GRLMA-Begleitreihe,* Bd. 2), versucht hier, detailliertere Ergebnisse beizubringen.

[3] Der Rezensent hatte die neuerdings geübte Praxis, den *Grundriß der romanischen Literaturen des Mittelalters* vorab in Faszikeln zu veröffentlichen, bereits in seiner Besprechung zu JULES HORRENTS *Chanson de Roland et Geste de Charlemagne* (*GRLMA,* Bd. III/1, Fasz. 2) in *Les Lettres Romanes* 37 (1983), 126-128, beklagt.

[4] Diese Lücken, besonders im Bereich der Datierung, zu schließen, sollte eigentlich Aufgabe des seit 1981 angekündigten, aber noch nicht erschienenen «Complément bibliographique» zu dem von

Dokumentationsband zu ermöglichen, sollte jeder Benutzer den Rat befolgen, die vorangestellten *schémas de documentation* gründlich zu verinnerlichen. Erst dann wird ihm bewußt werden, welche Fülle an Informationen diese Dokumentation in sich birgt: je Romantitel gibt es dort Angaben zu Textausgaben und Sekundärliteratur, Autor, Datierung, literarischer Form unter Verweis auf anderweit publizierte Inhaltsdarstellungen, existierende Handschriften, Thematik und Einbettung in das literarische Umfeld. Zum leichteren Auffinden von Werktiteln, Autoren und den in den Romanen auftretenden Personen folgen sorgsam erstellte Verzeichnisse. Besonders den letztgenannten *index des noms propres* wird der Benutzer begrüßen, kann er doch somit weitgehend auf die allseits bekannten Nachschlagewerke von Flûtre und West verzichten. Es erübrigt sich festzustellen, daß der Dokumentationsteil insgesamt ein Optimum an Arbeitsmitteln zum mittelalterlichen Roman anbietet.

Daß die beiden Teilbände unter dem Titel *Le roman jusqu'à la fin du XIIIe siècle* überwiegend auf Französisch verfaßt sind, wird ihren Ruf über die Grenzen der deutschsprachigen Romanistik hinaus sichern helfen. Es wäre allerdings wünschenswert, wenn die für Studenten wohl unerschwingliche Bibliotheksausgabe bald in einer erschwinglichen Taschenbuchausgabe erschiene und so einem breiteren Kreis von Benutzern zugänglich gemacht werden könnte. Damit liegt ein Arbeitsinstrument und Nachschlagewerk vor, dessen Qualitäten durch den Namen eines Jean Frappier gleichsam im voraus verbürgt wurden. Ohne die editorische Umsicht und das Fachwissen eines Reinhold R. Grimm, dessen Arbeit es mindestens gleichermaßen zu würdigen gilt, hätte der Band zum Roman jedoch nicht in der vorliegenden Form erscheinen können.

Heinz Klüppelholz

✱

JAMES WOODROW HASSEL JR., *Middle French Proverbs, Sentences and Proverbial Phrases*, Toronto (Pontifical Institute of Medieval Studies) 1982.

Spécialiste du proverbe chez Bonaventure des Périers, J. W. Hassel a entrepris de recenser le matériel proverbial dans la littérature (1300–1515) qui précède l'activité de cet auteur. Loin de se limiter à une liste des proverbes et des sentences, il s'inspire des distinctions élaborées par Susanne Schmarje (*Das sprichwörtliche Material in den Essais von Montaigne*, Berlin 1973) et intègre au présent ouvrage jusqu'aux comparaisons et métaphores proverbiales, même s'il ne peut en signaler qu'une seule occurrence. Ce vaste matériel - dont il semble fort difficile de tracer les limites - est présenté dans l'ordre alphabétique imposé par le terme-clé de chaque proverbe. J. W. Hassel ne se contente pas de signaler les textes où apparaît le proverbe en question; il le cite intégralement en respectant la syntaxe du passage, ce qui permet de repérer immédiatement les variations stylistiques et sémantiques dans la formulation du proverbe. Parfois le découpage est sujet à caution, comme dans cet exemple tiré du *Recueil général des sotties* (I/87) dont Hassel ne cite que le premier vers: «Petite pluye abat grand vent / Et si fait saulver mainte barge». Le deuxième vers prolonge pourtant le proverbe et met en évidence sa composante concrète et météorologique.

Les sources littéraires mentionnées sont datées et citées dans l'ordre chronologique, une présentation qui offre un double avantage: elle suggère les liens intertextuels que crée la citation d'un même proverbe par différents textes, et elle permet de dégager, pour certains proverbes, des époques de floraison auxquelles s'opposent des époques d'oubli et de résurgence. A la fin de chaque entrée on trouvera des renvois, s'il y a lieu, à la Bible et aux grandes

KURT BALDINGER hg. *Dictionnaire étymologique de l'ancien français (DEAF)* sein, mit dem der vorliegende Band jedoch nicht in Konkurrenz treten will.

collections de proverbes: Cotgrave, Le Roux de Lincy, Morawski, etc. Ce manuel se présente ainsi comme un instrument de travail très maniable.

Toutefois, le manuel de J. W. Hassel contient aussi des lacunes qui incitent à ne s'en servir qu'avec prudence. Si l'auteur a préféré limiter le nombre des œuvres littéraires étudiées, ceci est compréhensible dans la mesure où il s'agit de l'entreprise d'un chercheur isolé; ses lecteurs compléteront, selon le but de leurs recherches, le matériel par une étude des textes non mentionnés par la bibliographie (p. 15–26). On est toutefois en droit de s'étonner de l'absence d'œuvres littéraires dans lesquelles le proverbe joue un rôle important: ainsi l'*Ovide moralisé* (et les autres moralisations de l'époque), les œuvres de Watriquet de Couvin et de Jean Le Fèvre pour le XIVe siècle. Pour le XVe siècle on regrettera l'absence de Guillaume Alexis, Martial d'Auvergne, René d'Anjou, Pierre Michault, Henri Baude et des farces, mais aussi celle de Pierre Chastellain (pas encore édité, il est vrai, lors de la parution de ce livre) et de Michault Taillevent qui recourent systématiquement au procédé du proverbe placé en fin de strophe *(versus cum auctoritate);* selon le *Grand et vrai art de rhétorique* (1521) de Pierre Fabri, le *Passe Temps* de Taillevent passait même pour un modèle du genre.

Plus graves, parce que moins évidentes que ces lacunes (avouées) dues au corpus choisi, sont deux autres types de lacunes:

a) un proverbe n'est cité que sous une seule forme. L'expression: «chanter la chantepleure» (C 58), relevée chez Guillaume de Machaut et dans le *Mystère du Vieil Testament,* trouve un écho dans le *Roman de Fauvel* (v. 2744): «C'est le gieu de la chantepleure». On rapprochera cette expression du vers 3500 de la *Chronique métrique* attribuée à Geoffroy de Paris: «Ont il trouvé la chantepleure», mais aussi des textes dont le titre est: «chantepleure» ou «pleurechante» (*GRLMA* VI/2, no. 2184). - Pour le proverbe: «Faire de vieil bois nouvelle maison» (B 124), J. W. Hassel ne cite que des exemples postérieurs à 1460. Il est portant attesté dans les *Diz et proverbes des sages* (no. LVIII) et dans les *Fortunes et Adversitez* de Jean Regnier sous la forme: «De vieil mesrien neufve maison» (v. 4393), proverbe que Taillevent inverse dans son *Passe Temps* (v. 49): «De maison neufve viel mairien».

b) certains proverbes manquent bien qu'ils apparaissent dans des œuvres mentionnées par la bibliographie. Le vers 568 du *Testament* de Villon: «Selon le clerc est deu le maistre» se laisserait portant rattacher facilement à: «A tel maître (seigneur), tel varlet» (M 21); «congnoistre la maître au varlet» (M 24); «Tel seigneur, tele mesnie» (S 26). Et au nom de quel critère l'auteur intègre-t-il à sa liste de proverbes cette comparaison métaphorique de Villon: «plus noir que meure» (*Testament,* v. 179), mais en exclut cette autre comparaison du même Villon: «Sec et noir comme escouvillon» (*Lais,* v. 316)? Le Tobler-Lommatzsch en cite pourtant un autre exemple, avec l'emploi antiphrastique de l'adjectif «blanc»: «Si blans (...) / Com le escoveillon a un fornier» (*Audigier,* v. 152).

Ces quelques exemples, résultat de sondages ponctuels, suffiront pour nous faire regretter qu'un manuel utile et bien conçu souffre de telles inexactitudes. Fallait-il recourir à l'ordinateur?

Jean-Claude Mühlethaler

*

Cleriadus et Meliadice, Roman en prose du XVe siècle. Ed. critique par GASTON ZINK, Genève - Paris (Droz) 1984, XCIV + 775 p. (*Textes littéraires français* 328).

Der Roman von *Cleriadus et Meliadice* hat die Philologen bisher kaum beschäftigt, die kritische Literatur erschöpft sich in Resumés und flüchtigen Hinweisen (cf. p. XLVIs.) Das liegt sicher daran, daß die Geschichte einem sattsam bekannten und weit verbreiteten Schema folgt (der Held verliebt sich in eine schöne Frau, beginnt ihretwegen eine Ritterkar-

riere, die ihn auf den Gipfel des Ruhms führt, und wird zuletzt mit ihr vereint); aber darüber hinaus dürften auch der Umfang von über 700 Druckseiten in Zinks Ausgabe und die Existenz von neun Hss. und fünf Drucken (knapp beschrieben p. IX-XIV) viele Interessenten abgeschreckt haben. Zink klassifiziert alle Textzeugen (p. XIV-XXV) und wählt als Basisms. Tours, Bibl. Mun. 952 (= A), geschrieben in der 2. Hälfte des 15. Jahrhunderts (das Papier der Hs. weist ein Wasserzeichen auf, das sonst 1467 und 1483 bezeugt ist, cf. p. X). Es gelingt ihm, eine Datierung des Romans auf die Jahre 1440-44 wahrscheinlich zu machen (p. XXXII-XXXV). An eine detaillierte, aber nicht weitschweifige Inhaltsübersicht (p. XXXVI-XLVI) schließt sich eine literarhistorische Studie an (p. XLVI-LXIX): Dem Herausgeber ist zuzustimmen, wenn er die lehrhafte Intention des Verfassers betont; es geht darum, am Beispiel des Cleriadus zu zeigen, wie aus einem jungen Adligen ein fähiger, gerechter Fürst wird (cf. p. XLVII-LII). Der Leser kann aus dem Romangeschehen ableiten, was richtiges und was falsches Verhalten ist; es wird ihm mitunter aber auch ganz direkt erläutert, cf. etwa die Charakterisierung des Grafen von Asturien, der im Auftrag des englischen Königs dessen Reich verwaltet: «(...) tantost repassa la mer et retourne an Angleterre, là où il chevaucha parmy le païs et revisita les villes et citez. Et fait droit, raison et justice à chascun et garde le droit au pouvre comme au riche. Si damme ou damoiselle a affaire de gaige, que aucun lui vueille oster sa terre, le conte lui baille ung chevalier pour ce faire et, se il ne treuve chevalier qui le face, lui mesmes le fait. Se pouvre chevalier a perdu le sien par fortune de guerre ou autrement, le conte le remet en estat et lui donne du sien largement et à souffisance». (III, 331-342, p. 22)

Außer dem Protagonisten Cleriadus hat der Autor keiner Figur psychologische Tiefenschärfe gegeben; selbst Meliadice, die Partnerin des Helden, bleibt verhältnismäßig blaß (cf. p. LVIss.). Als eine Quelle des Romans wird der (bisher gleichfalls unedierte) Roman *Ponthus et Sidoine* identifiziert (p. LXIV-LXIX), von dem sich der anonyme Verfasser freilich nur hat anregen lassen, ohne ihn sklavisch nachzuahmen. - Die linguistische Studie (p. LXX-XCIV) ergibt keine markanten dialektalen Eigenheiten: Manche Züge weisen nach Osten oder Nordosten, aber insgesamt stellt der Text «un bon échantillon du français littéraire du milieu du XVe siècle» dar (p. XCIV).

Natürlich kann man dem Roman eine ganze Menge in kultur- und mentalitätsgeschichtlicher Hinsicht interessanter Details entnehmen: Es scheint z. B. einigermaßen überraschend, daß der 22jährige Cleriadus als *enffant* bezeichnet wird, der für einen ritterlichen Kampf noch zu jung sei (Kap. IV, 195). Als der Held verletzt im Bett liegt, liest er einen Roman (Kap. IV, 544) - anscheinend hat man an individuelle Lektüre zu denken, während sich die Ritter im Hochmittelalter eher vorlesen ließen. Die beiden Protagonisten versichern einander die Einzigartigkeit ihrer Liebe, noch bevor diese eigentlich begonnen hat: Cleriadus, der erst eine einzige (wenn auch spektakuläre) ritterliche Tat vorzuweisen hat, erklärt Meliadice, wenn sie ihn lieben wolle, «pour l'amour de vous et [des] biens que m'avez faiz, je mectray paine de passer tous les autres qui regnent aujourduy» (Kap. IV, 703-705); die junge Frau ihrerseits meldet ihre Forderungen an: «Je vueil que vous m'amez, portez foy et loyaulté par devant toutes les autres femmes du monde (...)» (Kap. IV, 714-716). Außerdem ist der Autor fasziniert von der höfischen Etikette: Als die Botschafter des Königs von Spanien an den Hof des Grafen von Asturien kommen, um für ihren Herrn um die Tochter des Grafen zu werben, beschreibt er jedenfalls ausführlich das Zeremoniell der gegenseitigen Aufmerksamkeiten (Kap. V, 156-187: die Botschafter lehnen eine Einladung der Gräfin zum Abendessen ab, nehmen aber für das Mittagessen am folgenden Tag an; die Gräfin schickt ihnen dann für den Abend Speisen und Wein und einige Mitglieder ihres Gefolges zur Gesellschaft...), und es folgen noch viele weitere interessante Stellen.

In einer knappen Bemerkung zum Wortschatz des Textes (p. XCIIIs.) weist der Herausgeber ein halbes Dutzend Belege nach, die Korrekturen oder Ergänzungen zum *FEW* ermöglichen; viel ist das nicht, aber Stichproben zeigen, daß der Roman in lexikologischer Hinsicht ziemlich wenig hergeben dürfte. Das Glossar (p. 735–771) verweist nicht auf die historischen Wörterbücher, ist aber sorgfältig gearbeitet, berücksichtigt einen großen Teil der Wörter, die dem durchschnittlichen Leser Schwierigkeiten machen könnten, und skizziert (unter Berücksichtigung der Spezialliteratur) die Bedeutungsentwicklung problematischer Lemmata mit einiger Ausführlichkeit: Cf. zu Termini der Mode, wie *ailles* (*unes grans manches d'~ de tabar*), *chap(p)eau, chap(p)eron, coeffe, couvre chief,* etc.; die Auflistung der verschiedenen Redewendungen mit *point* (die freilich keineswegs vollständig ist); die Erläuterung von *teneur* als Terminus der Musik, etc. Natürlich ließe sich manches nachtragen, aber der Gewinn für die historische Lexikologie dürfte gering bleiben.

Der Text ist sorgfältig erarbeitet; der kritische Apparat ist zweigeteilt, zuerst erscheinen die Abweichungen vom Text der Basishs. (im Durchschnitt dürfte es sich um weniger als eine pro Seite der Edition handeln), dann eine sehr begrenzte Variantenauswahl. Kap. I 55/56 *les les* l. *les;* gelegentlich scheint die Treue zum Text der Basishs. zu weit zu gehen, cf. z. B. Kap. II 21/22 *je vous pry que vous me envoyer* statt *envoyez* (cf. Var. *menez* der anderen Hss.): Die *Introduction* (p. LXXVII) weist auf die Tendenz zur Verwechslung von *-ez* und *-er* (infolge des Verstummens der Auslautkonsonanten) hin (in der Hs. V = Wien ÖNB 3427 ist sie noch weit stärker ausgeprägt als in der Basishs., cf. p. XXVII); trotzdem scheint es unglücklich, solche Formen einfach stehen zu lassen. Wenn man korrigiert und die Lesart der Hs. im Apparat verzeichnet, trägt man dem Interesse des Sprachhistorikers an einer Dokumentation der Lautentwicklung wie den Bedürfnissen anderer Leser nach einem verständlichen Text Rechnung. Sonst sind allenfalls Kleinigkeiten zu korrigieren, cf. Kap. III 126 *fourres* l. *fourrés?;* IV 651/52 *je voue certiffie* l. *vous;* IV 672 *comme devant avec ouy* l. *avez;* VII 32 statt Doppelpunkt Punkt am Ende der Zeile; der Satz VI 97–100 macht Schwierigkeiten, l. *car,* par *se mariage?* Etc.

Durch solche Quisquilien wird der Wert der Ausgabe natürlich nicht in Frage gestellt; es ist sehr wichtig, daß wir jetzt einen Ritterroman mehr in bequem zugänglicher, handlicher Form greifbar haben.

Albert Gier

✱

ALAN E. KNIGHT, *Aspects of genre in late Medieval French drama,* Manchester (Manchester University Press) 1983, VIII + 190.

Alan E. Knights Studie unternimmt den Versuch, die gattungsspezifischen Merkmale der wichtigsten Formen des spätmittelalterlichen französischen Theaters zu ermitteln. Im Zentrum der Darstellung liegt der Zeitraum von 1475 bis 1560. Ausgehend von dem grundlegenden Aufsatz «Littérature médiévale et théorie des genres», den Hans Robert Jauß 1970 veröffentlichte[1], bemüht sich der Autor um Gattungskriterien, die in der ästhetischen Welt des Mittelalters verankert sind. Im Anschluß an einen kurzen Abriß der bisherigen Bezeichnungstraditionen stellt A. E. K. fest, daß sich die bislang gebräuchlichen Dichotomien «religiös»: «komisch», «ernst»: «komisch», «religiös»: «profan» aus mentalitätsgeschichtlicher Sicht nicht rechtfertigen lassen. Als klassifikatorische Kategorien werden sie grundsätzlich abgelehnt, was nicht bedeutet, daß sie nicht als unserer geistigen Welt entgegenkommende allgemeine deskriptive Termini mit den entsprechenden Vorbehalten weiterver-

[1] HANS ROBERT JAUSS, «Littérature médiévale et théorie des genres», *Poétique* 1 (1970), 79–101.

wendet werden dürften. Das von A. E. K. vorgelegte System geht von der fundamentalen Opposition «histoire» : «fiction» aus. Mit «historisch» sind alle Dramenstoffe gemeint, die auf geschichtliche oder vermeintlich geschichtliche Gegenstände zurückgreifen, mit «fiktional» alle der Vorstellungskraft des Autors entsprungene Bühnenhandlungen. A. E. K. gibt sich große Mühe mit dem Nachweis, daß die von ihm entwickelte fundamentale Trennung nicht etwas willkürlich a posteriori Aufgesetztes ist, sondern daß sie im Sprachverständnis und in der Poetologie des Spätmittelalters unmißverständlich angelegt ist. Auch in der bisherigen Kritik gab es Ansätze zu dieser Opposition. Mit dieser sehr allgemeinen und sehr abgehobenen Grobgliederung ist allerdings nur die Basis zu einer Gattungsaufteilung gelegt. In dem sehr konzisen 2. Kapitel erläutert der Autor seine Distinktion näher. Auch stellt er sich einer Fülle von Problemen, die zum einen im besonderen Geschichtsverständnis des Mittelalters liegen, zum andern aus den Bedingungen der mittelalterlichen Hermeneutik erwachsen. Die für den Gattungstheoretiker schwierigste Situation tritt sicherlich dann ein, wenn eine «histoire» nur noch im «sensus moralis» rezipiert wird und auf diese Weise mindestens in die Nachbarschaft der Beispielgeschichte didaktischer Intention gerät. Von den historischen Grundmodellen, - sie können sich nach einem Tableau A. E.Ks (cf. p. 91) auf die Bibel, die profane Geschichte bzw. auf Heiligenleben stützen - trennt der Autor die beiden großen fiktionalen Gattungen Moralität und Farce ab. Sie sind, um hier eine Kurzformel des Autors zu verwenden, dem «*speculum moralis*» in verschiedener Weise verpflichtet. Steht die Welt des Moralitätendramas unter dem Anspruch der «raison», so bezieht die «farce» ihre Dynamik aus der «folie». Aus systematischer wie auch aus historischer Sicht versucht A. E. K. eine scharfe Trennung beider Gattungen durchzuführen. Sicherlich verdienen diese seine Bemühungen besondere Beachtung, da die Forschung bisher allzu leichtfertig von einem Überlappen beider Gattungen sprach. Vermutlich trägt die Beziehung «farce moralisée» eine gewisse Schuld an der allgemeinen Verwirrung. Es reicht, auf die im *FEW* unter «*moralis*» aufgenommene Bedeutung «moraliser» = 'parler par allégorie' (cf. A. E. K., p. 57 u. 67) zu verweisen, um die nötige Klarheit zu verschaffen.

Im 4. Kapitel verfeinert A. E. K. sein Gliederungsschema. Beim Moralitätendrama unterscheidet er zwei Grundmuster: An erster Stelle behandelt er die Charakteristika des Stückes mit persönlichen Protagonisten, sodann widmet er sich den Eigentümlichkeiten jener Gattungsbeispiele, die mit allegorischen Gestalten arbeiten, Verkörperungen der Stände usf. Analog ist die Aufteilung der Farce angelegt. Die sog. «typische» Farce stellt individuelle Gestalten auf die Bühne. (A. E. K. unterscheidet hier vier Kategorien). In der «farce moralisée» handeln hingegen Verkörperungen von Abstrakta, Institutionen und sozialen Gruppen. Die zwischen «farce moralisée» und «moralité» gegebenen Berührungspunkte sind für den Kritiker eine besondere Herausforderung, da es vor einer Gattungszuweisung gilt, die unterschiedliche Weltsicht exakt zu bestimmen. Bei den bisherigen Gliederungsmodellen konnte der Standort der «sottie» nicht einhellig bestimmt werden. A. E. K. weist sie seiner Konzeption entsprechend der «folly-ridden world» (p. 86) der Farce zu, sieht aber in dem Umstand, daß der «sot» im Dienste der Weisheit steht, einen hinlänglichen Grund, um eine eigene Rubrik zu eröffnen. Sie steht parallel zur «farce moralisée» unter dem gemeinsamen Nenner «allegorische Farce». Kleine Darbietunsformen wie den dramatischen Monolog oder die «sermons joyeux» meint A. E. K. je nach thematischer Ausrichtung den im vorhergehenden dargestellten Gattungsmustern zuordnen zu können.

Eine Reihe ausgesprochen komplizierter und auch heikler Probleme behandelt der Autor im Anschluß an die strikt systematisch orientierten Kapitel. Bei einer genaueren Sichtung der tatsächlichen historischen Bezeichnungstradition ergeben sich regionale Varianten. Mit Aufkommen der Buchdruckkunst scheinen des öfteren verschieden motivierte irrtümliche Benennungen aufzutreten. Zur 2. Hälfte des 16. Jahrhunderts hin geraten

die traditionellen Gattungskonturen in eine Phase des Wandels. Den Anlaß gaben wohl veränderte soziokulturelle Verhältnisse.

Die gattungstypologische Reflexion A. E. K.s ist zutiefts textorientiert. Kamen in den ersten Kapiteln die historischen Aufführungsbedingungen zu kurz, so wird zum Ende der Studie Wichtiges, wenn nicht gar Entscheidendes nachgeholt. Völlig zu Recht hebt im 6. Kapitel A. E. K. hervor, daß das mittelalterliche Theater in seinen verschiedenen Erscheinungsformen nicht loslösbar ist von den vielfältigen Festlichkeiten mit Prozessionscharakter, so daß die einzelnen Theaterstücke nicht isoliert betrachtet werden können, sie sind vielmehr dramatische Verdichtungen in einem größeren Veranstaltungsrahmen.

Das 7. und abschließende Kapitel fächert die vielfältigen Varianten der «conjugal farce» auf. Der Autor greift bei dieser Gelegenheit auf eine ältere Publikation zurück, die er im Rahmen dieser Buchveröffentlichung auf den Stand seiner vorgelegten Gattungsreflexionen brachte. Diesem angefügten Kapitel fällt eine primär illustrative Aufgabe zu.

Es dürfte kein Zweifel darüber bestehen, daß A. E. K. eine ausgesprochen anregende Untersuchung vorgelegt hat. Sie ist konzis und klar, in ihrer Argumentation perspektivenreich. Ein langjähriger Umgang mit dem Textkorpus ermöglichte es, daß die Ansprüche des Historikers und des Systematikers in eine fruchtbare Dialektik eintraten. Sicherlich ist die Studie ergänzungsfähig, auch enthält die Untersuchung in sehr vieler Hinsicht Stoff zu Kontroversen. Dies kann jedoch die Bedeutung dieses originellen Beitrages nicht schmälern.

Gerhard Damblemont

✱

PALLE SPORE, *Etudes toponymiques II,* Odense (University Press) 1984, 80 p. (*Etudes romanes de l'Université d'Odense* 16).

Non sono ancora molto noti in ambito linguistico italiano i lavori di toponomastica sincronica del linguista danese Palle Spore sui toponimi francesi a struttura composta. Il volumetto di cui qui si tratta è la preannunciata ripresa del fondamentale *Etudes toponymiques I. Les noms de lieux déterminés par un syntagme prépositionnel,* apparso nel 1980 e già recensito nella presente rivista da L. Löfstedt (*VRom.* 42 [1983], 275–277; si vedano inoltre le recensioni di H. Störing in *Beiträge zur Namenforschung* n. F. 18 [1983], 182–187 e di H. J. Wolf in *ZRPh.* 99 [1983], 444–449), ed è interamente dedicato ai toponimi formati con l'ausilio dell'elemento aggettivale o epiteto, secondo la terminologia adottata da P. Spore.

Un breve capitolo introduttivo dà le dimensioni del *corpus* d'indagine, analogo a quello del primo volume (le denominazioni ufficiali dei comuni nell'Europa francofona) con l'aggiunta dei risultati di uno spoglio non sistematico della cartografia moderna comprendente probabilmente anche buon numero di econimi minori o *lieux-dits*; il tutto per un inventario di oltre cinquemila nomi. Una suddivisione preliminare in due settori del territorio esaminato, assai arbitraria anche a detta dell'autore (p. 10), intende contribuire ad illustrare la distribuzione geografica dei principali fenomeni.

Il secondo capitolo comprende le premesse teoriche allo studio e l'esposizione di una parte dei risultati. P. Spore affronta subito il problema, essenziale per la successiva classificazione e valutazione dei risultati, della definizione della qualità (appellativa o propriale) del nucleo sostantivale del toponimo e adotta la soluzione molto conveniente del ricorso al repertorio lessicale della lingua francese, estendendone giustamente i limiti fino a comprendere termini specifici geografici e toponimici e alcune fra le più frequenti varianti dialettali (i cui criteri di assunzione rimangono però oscuri) e riservandosi, in una rara deviazione dal rigido percorso sincronico e formale, di scartare i pochi casi di palese coincidenza del tipo *La*

Vieille-Lyre o *Bas-Maire*. Fra gli aspetti del *corpus* oggetto di analisi e fattori precipui di una sua strutturazione e interpretazione emergono per importanza la posizione dell'epiteto e soprattutto la sua funzione; gli aggettivi vengono classificati come contraddittori o distintivi: i primi, caratterizzati da una funzione semantica oppositiva che si esprime in diversi gradi di marcatezza (p. 16-17), costituiscono all'incirca i due terzi dell'inventario.

Con il sottocapitolo dedicato alla grafia - più precisamente al problema dell'agglutinazione dell'epiteto - inizia l'esposizione dei risultati dell'inchiesta, che subito propone due osservazioni di rilievo: in presenza di un elemento sostantivale propriale l'agglutinazione dell'epiteto è sensibilmente meno frequente e formalmente diversa che con un appellativo; inoltre, il tasso di agglutinazione si rivela essere inversamente proporzionale alla lunghezza del toponimo. L'impostazione strettamente formale del lavoro comporta purtroppo l'esclusione dal *corpus* di questa importante categoria di nomi, che P. Spore illustra e analizza soltanto a titolo complementare. Al lettore riesce però difficile accettare l'esclusione di nomi come *La Neuveville* o *Grandchamp* da uno studio che si vuole completo sulle formazioni aggettivali nella toponomastica francese. Anche i composti a base appellativa, tipo assai frequente nella toponomastica minore, beneficiano di una trattazione sommaria dato lo scarso grado di interesse che essi presentano (rispetto delle regole di accordo in genere e numero, rari casi di opposizione, ecc.) agli occhi dell'autore.

La maggior parte dello studio si concentra quindi sull'analisi dei composti a base propriale, che P. Spore indaga e classifica sulla scorta della suddivisione precedentemente operata degli elementi epitetici. Il gruppo più importante è costituito dagli aggettivi contraddittori, dove tre sistemi dominano nettamente per la loro frequenza: *petit / grand, gros* (che da soli costituiscono quasi la metà dell'intero inventario!), *vieux, ancien / jeune, neuf, nouveau* e *haut / bas* (accanto a epiteti analoghi di natura avverbiale e sintagmatica preposizionale). Segue la trattazione dei composti con aggettivi distintivi («ceux qui ne s'opposent pas à un seul adjectif», p. 51), fra i quali un posto a sé occupano le indicazioni di colore dominate dall'aggettivo *blanc* (l'unico che possa trovarsi in opposizione totale), mentre *sec* e *franc* guidano il restante eterogeneo gruppo di aggettivi, fra cui alcuni participi e deonomastici. L'analisi viene condotta ponendo sistematicamente i toponimi così raggruppati su assi di variabilità, quali il grado di opposizione negli aggettivi contraddittori (alquanto arbitraria appare qui (p. 44) la soluzione dell'opposizione oltre il limite spaziale di 25 km: ci si può chiedere come lo Spore riesca a misurare il grado di «notorietà» di un toponimo!), la posizione dell'epiteto nella struttura complessiva del nome, la diffusione areale dei singoli fenomeni (con le riserve di cui sopra).

Una lunga serie di risultati e statistiche numeriche viene infine confortata da alcune considerazioni generali di un certo interesse. L'unica che l'autore riesce a trarre dalla elaborata messa in relazione dei vari gradi di opposizione degli epiteti con le differenti strutture dei toponimi nega un influsso di quelli su queste, ma individua una predominanza dell'epiteto in posizione anteposta al nome nella toponomastica minore e della struttura del soprannome (nucleo sostantivale + articolo + epiteto) in quella più ufficiale dei comuni amministrativi. Quanto all'accordo in genere e numero dell'epiteto, si riscontrano tendenze dominanti a seconda della terminazione del nucleo sostantivale; un fenomeno particolare è dato qui dalla presenza di epiteti al femminile singolare anche in relazione a nomi che non implicherebbero tale forma: a questo proposito P. Spore ridimensiona e corregge alcune ipotesi formulate in passato sull'impiego del «féminin syntactique» nella toponomastica francese (p. 65-66). Sull'uso dell'articolo poi l'analisi delle variabili non sembra poter determinare con chiarezza le condizioni che ne favoriscono l'acquisizione o la perdita. Una breve bibliografia e un indice articolato per materie, aggettivi e toponimi chiudono il volumetto.

Lo studio di Palle Spore costituisce, al di là di alcune scelte metodologiche che possono apparire discutibili, un importante e raro momento di analisi empirica in vista di una definizione non solo teorica del toponimo. Non rimane che attendere un'estensione dell'inchiesta agli altri modi di formazione del nome.

Mario Frasa

*

LOTHAR WOLF, avec la collaboration de PAUL FISCHER, *Le français régional d'Alsace. Etude critique des alsacianismes,* Paris (Klincksieck) 1983, 201 p. (*Bibliothèque française et romane* A/45).

Während die ausländischen Historiker schon vor einiger Zeit das Elsaß als Forschungsgegenstand entdeckt haben[1], spricht sich bei den Sprachwissenschaftern erst allmählich herum, welch dankbares Feld hier noch zum großen Teil brachliegt[2]. Denn seltsamerweise ist das Elsaß - immerhin eine der zentralen europäischen Kulturlandschaften - vielen Gebildeten aus dem Gesichtskreis geraten.

Auch der Chauvinismus vergangener Generationen und das noch heute wirksame Einheitlichkeitsbestreben des französischen Staates dürften dabei eine Rolle gespielt haben. So haben es die Linguisten bisher meist vermieden, sich in ein Wespennest zu setzen, ist doch kaum ein Thema in der an und für sich schon an Polemiken reichen Geschichte dieser Provinz derart umstritten und von Ideologie geprägt wie die Sprachenfrage[3].

Immerhin verlieren allmählich die Gegensätze an Schärfe, und auch im Elsaß besinnt man sich wieder auf die heimatlichen Werte. In der ruhiger gewordenen Atmosphäre ist vor allem die Erarbeitung einer Diskussionsbasis wünschenswert, und eine solche Grundlagenforschung legt nun Wolf vor.

Seine Publikation ist im wesentlichen ein historisches Wörterbuch des français régional und damit in Anlage und Zielsetzung - allerdings nicht in der Exzerptionsbreite - dem berühmten Pierrehumbert vergleichbar. Die vom Autor aufgelisteten meist lexikalischen Alsatismen stammen aus ausschließlich schriftlichen Quellen, nämlich für Elsässer

[1] Als beispielhafte ausländische Bemühungen um die jüngste Geschichte des Elsaß seien genannt: KARL-HEINZ ROTHENBERGER, *Die elsaß-lothringische Heimat- und Autonomiebewegung zwischen den beiden Weltkriegen.* Bern - Frankfurt 1975; PHILIP BANKWITZ, *Alsatian Autonomist Leaders 1919-1947,* Lawrence/Kansas 1978. Rezensionen zu den beiden Büchern erschienen in *Land un Sproch, Les Cahiers du bilinguisme* 6 (1976), n° 3, p. 6 (Rothenberger); 10 (1980), n° 4, p. 27 und *Revue d'Alsace* 107 (1981), 293-294 (französische Übersetzung von Bankwitz).

[2] Als Pioniere kann man erwähnen: ALBERT VERDOODT, *Zweisprachige Nachbarn. Die deutschen Hochsprach- und Mundartgruppen in Ost-Belgien, dem Elsaß, Ost-Lothringen und Luxemburg,* Wien - Stuttgart 1968; WOLFGANG LADIN, *Der elsässische Dialekt - museumsreif? Analyse einer Umfrage,* Strasbourg 1982. - Im Gegensatz zur Sprachwissenschaft hat die Beschäftigung der Literarhistoriker mit dem Elsaß nie aufgehört, was sich durch die vielen bedeutenden Gestalten der elsässischen Geistesgeschichte erklärt. Es fehlt aber meines Wissens ein Werk, das den Beitrag des Elsaß zur frankophonen Literatur würdigt.

[3] Eine ausgewogenen Einführung bietet EUGÈNE PHILIPPS, *Le défi alsacien,* Strasbourg 1982. Bezeichnenderweise wurde das Buch wegen seines Muts zur Unkonventionalität à compte d'auteur verlegt: 3 rue Ignace Pleyel, 67100 Strasbourg. - Cf. auch die von VICTOR HELL in weiterem kulturellen Rahmen behandelte Thematik «Le mythe du Germain et du Gaulois en Alsace», in: *Nos ancêtres les Gaulois, Actes du Colloque international de Clermont-Ferrand,* Clermont-Ferrand 1982, p. 385-389.

bestimmten Französisch-Anleitungen (seit 1835) sowie den wenigen wissenschaftlichen Arbeiten der jüngsten Zeit.

Zwischen Eigenheiten der Elsässer deutscher und französischer Muttersprache wird nicht unterschieden. Wahrscheinlich hat dies der Forschungsstand nicht zugelassen[4]. Doch sollte man nicht übersehen, daß seit dem Ende des 18. Jahrhunderts die Muttersprache eines - zunächst sehr kleinen - Teils des elsässischen Bürgertums Französisch war, ein Französisch über dessen Charakteristika wir nur unvollständig unterrichtet sind. Für die weitere Verbreitung der Nationalsprache im Volk hat aber gerade diese sozial führende Schicht eine große Rolle gespielt.

Übrigens macht man sich im Elsaß in der letzten Zeit grundsätzliche Gedanken zum Französisch-Unterricht, wobei die massive (und pädagogisch oft ungeschickte) Germanismen-Bekämpfung einer differenzierteren Methode Platz zu machen beginnt[5]. Sogar die Schulverwaltung will die sich aus dem noch teilweise alloglotten Charakter des Landes ergebenden Schwierigkeiten nicht mehr alle über den gleichen nationalen Kamm scheren, sondern verspricht, einigen Grundtatsachen offen ins Auge zu sehen.

Während langer Jahre richteten sich Erzieher und Schulverwaltung nämlich nach dem Motto: Tod den Germanismen! Und beim geringsten Verdacht erhielt eine sprachliche Erscheinung das Etikett *germanisme* aufgeklebt, ein Verhalten welches wir auch aus der Westschweiz und Belgien kennen und welches letzten Endes auf einem Schuldkomplex gegenüber der eigenen Norm-Sprache beruht. Zwar mag ein solches intuitives Urteil der Sprachpraktiker in vielen Fällen zutreffen, Wolf gebührt aber das Verdienst, die elsässischen Züge in einen weiteren ostfranzösischen Zusammenhang gestellt zu haben.

Er zog nicht nur beinahe die gesamten sprachpflegerischen Schriften Walloniens und der Westschweiz heran, sondern konsultierte dazu gar noch das regionalfranzösische Zettelmaterial des Neuenburger Centre de Dialectologie. Er zeigt durch das Vergleichsmaterial, wie schwierig es ist, sauber zwischen français populaire, deutschem Einfluß und Archaismen zu unterscheiden. Manchmal hat man den Eindruck, daß das eine das andere nicht ausschließt[6].

So präsentiert uns Wolf ein höchst erwünschtes, kritisch aufgearbeitetes historisches Inventar des elsässischen Französisch. Daß damit noch nicht alles gesichtet und gewichtet ist, dürfte klar sein. Neben den mündlichen Quellen wären etwa die gewollten und unfreiwilligen Alsatismen in der Literatur zu erheben, wie Alan Bliss dies in vorbildlicher Weise für das ältere Englisch in Irland getan hat[7]. Aber auch so verdient das originelle und solide Werk unsere Anerkennung.

Einzelheiten:

P. 7: Im Gegensatz zu der zitierten Meinung von G. Tuaillon, der Provinzler kontrolliere streng den Gebrauch seiner Regionalismen, muß betont werden, daß sich dieser über den provinziellen Charakter vieler Wörter und Wendungen nicht im klaren ist, diese also für allgemein französisch hält. Ein Beispiel aus dem frankophonen Elsaß: *rein* s. m. 'Hang' gilt in

[4] Aber cf. p. 20: Stoeckle.

[5] Cf. PAUL HATTERER, «Pour une progression grammaticale dans l'enseignement du français en Alsace», in: *Le français en Alsace*, Paris - Genève 1985, p. 325-331. - Einige Angaben auch bei EUGÈNE PHILIPPS, *L'Alsace face à son destin. La crise d'identité*, Strasbourg 1978, p. 125-131, 240-242 sowie in seinem N 4 erwähnten Werk *Le défi alsacien*, p. 195 ss.

[6] In seiner Besprechung des vorliegenden Buchs versucht Georges Straka, Germanismen, Archaismen und Volkstümliches voneinander zu trennen: *RLiR* 48 (1984), 498-501.

[7] ALAN BLISS, *Spoken English in Ireland 1600-1740. Twenty-Seven Representative Texts* Assembled and Analysed by A. B., Dublin 1979.

Urbeis (Orbey) als französisch, ist aber in Wirklichkeit auf einige wenige Gemeinden beschränkt[8].

Übrigens kann auch das Umgekehrte eintreten. So finden sich noch in einem kürzlich erschienenen, höchst fragwürdigen Lexikon der Westschweiz die Ausdrücke *c'est pas pour dire* 'je ne veux pas exagérer' und *je ne dis pas* 'je ne dis pas le contraire'[9], obwohl beide bereits Ende des 19. Jahrhunderts im Pariser Volksfranzösisch auftauchen[10].

P. 11ss.: Geschickt hält sich Wolf aus dem Sumpf von Beschuldigungen und Gegenbeschuldigungen heraus, indem er die wichtigsten Daten der elsässischen Sprachgeschichte referiert. Als weiteren Markstein hätte er das Jahr 1959 festhalten können (p. 14), als man zum ersten Mal den starken Rückgang der Deutsch-Kenntnisse bei Schülern feststellte: «Wortlaut des Berichtes der *Commission Angelloz* über die Zweisprachigkeit in den katholischen Pfarreien der Diözese Straßburg», *Europa Ethnica* 24 (1967), 126-141.

P. 11, N 1: Der Vorname des Akademierektors Pfister ist *Christian,* nicht *Chrétien.* - Der Titel *Psychanalyse de l'Alsace* von Frédéric Hoffet, Colmar 1973, ist bereits die zweite Auflage. Die erste kam 1951 in Paris heraus.

P. 14: Die für 1962 aus zweiter Hand zitierte Statistik erschien in: Institut national de la statistique et des études économiques, Direction régionale de Strasbourg, *Recensement général de la population 1962. Langues parlées et religions déclarées en Alsace,* tome I, Strasbourg [1965], p. VIII.

P. 15: Die erste regionale Kakologie des Französischen ist François Poulain de la Barre, *Essai des remarques particulières sur la langue françoise pour la ville de Genève,* Genf 1691. Die *Gasconismes corrigés* wurden erst 1766 veröffentlicht.

P. 195ss.: In der Bibliographie vermißt man Oscar Bloch, *La pénétration du français dans les parlers des Vosges méridionales,* Paris 1921 (p. 121-133: Le français régional)[11]. - Da der *Dictionnaire du français vivant* von 1972 (p. 195) bekannter unter der Abkürzung *Dictionnaire Bordas* ist, hätte in diesem Fall der Verlag angegeben werden sollen. - Das Standardwerk von Lévy heißt *Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine,* statt ... *de l'Alsace et de la Lorraine* (p. 197). - Das Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde (unter *Zéliqzon;* p. 199) sollte man nach Bänden (tome), nicht nach den irreführenden Jahrgangsziffern (année) zitieren: also 39 (1930), nicht 43 (1930).

Wulf Müller

[8] MAURICE HERMANN, *Glossaire du patois d'Orbey,* Orbey 1983, p. 34 (Société d'histoire du canton de Lapoutroie/Val d'Orbey) und eigene Aufnahmen. - Cf. *FEW* 16, 656.

[9] CATHERINE HADACEK, *Le suisse romand tel qu'on le parle. Lexique romand-français,* Lausanne 1983, p. 43. - Zuverlässiger ist da schon EDMOND PIDOUX, *Le langage des Romands,* Lausanne ²1984, wo die beiden Ausdrücke fehlen.

[10] SIEGFRIED HOSCH, *Französische Flickwörter,* 1895; zitiert nach *Die französische Sprache von heute,* herausgegeben von FRANZ JOSEF HAUSMANN, Darmstadt 1983, p. 58. - *Ce n'est pas pour dire* ist gar schon 1791 belegt: *Matériaux pour l'histoire du vocabulaire français* II/19, Paris 1981, p. 103.

[11] Überhaupt fehlen bei Wolf einige der von Baldinger aufgeführten Quellen für das Regionalfranzösische Lothringens. Cf. KURT BALDINGER, «L'importance du vocabulaire dialectal dans un thesaurus de la langue française», in: *Lexicologie et lexicographie françaises et romanes, Orientations et exigences actuelles, Strasbourg, 12-16 novembre 1957,* Paris 1961, p. 168-169. Gerade für die Nachbarprovinz Lothringen hätte man sich Vollständigkeit gewünscht.

NINA CATACH, JEANNE GOLFAND, ROGER DENUX, *Orthographe et lexicographie (Littré, Robert, Larousse)*, t. I: *Variantes graphiques - Mots latins et grecs - Mots étrangers*, Paris (Didier) 1971, 333 p. (*Publications du Centre d'Etude du Français Moderne et Contemporain sous la direction de B. Quemada* vol. 3)

N. Catach (= C.), die verantwortliche Autorin der vorliegenden Publikation, hat sich mittlerweile in der fr. Sprachwissenschaft einen Namen als Spezialistin für Fragen der Orthographie gemacht. Neben der hier zu besprechenden Arbeit hat dazu vor allem ihre umfangreiche Untersuchung *L'orthographe française à l'époque de la Renaissance* (Genève [Droz] 1968, 495 p.) beigetragen; ferner sind zu nennen der *Que sais-je?*-Band n° 685 mit dem Titel *L'orthographe* (Paris [PUF] 1978) sowie *L'orthographe française. Traité théorique et pratique avec des travaux d'application et leur corrigés* (Paris [F. Nathan] 1980, 334 p.) entstanden unter Mitwirkung von Claude Gruaz und Daniel Duprez.

Gegenstand der vorliegenden Veröffentlichung sind die orthographischen Problemfälle der fr. Gegenwartssprache: Elemente des Standardwortschatzes, deren Schreibweise Varianten aufweist, gelehrte Lehnwörter aus den klassischen Sprachen sowie Lehnwörter aus lebenden Sprachen (cf. den Subtitel des ersten Teilbandes). Über die Ziele ihrer Untersuchung gibt C. im Avant-propos ausführlich Auskunft: «effectuer un inventaire rapide, mais complet, des lieux d'hésitation et d'évolution de l'usage graphique actuel,...; examiner à la lumière des faits, l'attitude et le rôle personnel des auteurs de dictionnaires en ce qui concerne l'orthographe,...; dégager, dans la mesure du possible, quelques principes simples, d'ordre général, concernant le présent et l'avenir des dictionnaires sur le plan graphique; aider,..., à une normalisation éventuelle de l'orthographe française,...» (p. 7). Wie aus den hier wiedergegebenen Zielen, aber auch bereits aus dem allgemeinen Obertitel des Werkes hervorgeht, stützen sich C.s Untersuchungen zur fr. Orthographie auf die Auswertung einiger repräsentativer Werke der neueren fr. Lexikographie; im einzelnen handelt es sich dabei um den *Littré* (1863/72), den *Grand Robert* (1951/64) und den *Petit Larousse illustré* (éd. 1962 und 1969). Es mag überraschen, daß C. das *Dictionnaire de l'Académie française* nicht mit in ihre Untersuchungen einbezogen hat. C. bemerkt aber zu Recht, daß das Akademie-Wörterbuch keine Autorität mehr darstellt. Dieses Urteil kann nicht weiter verwundern, weil in der letzten Ausgabe von 1932/35, die mittlerweile zu einer bibliophilen Kostbarkeit geworden ist, begreiflicherweise viele moderne Wörter fehlen. Im übrigen findet das Akademie-Wörterbuch doch zumindest eine indirekte Berücksichtigung in C.s Untersuchung, weil *Littré* wenn immer möglich der 6. Ausgabe (1835) des *Dictionnaire de l'Académie française* gefolgt ist. Die Berücksichtigung des *Littré* selbst läßt sich dadurch rechtfertigen, daß sich sein Ruf als Autorität durch die Herausgabe von unveränderten Nachdrucken bis in die neueste Zeit hinein erhalten konnte. Der *Grand Robert* verdient insofern berücksichtigt zu werden, weil er den Anspruch erhebt, den *Littré* zu ersetzen. Zu bedauern ist lediglich, daß nicht auch der *Petit Robert* (1. Ausgabe 1967) zum Vergleich herangezogen worden ist, was rein zeitlich hätte möglich sein sollen. Es wäre sicher interessant gewesen festzustellen, inwieweit gewisse Mängel des *Grand Robert*, von denen noch zu sprechen sein wird, sich im *Petit Robert* fortgesetzt haben. Die Berücksichtigung des *Petit Larousse illustré* schließlich rechtfertigt sich insofern, als er auf Grund seiner Verbreitung und seiner ständigen Überarbeitung eine unbestreitbare Autorität gewonnen hat.

Innerhalb des ersten Teiles der vorliegenden Arbeit, der der Auswertung der Untersuchungen zur Orthographie in den erwähnten Wörterbüchern vorbehalten ist, werden in einem ersten Kapitel mit der Überschrift «Typologie graphique des dictionnaires» nach einer Erörterung prinzipieller Fragen im Zusammenhang mit dem Thema die der Abhandlung zugrundeliegenden Wörterbücher mit ihren Charakteristika vorgestellt. Neben einer

allgemeinen Charakterisierung dieser Wörterbücher wird hier versucht, ihr Verhalten hinsichtlich der Orthographie zu definieren, die keineswegs etwas ein für allemal Feststehendes ist, sondern wie jeder andere sprachliche Bereich der Veränderung unterliegt. Es ergibt sich dabei, daß *Littré* im allgemeinen der 6. Ausgabe (1835) des Akademie-Wörterbuchs folgt. Dort, wo die entsprechenden Angaben im *Dict. de l'Académie* von 1835 fehlen wie etwa bei neueren Lehnwörtern, befürwortet *Littré* ihre weitgehende Integration und macht auch geeignete Vorschläge für ihre Graphierung. Dabei entwickelt *Littré* Prinzipien für die Französierung von Lehnwörtern, die laut C. auch heute noch Gültigkeit haben. Der *Grand Robert,* der sich im Bereich der semantischen Wortanalyse unbestreitbare Verdienste erworben hat, erweist sich in orthographischen Fragen als ein nicht immer zuverlässiger Gewährsmann, wie C.s Untersuchungen ergeben haben. C. bemängelt einmal ganz allgemein die oftmals fehlende Koordination im graphischen Bereich; so wird etwa ein und dieselbe Zusammensetzung an verschiedenen Stellen im Wörterbuch nicht immer einheitlich geschrieben (mit Bindestrich oder zusammengeschrieben). Erhebliche Inkonsequenzen stellt C. auch bei der Angabe der Aussprache von Fremdwörtern mit den Mitteln des fr. Alphabetes fest; so wird bei den Anglizismen auf *-ing* die Endung ganz unterschiedlich wiedergegeben. Bedenklicher ist aber, daß der *Grand Robert* Graphien des *Littré* übernimmt, die seit langem ungebräuchlich sind und selbst in der 8. Ausgabe (1932/35) des Akademie-Wörterbuchs nicht mehr vorkommen. An anderen Stellen tendiert der *Grand Robert* zu unkritischer Aneinanderreihung von Graphien aus verschiedenen Quellen. Bei der Untersuchung des *Petit Larousse Illustré* unter graphischen Gesichtspunkten stellt C. eine eindeutige Hinwendung fest zu dem, was sie den «étymologisme du PLI» (p. 55) nennt. Gemeint ist damit «... la conservation intégrale... du mot étranger, tel qu'il nous vient de sa langue d'origine» (p. 56). Diese Entwicklung, die sich gut an den beiden untersuchten Ausgaben von 1962 und 1969 beobachten läßt und von C. mit zahlreichen Beispielen belegt wird, hat zur Folge, daß die Graphie neuerer Lehnwörter unnötig kompliziert wird (auch durch die Verwendung von Hilfszeichen wie etwa über langen Vokalen in Arabismen) und daß immer häufiger mehrere voneinander abweichende Graphien ein und desselben Lehnwortes nebeneinander aufgeführt werden. C. warnt mit Recht vor diesem unkritischen Vorgehen, das für den Auskunft suchenden Benutzer keine Hilfe bedeutet. Zudem ist die übertriebene Respektierung der ursprünglichen Form von Lehnwörtern nicht dazu geeignet, den Prozeß ihrer Integration zu beschleunigen. C. macht deutlich, daß hier in ihren Augen eine Fehlentwicklung in der neueren fr. Lexikographie sichtbar wird, die dringend einer Korrektur bedarf. Sie hält eine Rückbesinnung auf das von *Littré* praktizierte Verfahren für erforderlich, das eine maßvolle Einpassung in das fr. Sprachsystem beinhaltet, und empfiehlt im übrigen «une meilleure adaptation des graphies à la langue parlée quotidiennement par des millions de locuteurs» (p. 57).

Nach einer eingehenden Charakterisierung der untersuchten Wörterbücher unter orthographischen Gesichtspunkten wendet sich C. der Behandlung der verschiedenen Kategorien von orthographischen Problemfällen zu. Dabei beschäftigt sie sich zunächst in einem Kapitel «Les variantes graphiques» mit der graphischen Variation im Bereich des angestammten Wortschatzes. Hier gibt C. ihren Untersuchungen auch eine diachronische Dimension, indem sie sich im Paragraphen «Les variantes anciennes» vor allem mit der Entwicklung der Orthographie in den verschiedenen Ausgaben des Akademie-Wörterbuchs zwischen 1694 und 1935 befaßt. Hierbei ergibt sich, daß die orthographische Entwicklung im angegebenen Zeitraum recht beachtlich gewesen ist. Auf Grund von Stichproben hat C. ermittelt, daß ca. 40% des Wortschatzes im Akademie-Wörterbuch zwischen der ersten und achten Ausgabe orthographische Veränderungen erfahren haben, auch wenn diese in

einigen Ausgaben ausgeprägter gewesen sind als in anderen. Hier wird erneut deutlich, daß auch die Graphierung einer Sprache keineswegs etwas Unveränderliches ist, sondern ihrerseits eine Entwicklung kennt. Im Paragraphen «Les variantes nouvelles» wird einmal auf den Problembereich der volkssprachlichen Wortelemente aufmerksam gemacht, die nur in der Umgangssprache oder im Argot leben und deren schriftliche Fixierung zu zahlreichen Varianten Anlaß gibt (cf. *gnole, gniole, gnôle, gniaule, niaule* etc.). Ferner untersucht C. verschiedene neuralgische Punkte orthographischer Variabilität in der Standardsprache wie etwa die Wiedergabe von [*k*] durch *qu/c (brisquard/briscard),* gewisse Doppelkonsonanten wie *ll/l* (*mollasse/molasse* s.f.), *tt/t (pommetté/pommeté), nn/n (rationalisme, traditionalisme,* aber *distributionnalisme, fonctionnalisme, résonnant/résonant),* die Wiedergabe griechischer Buchstaben in gelehrten Lehnwörtern oder Wortbildungen *(y, ph, rh, th, ch).* Hat man sich in der Vergangenheit vielfach mit Erfolg bemüht, die griechischen Buchstaben vereinfacht wiederzugeben *(i, f, r, t, c),* so beobachtet C. in den neueren Wörterbüchern wieder vermehrt eine Respektierung der in der Wissenschaftssprache üblichen Translitterationen, was sie in Zusammenhang bringt mit den «tendances néo-scientistes de notre temps» (p. 94).

Die folgenden drei Kapitel sind dann den Lehnwörtern vorbehalten, die in besonderem Maße zu Graphierungsfragen Anlaß geben. Dabei ist C. bestrebt, nicht nur die spezifischen Probleme der einzelnen Lehnwörterkomplexe aufzuzeigen, sondern macht zugleich konkrete Vorschläge zu ihrer Lösung, so daß dieser Teil auch von hoher praktischer Bedeutung etwa für die fr. Lexikographie ist. Das erste dieser Kapitel, das sich mit den Lehnwörtern aus den klassischen Sprachen befaßt, gibt C. Gelegenheit, auf eine ganze Anzahl von Inkonsequenzen in den Graphien der Latinismen und Graecismen hinzuweisen wie etwa bei der Verwendung von Akzenten *(aléa, duodénum,* aber *veto, desiderata)* und der Pluralbildung *(stimulus, -i,* aber *campus* sg./pl.; *maxima* und *maximums, minima* und *minimums).* Das folgende Kapitel, das den Entlehnungen aus den lebenden Fremdsprachen (mit Ausnahme des Englischen) gewidmet ist, bringt in einem einleitenden Paragraphen einige allgemeine Betrachtungen zum Lehnwort, die durchaus originell sind und eine gute Charakterisierung des Phänomens der sprachlichen Entlehnung liefern. Entsprechend der Zielsetzung der Arbeit und ausgehend von der Erkenntnis, daß «la structure phonique de l'emprunt est liée indissolublement à sa transcription graphique, telle qu'elle est adoptée en français» (p. 116), beschäftigt sich C. auch hier vor allem mit der graphischen Integration der Lehnwörter. Die Lehnwörter werden nach ihrer Herkunft geordnet behandelt (ital., iberorom., slav., germ., semit. etc.), was C. die Möglichkeit gibt, Integrationsprobleme, die sich für Lehnwörter ein und derselben Herkunft stellen, auf rationelle Weise zu erörtern. Auch hier hat C. wieder Gelegenheit, an vielen Beispielen die übertriebene Respektierung der fremdsprachigen Wortformen in den heutigen Wörterbüchern *(PLI)* zu zeigen, die nur selten den Versuch einer graphischen Adaptation unternommen haben. C. beanstandet auch, daß Lehnwörter mit ihrer ursprünglichen Pluralbildung beibehalten werden (cf. *des lieds* und nicht *des lieder, des leitmotifs* und nicht *des leitmotive*). Gesondert behandelt werden im letzten Kapitel die Anglizismen (und Amerikanismen), was sich durch ihren hohen Anteil am fr. Lehnwortschatz erklärt. Auch diesen Lehnwörterkomplex betrachtet C. primär unter dem Gesichtspunkt der Integrierbarkeit. Unter den ca. 600 Anglizismen im PLI, von denen etwa die Hälfte bereits integriert ist und nicht mehr der Erörterung bedarf, gilt C.s Aufmerksamkeit vor allem den restlichen 300, die sie wieder unterteilt in «les intouchables (..., passagers, internationaux, inutiles ou impossibles à toucher)» und «les intégrables (par traduction, calque, assimilations diverses, morphologiques, phoniques ou graphiques)» (p. 136). Während sich C. bei der ersten Kategorie darauf beschränkt, Beispiele für die internationalen Anglizismen (*copyright, script-girl* etc.) zu nennen und die zu großzügige Aufnahme

von ephemeren Modewörtern durch den *PLI* zu bedauern, versucht sie der zweiten Kategorie mit einer ganzen Palette von Integrationsmöglichkeiten beizukommen, die sich keineswegs auf den graphischen Bereich beschränken (s. o.). Bei den von ihr als «assimilations» bezeichneten Integrationsformen macht C. auf Grund der schon vorher dargelegten «lois générales d'intégration propres au français» (p. 123) wiederum eine ganze Reihe von konkreten Einpassungsvorschlägen, denen die Absicht zugrunde liegt: «aider le mot à s'introduire, grâce à des modifications mineures» (p. 147). Am Rande ist zu bemerken, daß C.s Feststellung, *-ing* sei im Fr. ein produktives Wortbildungselement geworden (p. 116 und 140s.), wohl doch nicht ganz den Tatsachen entspricht. Gewiß gibt es mittlerweile etliche Anglizismen auf *-ing*, die im Fr. eine besondere Bedeutung bzw. Verwendung entwickelt haben, die das Englische nicht kennt. Dennoch kann aus der Sicht des Fr. nicht von Produktivität die Rede sein, da *-ing* nach wie vor nicht zu eindeutig fr. Neubildungen Anlaß gegeben hat.

In einer ausführlichen «Conclusion» (p. 159-182) faßt C. noch einmal die Ergebnisse ihrer Untersuchungen zusammen. Sie weist erneut darauf hin, daß es eine Illusion wäre anzunehmen, die Orthographie einer Sprache sei etwas überaus Stabiles und würde nicht der Veränderung unterliegen. Innerhalb eines erweiterten Worzschatzes des Fr. von ca. 50 000 Wörtern, den C. untersucht hat, weist nicht weniger als ein Fünftel graphische Varianten auf. Zu den Instabilitätszonen der fr. Orthographie gehören die volkstümliche Umgangssprache, die Lehnwörter aus den klassischen Sprachen und den modernen Fremdsprachen sowie die Komposita. Da gerade die Schreibweise (mit oder ohne Bindestrich bzw. Zusammenschreibung) und die Pluralbildung der Zusammensetzungen viele Unsicherheiten aufweisen, hat C. ihnen eine besondere Darstellung gewidmet, die 1981 als t. 2 *(les mots composés)* der Studie *Orthographe et lexicographie* bei F. Nathan erschienen ist. Da die orthographische Varianz auf Grund des ständigen Zustroms neuer Fremdwörter mehr denn je ein Problem von besonderer Aktualität ist, fordert C. eine «véritable politique de variantes» (p. 171), die darin besteht, in den Wörterbüchern neben der fremdsprachigen Form von Anfang an eine französierte Form aufzuführen und diese mit der Zeit zu favorisieren. Da der Lexikographie bei der Integration der Fremdwörter eine wichtige Rolle zukommt, müßte diese allerdings auch ihre prinzipielle Einstellung ändern: «... une telle politique... supposerait un renversement de la tendance étymologique actuelle, ... Elle supposerait également une attitude francisante systématique» (p. 171). Als Vorbild kann hierbei immer noch *Littré* dienen, der bereits ganz bewußt die Französierung der Fremdwörter betrieben hat. Mag sein Wörterbuch auch heute eher historischen Charakter haben, so kann es in dieser Frage die heutigen Lexikographen durchaus noch inspirieren. Diese Empfehlung ist letztlich an den *PLI* gerichtet, wie dieser auch im zuvor zitierten Passus gemeint ist. In der Tat billigt C. dem *PLI* auf Grund seiner Verbreitung und seiner ständigen Überarbeitung einen gewissen Autoritätscharakter zu, durch den er in die Lage versetzt wird, auf die Schreibweise der Fremdwörter im Fr. einzuwirken. Die Frage ist nur, inwieweit diese Rolle heute nicht auch oder vor allem dem *Petit Robert* zukommt.

Der umfangreiche zweite Teil der vorliegenden Arbeit hat dokumentarischen Charakter. Er umfaßt drei Wortlisten, in denen C. alphabetisch geordnet orthographische Problemfälle des Fr. unter verschiedenen Gesichtspunkten zusammengestellt hat: 1. fr. Wörter mit graphischen Varianten (pp. 186-225 712 Lemmata), 2. Lehnwörter aus den klassischen Sprachen (pp. 226-246 345 Lemmata), 3. Lehnwörter aus modernen Fremdsprachen (pp. 247-318 1392 Lemmata). Schon eine flüchtige Durchsicht dieser keineswegs vollständigen Wortlisten ist überaus instruktiv; zeigt sie uns doch, wie zahlreich die Wörter im Fr. sind, die noch keine verbindliche Schreibweise gefunden haben.

Den Abschluß des Werkes bildet ein umfangreiches Literaturverzeichnis, in dem vor allem eine detaillierte Zusammenstellung der Titel zur fr. Orthographie Beachtung verdient, da eine Spezialbibliographie zu diesem Thema eher selten anzutreffen ist. Erwähnung verdient ferner die Sorgfalt, mit der die Drucklegung der vorliegenden Arbeit überwacht worden ist. Trotz der Vielzahl der fr. Wörter und ihrer Varianten sowie der fremdsprachigen Formen, die im Verlauf der Untersuchung wie auch im alphabetischen Anhang zitiert werden, ist die Zahl der Druckfehler erstaunlich gering. Die geringfügigen Fehler beschränken sich im wesentlichen auf die Schreibweise der fremdsprachigen Vorlagen fr. Lehnwörter und sollen hier im einzelnen nicht aufgeführt werden. Auf einige andersgeartete Mängel soll dagegen hingewiesen werden. So fehlt auf p. 41 die Anmerkung 15; p. 96 oben sind mehrfach die Ligaturen *æ (a + e)* und *œ (o + e)* verwechselt worden; p. 113 Anm. 4 ist nach 'le prince' der Name 'Louis de Broglie' zu ergänzen; p. 125 geht *ramequin* nicht auf *ranken,* sondern auf ein mndl. *rammeken* zurück; p. 140 muß es bei den verschiedenen fr. Aussprachevarianten des englischen Verbalsuffixes *-ing* [*ɲ*] statt [*gn*] heißen; p. 154 in der letzten Zeile der Tabelle ist [*oɲ*] als Transkription von *-ong* durch [*oŋ*] zu ersetzen.

Zusammenfassend läßt sich sagen, daß die hier besprochene Arbeit eine überaus interessante, durchaus lesenswerte Studie ist. Auch wenn die Thematik nicht absolutes Forschungsneuland darstellt, so sind ihr doch in neuerer Zeit keine umfassenden Studien mehr gewidmet worden. Die Art, wie sich die Autorin mit dem Thema befaßt, ist durchaus originell. Sie stützt sich bei ihrer Untersuchung auf eine Anzahl bekannter Sprachwörterbücher, zu deren Charakterisierung sie dadurch in einem nicht unwichtigen Teilbereich der Sprache beiträgt. Zugleich liefert sie einen Großteil der Materialien mit, die ihrer Untersuchung zugrunde liegen, so daß man sich selbst ein Bild von der Komplexität der orthographischen Probleme des Fr. machen kann. C. beschränkt sich im übrigen nicht darauf, die Problemfälle der fr. Orthographie zu analysieren; aus einer intimen Kenntnis der Thematik heraus macht sie auch konkrete Vorschläge für die Graphierung in wichtigen Teilbereichen des fr. Wortschatzes. Die Praxisbezogenheit ist somit ein nicht unwesentliches Merkmal ihrer Untersuchungen zur fr. Orthographie; schreibt sie doch selbst: «notre but est essentiellement utilitaire» (p. 142). Ausgehend von einer Bestandsaufnahme der gegenwärtigen Situation in den Problembezirken der fr. Orthographie bemüht sich C. um eine Vereinheitlichung bzw. Vereinfachung der Graphierung von Lehnwörtern und über diesen aktuellen Anlaß hinaus geht es ihr um die Entwicklung von Normen, nach denen Lehnwörter adäquat in das fr. Sprachsystem eingepaßt werden können. Da die Forschung von C. ausgesprochen praxisorientiert ist, kann man nur hoffen, daß sie auf die fr. Lexikographie zurückwirkt, die der Ausgangspunkt für die hier besprochene Arbeit zur fr. Orthographie gewesen ist.

Otto Jänicke

✱

Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle (1789–1960), publié sous la direction de BERNARD QUEMADA, t. VIII: *épicycle – fuyard,* Paris (Editions du CNRS) 1980.

Wie schon in der letzten Besprechung des *TLF* (cf. *VRom.* 43 [1984], 210–214) erwähnt wurde, hat Ende 1978 ein Wechsel an der Spitze dieses lexikographischen Unternehmens stattgefunden. Zum genannten Zeitpunkt ist Paul Imbs aus seinem Amt als Direktor des *TLF* ausgeschieden, um in den Ruhestand zu treten. Mit P. Imbs verliert der *TLF* nicht nur seinen ersten Direktor, der in der schwierigen Anfangsphase des *TLF* dieses lexikographische Großunternehmen mit Umsicht geleitet und die Herausgabe von nicht weniger als sieben

Bänden betreut hat, sondern zugleich auch einen Initiator des Werkes, der die Konzeption des *TLF* entscheidend mitgeprägt und unter dessen Leitung der *TLF* als umfassendes Sprachwörterbuch (Sprachschatz) des Modernfranzösischen Gestalt angenommen hat. Wenn der *TLF* nicht nur ein ausführliches Sprachwörterbuch geworden ist, sondern mit seinen zahlreichen ergänzenden Informationen auch ein wissenschaftliches Arbeitsinstrument zur Erforschung des Fr., so ist dies zu einem guten Teil P. Imbs zu verdanken (zur Konzeption des *TLF* cf. die früheren Besprechungen in *VRom.* 39 [1980], 268-278 und 40 [1981], 249-253). Nach dem Ausscheiden von P. Imbs hat der C.N.R.S. Bernard Quemada mit der Leitung des *TLF* betraut. B. Quemada, der diese Stellung seit 1979 innehat, ist nun wahrlich kein Unbekannter in der fr. Sprachwissenschaft; man möchte sogar sagen, daß er für diese Aufgabe geradezu prädestiniert war, wenn man seine Tätigkeit und seine Publikationen überschaut. Beides weist ihn als Spezialisten in der fr. Lexikologie und Lexikographie aus. Von seinen Veröffentlichungen sollen hier die wichtigsten genannt werden: *Le commerce amoureux dans les romans mondains. Etude sur le vocabulaire de la galanterie au XVIIe siècle (1640-1700)* (thèse 1949), *Introduction à l'étude du vocabulaire médical (1600-1710)* (1956) und vor allem die umfangreiche Untersuchung *Les dictionnaires du français moderne 1539-1863. Etude sur leur histoire, leurs types et leurs méthodes* (1967), die durch ihre eingehenden Analysen ganz erheblich zur besseren Kenntnis der älteren fr. Sprachwörterbücher beigetragen hat. B. Quemada hat sich auch durch andere Aktivitäten und vor allem durch seine Herausgebertätigkeit einen Namen gemacht. So hat er bereits in den fünfziger Jahren an der Universität Besançon ein «Centre d'étude du français moderne et contemporain» ins Leben gerufen und in der Publikationsreihe dieser Forschungsstelle eine ganze Anzahl von weithin bekannten Veröffentlichungen herausgegeben. Hier sind in erster Linie die *Matériaux pour l'histoire du vocabulaire français. Datations nouvelles* zu nennen, die in weit über 20 Bänden wertvolle Angaben zur fr. Wortforschung geliefert haben. Ferner ist B. Quemada bekannt geworden als Herausgeber der renommierten *Cahiers de lexicologie* (seit 1959).

Der hier zu besprechende achte Band des *TLF* ist zugleich der erste, welcher unter der Leitung von B. Quemada herausgegeben worden ist. Anstelle eines längeren Vorwortes, das unter diesen Umständen durchaus möglich gewesen wäre und in dem der neue Direktor zu den grundlegenden Optionen des *TLF* hätte Stellung nehmen können, beschränkt sich Quemada auf einer knappen Seite (p. VII) auf einige allgemein gehaltene Festellungen. Er verspricht vor allem die Beachtung der bisher gültigen Grundsätze bei der Weiterführung des Werkes: «Le présent volume ne révélera aucun changement notable dans la formule qui est maintenant familière» und «Nous nous sommes interdit, par principe, toute modification qui entraînerait une transformation sensible de la forme et du contenu du dictionnaire». Im übrigen betont Quemada, daß man der Qualität der Angaben in Band VIII noch mehr Beachtung geschenkt habe: «... nous avons cherché à donner à l'ensemble de nos pratiques documentaires et rédactionnelles une validité et une précision encore plus grandes,...». Ansonsten wird noch einmal auf den besonderen Charakter des *TLF* hingewiesen: «cette réalisation éditoriale représentera, sans conteste, le plus important des dictionnaires de la langue moderne élaborés à ce jour» und «cet ouvrage... ne peut être dissocié de richesses documentaires susceptibles de pourvoir à des besoins lexicographiques dépassant le cadre des dictionnaires traditionnels». Quemada erinnert auch daran, daß das, was man heute gewöhnlich den *TLF* nennt, letztlich nur ein Teil von ihm ist, eben ein Wörterbuch des Neufranzösischen seit der Französischen Revolution, das zur gegebenen Zeit - immer unter dem Dach des *Trésor de la langue française* - durch andere Wörterbücher zur Sprache der vorangehenden Epochen ergänzt wird. Schließlich unterstreicht Quemada auch noch einmal, daß die Herausgabe des *TLF* eine kollektive Leistung darstellt («une réalisation collective illustrant le savoir lexicographique des chercheurs francisants d'au-

jourd'hui»). Er hat dabei nicht nur die ständigen Mitarbeiter des *TLF* in Nancy im Auge, über die jeweils am Anfang der Bände eine detaillierte Aufstellung orientiert. Ihr Anteil am Zustandekommen des *TLF* wird übrigens in verstärktem Maße dadurch gewürdigt, daß im vorliegenden Band zum ersten Mal die Redaktoren größerer Artikel in einem Anhang namentlich aufgeführt werden. Der Charakter des *TLF* als Gemeinschaftswerk soll wohl auch dadurch unterstrichen werden, daß der Name des Direktors in Band VIII nicht mehr auf dem Titelblatt verzeichnet wird. Quemada möchte aber auch vermehrt in- und ausländische Fachkollegen für die Mitarbeit am *TLF* gewinnen. Diese Entwicklung hat sich bereits unter seinem Vorgänger angebahnt. So wird seit 1975 der regionale Sprachgebrauch außerhalb Frankreichs berücksichtigt, wozu sich der *TLF* die Mitarbeit namhafter ausländischer Spezialisten versichern konnte (Belgien: M. Piron, Kanada: A. Clas, Schweiz: E. Schüle; cf. t. IV p. VIII, t. V. p. XII). Ferner haben sich von 1976 an auswärtige Kollegen (R.-L. Wagner, A. Rey etc.) an der Überarbeitung von Artikeln und dem Korrekturlesen beteiligt (t. V p. XII). Die in- und ausländische Mitwirkung an der Ausarbeitung des *TLF* hat sich in den letzten Jahren noch verstärkt (cf. t. VIII p. Vs.).

Wie schon erwähnt wurde, hat sich B. Quemada in seinem kurzen Vorwort zu Band VIII ausdrücklich bekannt zur Weiterführung des *TLF* unter Zugrundelegung der Grundsätze, die sich während der Publikation der ersten sieben Bände bewährt haben. Wenn man bedenkt, wie schwer sich der *TLF* getan hat, seine definitive Form zu finden, wird man diese Absichtserklärung begrüßen, weil damit die innere Einheit des Werkes zumindest in seinem größten Teil gewährleistet ist. Ganz ohne Neuerungen geht es aber auch in Band VIII nicht ab; sie sind in einem Postscriptum zum Vorwort von B. Quemada zusammengefaßt worden. Von den beiden wichtigsten soll hier kurz die Rede sein. In der Entwicklungsphase des *TLF* wurde dem als erstes zu realisierenden *Dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe s.* (heute allgemein gleichgesetzt mit dem *TLF*) der Zeitraum von 1789 bis 1960 zugemessen. Je mehr man sich aber vom terminus ad quem entfernte, desto stärker wurde das Bedürfnis spürbar, auch die neueste Entwicklung des fr. Wortschatzes, d. h. die Neologismen der sechziger und siebziger Jahre, im *TLF* zu berücksichtigen. Im Vorwort zu Band VIII kündigt Quemada an, daß der *TLF* künftig seine Spalten auch dem neuesten Wortgut öffnen werde («Dans la nomenclature,..., sont accueillis désormais des mots récents enregistrés dans la plupart des dictionnaires de langue actuels», p. VIII), auch wenn die zeitliche Begrenzung bis 1960 auf dem Titelblatt vorläufig noch beibehalten worden ist. Eine Durchsicht des Bandes hat einige der Wörter zu Tage gefördert, die erst nach 1960 an Bedeutung gewonnen haben: *fedayn, feed-back, feinteur, fictionnel, fixisme, flash, flip-flop, flipper* (v./n.), *floristique, focaliser, folioter, forcing, fragiliser, frustration.* Eine andere Neuerung, von der Quemada im Anhang zu seinem Vorwort spricht, ist eher drucktechnischer Art. Danach sollen vereinzelt gebrauchte Neologismen, die in besonderen «Remarques» am Ende des synchronen Artikelteils in kleinem Kursivsatz erwähnt werden, jetzt auch in kleinem Fettdruck gesetzt werden, wie es bereits von Band IV an für die Abteilungen in der Rubrik «Dérivés» geschieht. Nur wird der Fettdruck, durch den die ephemeren Neuwörter in der Rubrik «Rem.» tatsächlich leichter auffindbar werden, leider nicht von Anfang an verwendet, sondern erst von der Mitte des Bandes VIII an (p. 687 ss.). Bekanntlich hat man seit dem vierten Band die in den «Remarques» genannten wenig gebräuchlichen Ableitungen, die durch den kleinen Kursivsatz kaum ins Auge fielen, sowie die Beispielwörter in den Suffix-Artikeln in einem alphabetischen Index am Ende des jeweiligen Bandes zusammengefaßt, um sie dadurch leichter zugänglich zu machen. Über das, was in den alphabetischen Index am Ende der Bände aufgenommen werden soll, scheint im übrigen nicht von Anfang an Klarheit bestanden zu haben. Im Band IV sind auch die in Fettdruck gesetzten Ableitungen der Rubrik «Dér.» im Index verzeichnet, was von Band V an nicht mehr der Fall ist. In Band VIII (ab p. 687) tritt

jetzt die kuriose Situation ein, daß die seltenen Ableitungen (s. «Rém.») in Fettdruck im Index enthalten sind, die häufigen Ableitungen (s. «Dér.») in gleichem Satz dagegen nicht. Dadurch, daß jetzt der Fettdruck auch für die Ableitungen in den Remarques verwendet wird, verliert der Index weitgehend seine Funktion (natürlich nicht für die Beispielwörter in den Suffix-Artikeln!), es sei denn, man würde jetzt konsequenterweise auch wieder die häufigen Ableitungen (s. «Dér.») aufnehmen.

Auf eine Besonderheit des *TLF* ist im Rahmen seiner Besprechung in dieser Zeitschrift noch nicht genügend hingewiesen worden. Es handelt sich dabei um die Artikel, die der *TLF* den fr. Suffixen widmet. Diese Art Artikel stellt ein absolutes Novum in der fr. Lexikographie dar. Wohl gibt es schon seit geraumer Zeit spezielle Artikel für Präfixe sowie für Wortbildungselemente von Komposita in den meisten neueren fr. Sprachwörterbüchern. Dagegen waren die Suffixe bisher noch nicht als Lemmata in die Nomenklatur der Wörterbücher aufgenommen worden. Hier hat der *TLF* tatsächlich den wichtigen ersten Schritt getan. Über den Nutzen solcher kumulativer Artikel zur fr. Wortbildung sollten keine Zweifel bestehen. Mag vielleicht dem Normalbenutzer, der den *TLF* wie ein gewöhnliches Sprachwörterbuch konsultiert, der Sinn dieser Suffix-Artikel nicht sofort einleuchten, so sind sie für alle, die sich mit der fr. Wortbildung unter systematischen Gesichtspunkten befassen, in besonderem Maße willkommen. Zeitraubendes Matrialsammeln oder der Umweg über das Reimwörterbuch wird überflüssig durch diese lexikographische Neuerung, durch die sich der *TLF* in nicht geringem Maße um die fr. Sprachwissenschaft verdient gemacht hat. Im vorliegenden Band ist wieder eine ganze Anzahl von Artikeln enthalten, in denen die Produktivität der fr. Suffixe in synchroner und diachroner Sicht untersucht wird. Im einzelnen handelt es sich um folgende Suffixe: *-erie, -escent, -esque, -esse, -et, -eter, -eul, -eur, -eur/-euse, -eux.* In diesem Zusammenhang soll auch darauf hingewiesen werden, daß die Bezeichnung der Wortbildungselemente von Komposita nicht immer einheitlich erfolgt innerhalb des Bandes VIII. So wird *ergo-, érythr(o)-, eu-, eury-, ex(o)-* als «élément préfixal» bezeichnet, *ethno-, fibrino-, fibro-, fluo-, fluor-, franc-, franco-, frigo-, fronto-* dagegen richtiger als «élément de composition»; diese Bezeichnungen wäre auch bei *-fère, -fuge* angezeigter gewesen als «élément suffixal», wenn man sich schon nicht des Terminus «confixe» bedienen will.

Wie hinlänglich bekannt ist, schenken die fr. Sprachwörterbücher seit zirka 25 Jahren der gesprochenen Sprache von der familiären Umgangssprache bis hin zum Argot vermehrte Aufmerksamkeit. Dies trifft auch für den *TLF* zu, der bei aller Berücksichtigung der Literatursprache und fachsprachlicher Elemente neben der Standardsprache selbst den Argotwörtern Beachtung schenkt, sofern sie in die volkstümliche Umgangssprache eingedrungen sind. Auch in Band VIII ist wieder eine ganze Anzahl solcher Argotelemente anzutreffen, die auf Grund ihrer Übernahme durch die Umgangssprache eine größere Verbreitung gefunden haben, so etwa *fafiot, falzar, fendard, flingue(r), flouze, fringues* etc.

Noch in einem anderen Bereich geht der *TLF* über die Darstellung der mündlichen und schriftlichen Standardsprache hinaus, und zwar in einer durchaus originellen Weise. Bekanntlich finden sich in den Werken der Schriftsteller des 19. und 20. Jahrhundert immer wieder lexikalische Elemente, die diesen aus dem regionalen Sprachgebrauch ihrer engeren Heimat vertraut sind. Diese regionalen Sprachelemente in den Werken der Schriftsteller, deren Sammlung zu unzähligen Dissertationen Anlaß gegeben hat, sind nun nicht erst vom *TLF* lexikographisch erfaßt worden, sondern finden sich auch schon in früheren Wörterbüchern, so etwa bereits im *Grand dictionnaire universel du XIX*^{e} *siècle* (Larousse 1866–1876). Nur die Art ihrer Behandlung unterscheidet sich ganz erheblich. Wurden bisher die Belege regionalsprachlicher Elemente bei den Schriftstellern mehr oder weniger kommentarlos von den Wörterbüchern verzeichnet, so daß man über ihren effektiven Gebrauch im Fr.

weitgehend im unklaren gelassen wurde, so werden sie im *TLF* von Anfang an als sprachliche Regionalismen (région.) ausgewiesen unter gleichzeitiger Nennung ihres Geltungsbereiches wie etwa bei *escalopé* (Ouest), *esparcette* (Sud-Est), *à l'espère* (Midi et Lyonnais), *farigoule* (Provence), *faro* (Belgique), *fayard* (Massif central, Lyonnais, Savoie), *fieu(x)* (Normandie), *fouée* (nord de la Loire), *fougasse* (Midi), *fouteau* (Centre et Ouest), *frivolant* (Canada) etc. Weitere Angaben zur Herkunft und zum Alter der Bezeichnung, die vielfach auf entsprechende Artikel im *FEW* fußen, finden sich in der Rubrik «Etymol. et Hist.». Indem der *TLF* die literatursprachlichen Belege von Regionalismen als solche identifiziert und sie auf ihre Ursprünge zurückführt, besteht nicht mehr die Möglichkeit, daß man sich hinsichtlich ihrer Verwendung im Fr. täuscht.

Ein Wort noch zu den bibliographischen Angaben im *TLF*! Für den Eingeweihten, d.h. für den Lexikologen, sind sie selbst in ihrer abgekürzten Form noch verständlich. Geht es aber darum, die genaue bibliographische Angabe ausfindig zu machen, so wird eine solche Suche mehr und mehr zu einer zeitraubenden Angelegenheit. Denn immerhin müssen mittlerweile die Bibliographie im ersten Band und die diversen Supplemente dazu am Anfang der folgenden sieben Bände durchgesehen werden. Um dem Benutzer das lästige Suchen an mehreren Stellen zu ersparen, wäre der *TLF* gut beraten gewesen, wenn er von Anfang an ein bibliographisches Beiheft geplant hätte, wie es für andere große lexikographische Unternehmungen existiert (Wartburgs *FEW*, Pfisters *LEI* und Battaglias *Grande dizionario della lingua italiana*).

Schließlich sollen sich noch einige Einzelbemerkungen zu Mängeln oder Versäumnissen anschließen, die uns bei einer flüchtigen Durchsicht des Bandes VIII aufgefallen sind. *estudiantin* (p. 194): In der Rubrik «Etymol. et Hist.» muß es *étudiant* statt *étudiont* heißen. - *ethnarque* (p. 245): Hier hätte erwähnt werden sollen, daß mit *ethnarque* auch Präsident Makarios von Zypern bezeichnet worden ist (cf. *Le Monde*, 7 janvier 1969, p. 5). - *étymologie* (p. 310): neben *étymologiste* ist vereinzelt auch *étymologicien* belegt, so bei P. Guiraud, *La sémantique, «Que sais-je?» n° 655*, 6e éd. (1969), p. 122. - *fedayin* (p. 716): In der Rubrik «Etymol. et Hist.» ist die arabische Form unvollständig wiedergegeben worden. - *flâner* (p. 953): In der Literatur zur Etymologie von fr. *flâner* sollte unbedingt auch U. Joppich-Hagemann, *Untersuchungen zu Wortfamilien der Romania Germanica*, Bonn 1973 *(Romanistische Versuche und Vorarbeiten vol. 46)*, p. 121–125 berücksichtigt werden. - *-forme:* Ein entsprechender Artikel für dieses Wortbildungselement von Komposita fehlt in Band VIII, obwohl mehrfach (s. *falciforme, flabelliforme, fusiforme*) auf ihn verwiesen wird. - *fouteau* (p. 1180): Der etymologische Ansatz muß *FAGUSTELLUM lauten und nicht *FOGUSTELLUM. - *francité* (p. 1213 s. *français):* Der Terminus ist nicht erst 1966 belegt, sondern auch schon 1957 bzw. 1964 (cf. X. Deniau, *La francophonie, «Que sais-je?» n° 2111*, p. 12); *ibid.*, p. 11, wird auch die Variante *francitude* erwähnt, die sich nicht durchgesetzt hat. - *franciste* (p. 1218 s. *franciser*): Diese Bezeichnung, die übrigens im Wortindex am Ende des Bandes fehlt, wird von R.-L. Wagner in *Les vocabulaires français*, I, p. 57 verwendet. - *francophonie* (p. 1220 s. *francophone*): Zur Geschichte dieses Wortes liefert jetzt zusätzliche Angaben X. Deniau, *La francophonie*, p. 7 ss. - *fricadelle* (p. 1255): Dieser Terminus ist im Fr. nur sehr spärlich belegt. Er kommt abgesehen von zwei Kochbüchern nur in Texten vor, die sich auf Lothringen beziehen; in fr. Wörterbüchern wird *fricadelle* überhaupt nicht verzeichnet. Dies legt die Vermutung nahe, daß dieses Wort, wo es vorkommt, aus dem Deutschen entlehnt und nicht im Fr. vom Stamm *fric-* (in *fricasser*) gebildet worden ist, wie der *TLF* annimmt. *Frikadelle* «gebratener Fleischkloß aus Gehacktem» ist im Deutschen seit 1692 belegt (H. Schulz, *Deutsches Fremdwörterbuch*, I, p. 227), daneben auch in der Form *Fritadelle* (1727, Fr. Weigand, *Deutsches Wörterbuch*, I, Sp. 587). Diese frühe Form, die sich nicht hat durchsetzen können, deutet hin auf Herkunft aus ital. *frittatella* (Diminutiv von *frittata* «Gebra-

tenes») bzw. aus einem oberital. *frittadella* (cf. Duden, Etymologie s. *Frikadelle*), wobei der stimmlose Dental im Deutschen eine Dissimilation erfahren hat (cf. auch *Kartoffel* < *Tartuffel* < ital. *tartufolo*). Ital. *frittatella* ist im übrigen ein altes Wort und schon im 16. Jahrhundert belegt (S. Battaglia, *Grande dizionario della lingua italiana,* s. *frittata*). - *fricatif* (p. 1256): Hier sollte als Angabe des Fachgebietes statt «phonol.» eher «phonét.» stehen, wie es auch s. *constrictif* (t. VI p. 12) der Fall ist. - *friseur* (p. 1273): Dieses Wort ist im Fr. nur sehr schwach belegt. Der *TLF* begnügt sich mit der Festellung «Rare. Coiffeur (Dict. XIXe et XXe s.)». Wohl erwähnt *Littré friseur* «se dit quelquefois pour coiffeur», ansonsten fehlt aber jeder Text, der diese Bedeutung für das Fr. bezeugt, so daß man mit Recht an der Existenz von *friseur* «coiffeur» zweifeln kann. Die wenigen lexikographischen Quellen, die *friseur* erwähnen, belegen es in der zu erwartenden Bedeutung «personne qui frise les cheveux» (rare, Goncourt, *Grand Larousse de la langue fr.),* in der das Wort auch für das 17. und 18. Jahrhundert nicht bezeugt ist (cf. *FEW* 3, 794b s. FRIGERE, wo fr. *friseur* ganz fehlt), sowie in übertragener Verwendung (cf. den Hugo-Beleg im *TLF* sowie «art culin., nom que les traiteurs de Paris donnent au cuisinier chargé spécialement des fritures», *Larousse du XIXe s.*). Bei diesem überaus spärlichen Belegmaterial für *friseur* im Fr. muß es überraschen, wenn der *TLF* für d. *friseur* Entlehnung aus dem Fr. annimmt. Die sehr französisch anmutende Form des d. *Friseur* hat hier zu der vorschnellen Konstruktion einer Lehnbeziehung geführt, die so nicht existiert. Wenn die etymologischen Wörterbücher des Deutschen konsultiert worden wären, hätte man feststellen können, daß nicht d. *Friseur,* sondern *frisieren* im 17. Jahrhundert aus dem Fr. entlehnt worden ist (möglicherweise auf dem Umweg über das ndl. *friseeren*) und daß *Friseur* erst im 18. Jahrhundert im Deutschen entstanden ist und älteres *Frisierer* abgelöst hat. D. *Friseur* ist also kein echtes Lehnwort aus dem Fr., sondern eine französierende Neubildung des Deutschen (wie übrigens auch *Friseuse* im 20. Jh.). - *fugue* (p. 1315): Das Verhältnis von *fugue* «fuite, action de quitter pour un temps plus ou moins long l'endroit que l'on occupe habituellement» (II) zu *fugue* t. de musique (I) ist nicht restlos geklärt. Während I aus dem Italienischen Ende des 16. Jahrhunderts entlehnt worden ist, kann II erneut aus dem ital. *fuga* «fuggita» entlehnt sein oder hat sich aus I entwickelt. In einem Marivaux-Text von 1728, den der *TLF* zitiert, gibt *fugue* Anlaß zu einem Wortspiel, dem seine Polysemie als t. de musique und die Bedeutung «fuite» zugrunde liegt. Übrigens findet sich dasselbe Wortspiel mit einem polysemen *fugue* auch schon in den *Folies amoureuses* (1704) von Regnard *(Littré),* was vom *TLF* nicht berücksichtigt worden ist. Für den *TLF* spricht der Marivaux-Beleg dafür, daß Bedeutung II aus I entstanden ist, was aber keineswegs zwingend ist. Unserer Meinung nach läßt sich zu den beiden fraglichen Texten nur folgendes sagen: entweder handelt es sich in beiden Fällen um eine Art etymologisches Wortspiel mit *fugue* I und lat./ital. *fuga* «fuite», oder aber *fugue* hat bereits zu Beginn des 18. Jahrhunderts auch in der Bedeutung II existiert, die sicher erst für 1775 belegt ist. Da nicht geklärt ist, wie ein Fachterminus der Musik im Fr. zu einem Wort des familiären Sprachregisters werden konnte, ist als Erklärung von *fugue* «fuite» auch eine erneute Entlehnung aus dem Italienischen nicht auszuschließen, und zwar aus dem standard-sprachlichen *fuga,* um so mehr als dieses auch die Bedeutungsnüance «scappata, sfuggita» kennt. Hier wäre aber noch abzuklären, auf welchem Wege das italienische Wort ins Fr. gelangt ist. Somit bleibt die Frage des Ursprungs von fr. *fugue* «fuite» nach wie vor offen; eine Entscheidung zugunsten der einen oder anderen Erklärung ist auf Grund der gegenwärtigen Materiallage nicht möglich. Schließlich ist noch zu bemerken, daß im *TLF*-Artikel unter den Ableitungen von *fugue* II das Verb *fuguer* «fam., faire une fugue» fehlt (cf. *Petit Robert* 1978).

Die hier zusammengestellten Anregungen und Bemerkungen sind im Sinne jener Mitarbeit zu verstehen, zu der B. Quemada die in- und ausländischen Fachkollegen im Vorwort zu Band VIII noch einmal ausdrücklich aufgefordert hat. Im übrigen wollen wir nicht

versäumen, unserer Genugtuung darüber Ausdruck zu verleihen, daß die Veröffentlichung des *TLF* rasche Fortschritte macht. Zehn Jahre nach der Publikation des ersten Bandes (1971) ist immerhin die Hälfte der vorgesehenen ca. 15 Bände (cf. t. III p. VII) erschienen, so daß in absehbarer Zeit mit dem Abschluß des Gesamtwerkes gerechnet werden darf, was bei der ursprünglichen, eher extensiven Konzeption nicht zu erhoffen war.

Otto Jänicke

Etudes de linguistique franco-canadienne, p. p. J.-D. GENDRON et G. STRAKA, in: *Bibliotheque française et romane,* série E *(Langue et littérature françaises au Canada),* vol. 3, Paris/Québec (C. Klincksieck/Les Presses de l'université Laval) 1967, 175 p.

Die in diesem Sammelband enthaltenen Beiträge gehen auf Vorträge zurück, die im November 1966 auf dem 34. Kongreß der «Association canadienne-française pour l'avancement des sciences» gehalten worden sind. Sie beschäftigen sich alle in irgendeiner Form mit dem in Kanada gesprochenen Französisch. Es lag also nahe, sie in der 1966 geschaffenen Reihe E *(Langue et littérature françaises au Canada)* der *Bibliothèque française et romane* zu publizieren, die ganz erheblich dazu beigetragen hat, daß die Arbeiten der franko-kanadischen Sprachwissenschaft auch in Europa bekannt geworden sind. Da die sprachwissenschaftliche Sektion des fraglichen Kongresses nicht einem bestimmten Thema gewidmet war, stammen die in diesem Sammelband vereinten Beiträge auch aus recht verschiedenartigen Themenkreisen wie der sprachlichen Entlehnung, der Phonetik und Phonologie des kanadischen Fr. sowie der Toponymie des französischsprachigen Kanada. Unter den Autoren des Sammelbandes finden sich namhafte Vertreter der franko-kanadischen Romanistik.

Gaston Dulong, der Autor des ersten Beitrages, hat sich über die Grenzen Kanadas hinaus einen Namen gemacht mit der verdienstvollen Zusammenstellung der *Bibliographie linguistique du Canada français,* die als erster Band die bereits erwähnte Reihe E der *Bibliothèque française et romane* eröffnet hat. Dulongs Beitrag in diesem Sammelband trägt den Titel «L'Anglicisme au Canada français» und wird im Untertitel ausdrücklich als «étude historique» bezeichnet. Wenn also dieser Artikel nicht direkt sprachliche Sachverhalte behandelt, so enthält er doch wichtige Angaben zu den Umständen, unter denen die Anglizismen in das kanadischen Fr. eingedrungen sind und die gerade dem europäischen Romanisten nicht immer geläufig sind. An Hand eines historischen Abrisses zeigt Dulong, wie nach der Abtretung der Nouvelle-France an die britische Krone im Jahre 1763 das Fr. hier zunehmend unter den Druck des Englischen geraten ist. Für den Einfluß des Englischen innerhalb des französischen Kanada sind verschiedene Faktoren verantwortlich: die Anwesenheit britischer Besatzungstruppen (bis 1871), die lange Zeit ausschließlich englischsprachige Verwaltung, die anglophone Immigration aus Europa und den Vereinigten Staaten, die Dominanz des Englischen in Handel und Industrie, eine bis in die jüngste Vergangenheit reichende ungenügende Vertretung des Fr. auf Bundesebene. Bereits p. 10 stellt Dulong in einem vorweggenommenen Schluß fest: «... l'influence linguistique des anglophones au Québec a été et continue d'être hors de proportion avec leur importance numérique, absolue ou relative».

Der längste Beitrag in diesem Sammelband stammt von Jean-Denis Gendron; er trägt den Titel «Le phonétisme du français canadien du Québec face à l'adstrat anglo-américain» und ist in gewisser Weise eine Illustrierung des Beitrages von G. Dulong. Zugleich stellt er eine Ergänzung der umfangreicheren Studie dar, die Gendron den *Tendances phonétiques du*

français parlé au Canada (*Bibliothèque française et romane,* série E vol. 2, 1966) gewidmet hat. Nach einer Einführung, in der man Aufschluß über die Vorarbeiten zum Thema sowie den zugrundeliegenden Korpus erhält, befaßt sich Gendron im Hauptteil eingehend mit den Phonemsubstitutionen, d.h. er untersucht systematisch, durch welche Phoneme das kanadische Fr. die englischen Phoneme in den Anglizismen ersetzt hat (vgl. dazu die Übersicht pp. 47–49), wobei die jeweilige Aussprache des Standardfr. zum Vergleich herangezogen wird. Danach werden die Konstanten in der Veränderung der Wortstruktur und der Akzentuierung bei der Adaptierung englischer Wörter behandelt. Im Zusammenhang mit dem Integrationsgrad der franko-kanadischen Anglizismen kommt Gendron zu einigen bemerkenswerten Feststellungen, die auch über den Rahmen des kanadischen Fr. hinaus ihre Bedeutung haben: «Pour juger du degré d'adaptation des emprunts, il ne faut donc pas commencer par faire la somme des transformations dont ils ont été l'objet, mais par établir si ces transformations sont conformes aux structures phoniques de la langue d'arrivée. Si elles le sont, l'emprunt est pleinement adapté en ce qu'il ne diffère plus phoniquement des mots du vieux fonds» (p. 61) und «cette somme de transformations dépend, pour chaque emprunt, de l'écart qui sépare la structure phonique de la forme originelle de celle que laisse attendre une adaptation parfaite au système phonologique de la langue d'arrivée. Il est évident, dès lors, que pour être adapté, un emprunt peut n'avoir à subir que des transformations minimes, tandis que dans d'autres cas, il peut être nécessaire qu'il soit profondément modifié» (p. 60). Dieser Artikel von J.-D. Gendron kann durchaus als ein Modell für die linguistische Untersuchung von Lehnwörtern dienen.

Im folgenden Beitrag mit dem Titel «Rythme et mélodie. Etude instrumentale comparative entre sujets québécois et français» berichtet Marcel Boudreault über Instrumentaluntersuchungen (mit Hilfe des Oscillographen), die das Ziel haben, mögliche Unterschiede in der Intonation von Franzosen und Franko-Kanadiern zu ermitteln. Es handelt sich hier gewissermaßen um eine Vorinformation über eine umfangreichere Studie, die 1968 unter dem Titel *Rythme et mélodie de la phrase parlée en France et au Québec* in der *Bibliothèque française et romane* (série E, vol. 4) erschienen ist, auch wenn B.s Beitrag im vorliegenden Sammelband sich nur mit dem Aussagesatz befaßt. Aus den von B. ausgewerteten Oscillogrammen ergibt sich, daß keine wesentlichen Unterschiede hinsichtlich der Satzmelodie zwischen der Aussprache der Franko-Kanadier und derjenigen der Franzosen (aus Paris) existieren. Immerhin geht aus B.s oscillographischen Filmen auch hervor, daß die Artikulationsdauer von Vokalen und Konsonanten in unbetonter Silbe bei den kanadischen Sujets länger ist als bei den Pariser Gewährsleuten, in deren Aussprache in höherem Maße die betonte Silbe dominiert. Die von B. bei seinen Vergleichspersonen ermittelten Unterschiede in der Verteilung der Artikulationsdauer zwischen betonten und unbetonten Silben, die sich übrigens auch innerhalb der europäischen Frankophonie feststellen lassen, berühren jedoch nicht den Wort- bzw. Satzrhythmus.

Der folgende Beitrag «Analyse rythmique de «Visions du soir», poème en prose de F.-A. Savard von Gilles Lavoie» ist wiederum eine Art Vorbericht über ein größeres Forschungsvorhaben, das derselbe Autor 1969 unter dem Titel *Le rythme et la mélodie de la phrase littéraire dans l'œuvre de Mgr. F.-A. Savard* in der *Bibliothèque française et romane* (série E, vol. 5) publiziert hat. Auch diese Untersuchung stammt aus dem Bereich der Experimentalphonetik; L. bemüht sich, mit Hilfe oscillographischer Filme den satzrhythmischen Besonderheiten des fraglichen literarischen Textes auf die Spur zu kommen. Auch den vom Autor eingesetzten stilistischen Mitteln versucht L. dabei gerecht zu werden.

Noch ein weiterer Beitrag in diesem Sammelband kommt aus der experimentellen Phonetik und speziell aus dem wenig bekannten Zweig der Audiometrie: «Le test phonétique pour l'audiométrie vocale au Canada français» von René Charbonneau, der 1971 eine

umfangreiche *Etude sur les voyelles nasales du français canadien* (in *Bibliothèque française et romane,* serie E, vol. 7) veröffentlicht hat. Die Audiometrie, die in der klinischen Medizin bei der Hörprüfung Verwendung findet, wird hier dazu benutzt, Konstanten in den individuellen Abweichungen zu ermitteln, die bei der Wiederholung von gehörten Einzelwörtern auftreten.

Die beiden nächsten Beiträge stammen aus dem Bereich der artikulatorischen Phonetik: «*h* et *r* en patois normand et en français canadien» von Pierre R. Léon und «*ch* et *j* en saintongeais et en français canadien» von Jean G. Chidaine. Diese Artikel sind über den Rahmen des kanadischen Fr. hinaus auch für die galloromanische Dialektologie von Interesse, wie schon aus den Titeln hervorgeht. Die Autoren machen darauf aufmerksam, daß bestimmte Lautartikulationen, die für die Mundarten der Normandie und der Saintonge charakteristisch sind, auch in der franko-kanadischen Sprechweise anzutreffen sind (norm. kanad. *[h]* und seine Beziehung zu *[R];* saint. kanad. *[h]* bzw. *[s̪ʰ]* für fr. *[ž]* bzw. *[šʃ]*). Diese auffälligen Übereinstimmungen im artikulatorischen Bereich erklären sich bekanntlich aus der Tatsache, daß die französischen Einwanderer im 17. und 18. Jahrhundert nachweislich in der Hauptsache aus der Normandie sowie den westfranzösischen Provinzen (Saintonge, Aunis, Poitou usw.) stammten. Auch wenn die starke Verwurzelung des kanadischen Fr. in den westfranzösischen Dialekten nicht unbedingt eine neue Erkenntnis darstellt, so ist doch von Interesse, daß diese Beziehung an Hand konkreter Einzelfälle noch einmal deutlich gemacht worden ist.

Die beiden letzten Beiträge schließlich beschäftigen sich mit der kanadischen Toponymie. In seinem Artikel «Classement des noms de lieux du Canada» zeigt Louis-Edmond Hamelin die verschiedenen Gesichtspunkte auf, unter welchen sich die kanadischen Ortsnamen betrachten lassen. In einer ersten Systematik faßt H. alle nichtautochthonen ON englischer und französischer Provenienz zusammen und ordnet sie nach ihren Bezeichnungstypen. In einer zweiten Klassifizierung wird das Ortsnamenmaterial nach den Herkunftssprachen (Eskimo, Indianisch, Französisch, Englisch usw.) geordnet. Als weitere Möglichkeiten kommen nach H. eine Klassifizierung der Toponymie nach der Größenordnung des bezeichneten Raumes sowie eine solche nach chronologischen Gesichtspunkten in Frage. - Eine mehr praktische Orientierung hat der Artikel «Doit-on franciser les noms de lieux du Québec?» von Henri Dorion. Die Situation im Bereich der ON der Provinz Québec ist dadurch gekennzeichnet, daß neben den autochthonen (indianischen) und französischen ON auch eine ganze Anzahl englischer und vor allem auch hybrider ON (mit fr.-engl., engl.-indian. usw. Konstituenten) existiert. Die besondere Aufmerksamkeit von D. gehört der letzteren Gruppe, wobei er auf der Grundlage einer eingehenden Analyse der Konstituenten der ON nach deren Art und Sprachzugehörigkeit eine Kategorisierung der hybriden ON vornimmt. Mit dieser Inventarisierung will D. ermitteln, welche Typen hybrider ON sich besonders für eine Französierung eignen; zum andern geht es ihm ganz allgemein um die Entwicklung von Normen zur Französierung von ON in der Provinz Québec.

Mögen die einzelnen Beiträge dieses Sammelbandes auch aus recht verschiedenen Bereichen der Sprachforschung stammen, so versuchen sie doch alle, die besonderen Formen und Probleme der sprachlichen Realität des kanadischen Fr. zu erfassen, und sind von daher von unbestreitbarem Wert für jeden, der sich für die kanadische Frankophonie interessiert.

Otto Jänicke

*

GUILLERMO ROJO/EMILIO MONTERO CARTELLE, *La evolución de los esquemas condicionales (Potenciales e irreales desde el poema del Cid hasta 1400),* Universidade de Santiago de Compostela 1983, 201 p. *(Verba, Anuario Galego de Filoloxia, Anexo 22).*

El estudio objeto de esta reseña no es el primer intento de describir la evolución formal de las oraciones condicionales en la Edad Media. Aparte del artículo de E. Gessner[1] destacan los trabajos de H. Mendeloff[2] y F. Marcos Marín[3]. No obstante, Guillermo Rojo y Emilio Montero Cartelle se deciden a volver sobre el tema porque, en su opinión, los estudios previos:

a) «poseen una fundamentación teórica pobre o inadecuada» (p. 6)
b) «presentan defectos en la compartimentación cronológica» *(ib.)*
c) «suponen generalizaciones excesivas para los datos que manejan o muestran varios de estos inconvenientes al mismo tiempo» *(ib.)*

A fin de subsanar el defecto c), los autores han llevado a cabo la meritoria labor de entresacar y clasificar las oraciones condicionales potenciales e irreales introducidas por *si* que figuran en «28 textos situados en el período comprendido entre la composición del Poema del Cid y los últimos años del siglo XIV» (p. 5). Este esfuerzo - «exhaustivo en la mayor parte de los casos» (p. 5) - ha dado lugar a «un conjunto de 2642 fichas, a partir del cual creemos presentar una visión general de la época estudiada» (p. 7). Con objeto de no inflar demasiado el libro, los autores han renunciado a publicar todos los ejemplos registrados. Sin embargo, esto no resta valor al estudio, dado que un Apéndice (p. 171-201) señala las referencias bibliográficas en una lista ordenada cronológicamente por obras, tipos y esquemas de las oraciones del corpus. Esta lista ayuda a encontrar fácilmente los ejemplos y constituye asimismo una rica fuente para estudios relacionados pero de orientación distinta.

En lo que al punto b) - la periodización - se refiere, los autores declaran (p. 8) que han optado por basarse en las fases que, con carácter general, establece Lapesa (1980)[4], esto es, del Poema del Cid a 1230, de 1230 a 1250, de 1250 a 1284, de 1284 a 1325, de 1326 a 1350 y de 1351 a 1400. Aunque esta reticulación cronológica es, evidentemente, más fina que la división artificial por siglos que manejaba Mendeloff y que fue criticada en una reseña por E. Alarcos Llorach[5], los autores advierten con razón: «Sería ingenuo esperar una correlación total entre esos períodos y los puntos de inflexión en la evolución de los esquemas condicionales, pero los resultados obtenidos muestran que, normalmente, existe una asociación apreciable» (p. 8). Pero creo que aparte de la superioridad cuantitativa la nueva periodización ofrece también una ventaja cualitativa. Mientras que Mendeloff se vale de la división en siglos, que es gratuita desde el punto de vista lingüístico, Rojo y Montero Cartelle recurren a una división basada en conocimientos previos de algunos cambios importantes de la lengua, así

[1] E. GESSNER, «Die hypothetische Periode im Spanischen in ihrer Entwickelung», *ZRPh.* 14 (1890-1891), 21-65.

[2] H. MENDELOFF, *The Evolution of the Conditional Sentence Contrary to Fact in Old Spanish,* Washington (The Catholic University of America Press) 1960.

[3] F. MARCOS MARÍN, «Observaciones sobre las construcciones condicionales en la historia de la lengua española», *NRFH* 28 (1979), 86-195. El mismo autor ofrece, por cierto, una bibliorafía específica sobre las condicionales en su *Curso de Gramática española,* Madrid (Cincel) 1980, p. 422-425. Rojo y Montero Cartelle rechazan de plano los planteamientos teóricos de MARCOS MARÍN (cf. p. 16-18).

[4] R. LAPESA, *Historia de la lengua española,* Madrid (Gredos) [8]1980.

[5] E. ALARCOS LLORACH, Reseña a H. MENDELOFF (cf. N 2); *Romance Philology* 14 (1960-1961), 349-350.

como en hechos históricos que repercutieron decisivamente en la trayectoria de la norma castellana, como, por ejemplo, la entronización de Alfonso X el Sabio.

Procedamos al análisis del punto a), que me parece fundamental, ya que cualquier corpus y cualquier periodización resultan sin valor si el marco teórico es endeble y no permite interpretar apropiadamente los datos. El primer capítulo del libro trata, por eso, de establecer y justificar una tipología de las oraciones condicionales no-reales que pueda servir de base teórica coherente al estudio diacrónico de las páginas posteriores. Esta tipología es, a mi juicio, la primera que merece una seria atención porque los autores reconocen con acierto la importancia capital del fenómeno de la «dislocación» para las condicionales. Este mecanismo, que funciona también en otros ámbitos de la sintaxis española (en concesivas, optativas, adversativas, etc.), ya fue puesto de relieve por el maestro Andrés Bello bajo el título «Significado metafórico de los tiempos»[6]. Después cayó inexplicablemente en el olvido hasta ser puesto otra vez ampliamente sobre el tapete por Guillermo Rojo en sus estudios sobre la temporalidad verbal y la correlación temporal, en 1974 y 1976 respectivamente[7]. La aplicación específicia del fenómeno a las oraciones condicionales no es sino la continuación consecuente de aquellos trabajos. En pocas palabras, la «dislocación» consiste en emplear un morfema temporal en un contexto que le impide actualizar su valor temporal básico, lo cual conlleva la aparición de un determinado valor modal. Por ejemplo, un morfema que bajo circunstancias normales expresa la posterioridad con respecto al momento del habla (origen)[8] pasa a denotar la simultaneidad con respecto a este mismo origen. El valor modal que surge es el de la probabilidad o potencialidad:

(1) Ahora *serán* las cuatro. (= Ahora son *propablemente* las cuatro.)
O+V → OoV + probabilidad

La «dislocación» de un vector de anterioridad aporta un matiz modal de negación:

(2) Juan está enfermo y eso que hoy *iba* al cine. (= *no* va al cine)
(O–V) oV → OoV + negación

Antes de presentar su modelo, los autores discuten y rechazan algunas teorías previas con argumentos que no dejan lugar a dudas. En concreto desechan una tipología basada en supuestas relaciones diferentes entre el condicionante y el condicionado, como la propuesta por la R.A.E.[9], pero también una clasificación de base exclusivamente formal, como la de Gili Gaya[10]. Las deficiencias de estos modelos son aprovechados hábilmente para desarrollar y hacer comprensible la propia teoría. Ésta cristaliza en una primera etapa las diferencias modales y en una segunda somete los tipos obtenidos del primer análisis a una subdivisión de acuerdo con las relaciones temporales expresadas. Y entiéndase «modal» como adjetivo correspondiente a «modalidad» y no a «modo», el cual no es sino uno de los diversos medios de que dispone el hablante para expresar la «modalidad», es decir, su actitud subjetiva frente al enunciado[11]. En otras palabras, los autores proponen en el primer

[6] A. Bello, *Gramática de la lengua castellana, destinada al uso de los americanos*, ed. crítica de R. Trujillo, Sta. Cruz de Tenerife (Instituto Universitario de Lingüística «Andrés Bello»/Cabildo Insular de Tenerife) 1981, párrs. 685–703.

[7] G. Rojo, «La temporalidad verbal en español», *Verba* 1 (1974), 68–149; «La correlación temporal», *Verba* 3 (1976), 65–89.

[8] La formalización de Rojo es: O = origen (normalmente el momento del habla), oV = Vector de simultaneidad, – V = Vector de anterioridad, + V = Vector de posterioridad.

[9] Cf. p. 12–14.

[10] Cf. p. 18–21.

[11] Existe también la modalidad de la enunciación (actitud del hablante frente al oyente), pero no tiene importancia para las condicionales.

nivel una clasificación basada en «las diversas conexiones que el hablante establece entre lo supuesto en el condicionante y la realidad» (p. 14-15). Esta actitud del hablante puede consistir en afirmar la realidad de las acciones expresadas en el condicionante y en el condicionado (reales), considerarlas como probables (potenciales), o incluso negar esta probabilidad (irreales). Si en español moderno a estas diferencias modales no corresponden otras tantas diferencias formales, no es razón suficiente para negar la tripartición, y esto por dos motivos: a) en épocas anteriores de la lengua - como la investigada por los autores - han existido diferencias formales, mientras que hoy el sincretismo es notable, b) actualmente las diferencias modales no se manifiestan formalmente, pero sí por otras vías a las que aludiré más adelante.

Es imprescindible tener en cuenta que los tres valores modales citados no son equivalentes, sino que entre ellos se establecen dos oposiciones jerarquizadas. Esto fue así en latín[12] y es todavía así en español moderno. Lo que ha cambiado es la naturaleza de dichas oposiciones. En latín se observaba una nítida diferencia formal entre las condicionales reales y las que no lo eran. Aquéllas requerían el indicativo *(si di sunt)* y éstas el subjuntivo. La diferencia entre las potenciales y las irreales, a su vez, residía en que las primeras expresaban el valor temporal básico de su forma subjuntiva *(si di sint)*, mientras que las irreales empleaban formas dislocadas *(si di essent)*. La relación temporal es idéntica en los tres casos: simultaneidad con respecto al origen (OoV). El análisis del sistema latino resulta interesante y aun indispensable si se tiene en consideración que la época objeto del análisis de Rojo y Montero Cartelle constituye un importante período de transición y regularización a medio camino del español moderno[13].

Actualmente la oposición entre las reales y las no-reales se manifiesta en el uso de formas no dislocadas por las primeras y de formas dislocadas por las segundas. La diferencia entre las potenciales - que antiguamente utilizaban el subjuntivo de futuro - y las irreales se resuelve contextualmente:

(3) Creo que iban a salir, pero no sé si lo habrán hecho. *Si estuvieran en casa, podríamos hacerles una visita.* (potencial)

(4) Es una lástima que hayan salido precisamente esta tarde. *Si estuvieran en casa, podríamos hacerles una visita.* (irreal)

La segunda etapa de la reorganización tipológica se basa en las diversas relaciones temporales que las potenciales y las irreales son susceptibles de expresar. Los autores insisten con razón en la inoperancia de los términos *pasado, presente* y *futuro* y los destierran, sustituyéndolos por *anterioridad, simultaneidad* y *posterioridad*. Pero tómese nota de que no se trata sólo de un cambio de etiquetas sino de enfoque. El término *pasado*, por ejemplo, confunde dos valores temporales esencialmente dispares: la anterioridad al origen: O-V y la simultaneidad con respecto a un punto anterior al origen: (O-V) oV. En indicativo le corresponden dos formas: *cantó* y *cantaba*, pero obsérvese cómo en subjuntivo las dos funciones comparten una sola forma, ya sea *cantare* o *cantase*.

Lo característico del español actual es que, como consecuencia de la «dislocación», las condicionales no-reales (potenciales e irreales) de simultaneidad presenten la forma simple y las de anterioridad la forma compuesta, tanto si el punto de referencia de la relación temporal es el origen, como un punto anterior al origen:

[12] El punto de partida de los autores lo constituye el interesante enfoque de la cuestión presentado por H. VAIREL, «Un modèle d'analyse linguistique des conditionnelles: latin *si di sunt, si di sint, si di essent*» *BSL* 76 (1981), 275-326.

[13] Desgraciadamente un error tipográfico ha producido una laguna en el pasaje que presenta la teoría de H. VAIREL (pie de la p. 22).

(5) (Digo que) Si tuvieras, darías.
(6) Dije que si tuvieras, darías.
(7) (Digo que) Si hubieras tenido, habrías dado.
(8) Dije que si hubieras tenido, habrías dado.

Como se aprecia, el español moderno presenta un elevado grado de sincretismo. No ya diversas formas verbales, sino el contexto es el que desempeña el papel de deslindar a) las potenciales de las irreales, b) un punto de referencia primario de un punto de referencia secundario.

Sobre la base de todas estas consideraciones, los autores llegan a proponer la siguiente tipología compuesta de 16 variedades de oraciones condicionales (p. 39-40):

1. Potenciales
   - 11 de simultaneidad/posterioridad
     - 111 aO
     - 112 aO-V
   - 12 de anterioridad
     - 121 aO
     - 122 aO-V
   - 13 de anterioridad en condicionante y simultaneidad/posterioridad en condicionado
     - 131 aO
     - 132 aO-V
   - 14 de simultaneidad en condicionante y anterioridad en condicionado
     - 141 aO
     - 142 aO-V

2. Irreales
   - 21 de simultaneidad
     - 211 aO
     - 212 aO-V
   - 22 de anterioridad
     - 221 aO
     - 222 aO-V
   - 23 de anterioridad en condicionante y simultaneidad o posterioridad en condicionado
     - 231 aO
     - 232 aO-V
   - 24 de simultaneidad en condicionante y anterioridad en condicionado
     - 241 aO
     - 242 aO-V

El segundo capítulo profundiza algo más en los problemas anteriores y estudia particularmente la repercusión de la «dislocación» sobre la correlación temporal. En vista del carácter teórico que presenta hasta aquí el texto, lo autores afirman (p. 8): «Naturalmente, estos dos capítulos son de aplicación - si nuestra perspectiva es correcta - a cualquier época de la lengua.» Comparto este parecer y creo que los dos primeros capítulos deberían ser lectura obligada para cualquier estudioso que se ocupe de las condicionales, aun cuando el enfoque sea exclusivamente sincrónico y moderno.

El tercer capítulo - el más extenso - ofrece, ordenada por épocas, la frecuencia del empleo de los diversos esquemas condicionales para expresar las variedades tipológicas arriba enumeradas. Cada subcapítulo finaliza con una visión general del período en cuestión. No está de más subrayar que la presentación del ingente material numérico en cuadros de frecuencias, así como los comentarios que los acompañan, se caracterizan por la conocida y apreciada claridad de los trabajos de Guillermo Rojo.

El cuarto y último capítulo añade la dinámica al capítulo anterior, ya que traza la evolución de cada tipo a lo largo de las seis épocas estudiadas entre el *Poema del Cid* y 1400. Las cifras absolutas son enriquecidas y relativizadas por promedios, porcentajes, etc., que ofrecen una excelente base de interpretación. Estas páginas revelan, por lo demás, lo que ya se iba perfilando en el capítulo tercero: Uno de los factores decisivos que mantuvo el sistema en movimento fue la búsqueda - e incluso la utilización simultánea - de nuevas formas para las irreales de anterioridad, debido a una polivalencia desmesurada del esquema *si tuvieses darías* y la posibilidad de recurrir a formas compuestas, que no existían en latín. A mi parecer, el recuento arroja unos resultados realmente asombrosos, que anulan claramente algunas opiniones generalizadas sobre la evolución del sistema verbal español. He aquí el caso más interesante: Frente a la creencia difundida en gramáticas y manuales, la forma en *-ra* no aumenta con valor de imperfecto a medida que van surgiendo paulatinamente las formas compuestas, ya que la evolución de estas últimas - en las condicionales, al menos - es todo menos gradual. Tras una fase estable, hasta 1230, el esquema mayoritario para las irreales anteriores al origen es *si tuvieses darías,* pero este esquema es también el esquema canónico de las irreales simultáneas al origen y aparece con cierta frecuencia en las potenciales de simultaneidad a un punto anterior al origen. Esta situación incómoda desembocó en un afán por diferenciar formalmente estos tipos. De ahí que entre 1230 y 1325 se registre un empleo profuso de los esquemas más diversos, sobre todo, de combinaciones con formas compuestas. Sin embargo, la reacción a la situación anterior es tan fuerte que se produce una hiperdiferenciación, un fenómeno que puede observarse incluso dentro de una misma obra. Por ejemplo, en *Los Milagros de Nuestra Señora* Gonzalo de Berceo utiliza nada menos que seis esquemas formales diferentes para expresar la condición irreal de anterioridad al origen. Todo esto conduce después de 1325 a un colapso total de las formas compuestas. Entre 1325 y 1400 (ocho textos) no figura ni una sola. El sistema se ha regularizado de otra manera, ya que el esquema exclusivo (94% de los casos) de las irreales de anterioridad al origen es *si tuvieras, dieras*[14]. Un simple cotejo de los cuadros 64 (p. 151) y 66 (p. 156) revela la insuficiencia del estudio de Mendeloff, que oculta este proceso de cambio radical en el plazo de un siglo. A este respecto opinan los autores: «No se trata, pues, de que Mendeloff haya clasificado mal las condicionales que ha registrado. Ha agrupado mal los datos obtenidos, cortando de forma un tanto simplista por las fronteras entre siglos. No ha podido ver, en consecuencia, que es precisamente el siglo XIII el que se sitúa en el núcleo del proceso de cambio. La fusión de los datos procedentes de diversos textos situados a lo largo del XIII arroja unas medias de empleo que nivelan diferencias e impiden ver la evolución que ha tenido lugar (p. 157).»

He aquí algunas observaciones personales. Los autores describen - lo mismo que Rojo en 1974 y 1976 - la «dislocación» como un mecanismo que anula un vector temporal de la fórmula del valor temporal básico, lo que provoca la aparición de un matiz modal. Todo esto me parece correcto, pero considero indispensable insistir en la relación estrecha entre esta

[14] Dicho sea de paso, el esquema *si tuviera diera* perdura con esta función (221) durante todo el siglo XV (afirmación que se ve confirmada por el estudio de MENDELOFF). Así aparece todavía en *La Celestina* (ed. crítica de M. CRIADO DE VAL y G. D. TROTTER, Madrid [CSIC] [3]1970): *Si ella se hallara presente en aquel debate de la mançana con las tres deesas, nunca sobrenombre de discordia le pusieran* (VI, 126. 26). Pero casi vecina a esta oración se halla otra, donde, en la prótasis, la forma verbal en *-ra* ha efectuado ya el salto temporal al imperfecto: *Si oy fuera biua Elena por que tanta muerte ouo de griegos y troyanos, o la hermosa Policena, todas obedescieran a esta señora por quien yo peno* (VI, 126, 23). Sin duda, se trata de una irreal de simultaneidad al origen (211). Para más ejemplos cf. J. MARTÍNEZ MARÍN, *Sintaxis de la Celestina,* I. *La oración compuesta,* Univ. de Granada 1978, p. 274-283.

«anulación» de un vector temporal y la «aparición» de un matiz modal. Estoy convencido de que hemos de concebir dicha relación como una transposición metafórica, tal como ya lo dio a entender Andrés Bello. En efecto, el proceso de la «dislocación» se comporta igual que una metáfora léxica. Se utiliza un morfema temporal para denotar no ya un valor temporal, sino otro valor - modal en este caso - con el que mantiene una afinidad de contenido. Para ello, el morfema aparece en un contexto temporal que no le es propio (cf. por ejemplo, *ahora* y *serán* en el ejemplo [1] supra), un contexto, en fin, que le impide actualizar del todo su función temporal básica. La parte de la fórmula definitoria que es incompatible con el contexto se ve eclipsada en su sentido temporal, pero no se pierde, sino que es aprovechada modalmente. En otras palabras, la distancia temporal expresada por un vector de posterioridad o anterioridad se utiliza metafóricamente para señalar una distancia modal. La infracción, es decir, el uso «impropio» del signo funciona como indicador de la metáfora, lo mismo que en el ámbito léxico. Mientras que la metáfora léxica suele funcionar gracias a la coincidencia de algunos rasgos sémicos entre dos significados, la metáfora temporal, término que prefiero al de «dislocación», se hace posible en vista de la innegable relación ilativa existente entre los valores temporales, por un lado, y los valores modales, por otro. Así, la vinculación incuestionable entre futuridad y potencialidad, sobre la que no hace falta insistir, explica por qué la metaforización o, lo que es lo mismo, la modalización de un vector de posterioridad produce *siempre* el valor modal de la potencialidad. A propósito de este mismo ejemplo (1) - una muestra típica del fenómeno - observa Bello[15]: «Parecerá entonces que hay en el verbo una relación de posterioridad que no cuadra con el sentido de la frase, pero realmente no habrá en ella elemento alguno impropio ni ocioso; habrá sólo un metáfora. El verbo se despojará da aquella fuerza de aseveración que caracteriza a las formas del indicativo, y en vez de afirmar una cosa como sabida por nuestra propia experiencia o por testimonios fidedignos, la presentará, mediante la imagen de lo futuro, como una deducción o conjetura nuestra, a que no prestamos entera confianza.» Acerca del ejemplo (1) conviene pecisar, además, que la metáfora modaliza únicamente la relación +V (irreconciliable con el adverbio *ahora* bajo circunstancias «normales»), mientras que el punto de referencia de esta relación, a saber, O (origen) permanece inalterado. El uso metafórico transforma la posterioridad con respecto al origen O+V en potencialidad con respecto al origen $\frac{O+V}{m}$ (m = modalidad). Análogamente,

(9) Cuando lo vi, *serían* las cuatro.

señala la potencialidad con respecto a un punto anterior al origen $\frac{(O-V)+V}{m}$. El uso metafórico de un vector de anterioridad, en cambio, se limita a hacer surgir la idea de la negación. Bello lo explica así[16]: «Es propiedad del pretérito sugerir una idea de negación relativa al presente. Decir que una cosa *fue* es insinuar que no *es*. (...) la relación de anterioridad que sobra para el tiempo se hace signo de la negación implícita.» La aparición del valor modal de la potencialidad en este caso es imposible justamente porque entre anterioridad y potencialidad no existe ninguna afinidad directa de contenido. Y sin ella la metáfora no funciona.

El presente, al expresar la simultaneidad con respecto al origen, no puede ser metaforizado, puesto que carece de la distancia temporal que pudiera transformarse en distancia modal[17].

[15] *Op. cit.*, párr. 689.

[16] *Op. cit.*, párr. 692.

[17] Creo que A. Bello se equivoca cuando interpreta en los párrs. 685-688 el *presente histórico* y el *praesens pro futuro* como usos metafóricos. Comparto con Rojo 1974 (cf. N 7) la opinión de que en el primer caso estamos ante un uso recto con desplazamiento del origen (cf. p. 96 del estudio de Rojo) y en el segundo ante la neutralización de la oposición simultaneidad vs. posterioridad (cf. p. 100-102 del estudio de Rojo).

Volvamos a las condicionales, que ofrecen un excelente ejemplo de la metaforización de la anterioridad:

(10) Si ahora *tuviera* dinero, me *compraría* una guitarra.

$$\underbrace{(O\text{–}V)}_{m}oV \qquad \underbrace{(O\text{–}V)}_{m}+V$$

Dos aspectos merecen especial atención:

a) Podría objetarse que si el uso metafórico de la anterioridad produce siempre el valor modal de la negación, no se comprende por qué se emplea el esquema (10) también para las potenciales. La respuesta es fácil. La metáfora no señala la potencialidad o la irrealidad, sino únicamente que la oración es *no*-real (ahí radica la negación). La identificación de esta oración condicional no-real como potencial o irreal se deduce - como ya hemos visto - del contexto.

b) A la inversa de lo dicho con respecto a la posterioridad, se modaliza en el ejemplo (10) la distancia hacia el punto de referencia (O–V) y se actualiza temporalmente la relación oV. Hay, pues, metáforas que modalizan la relación temporal de la fórmula y otras que modalizan la distancia del origen al punto de referencia. El valor temporal sobrante de *tuviera* en (10) es el de la simultaneidad, sin más. No se especifica el punto de referencia de esta relación. Por eso, en estricta teoría, los autores restringen excesivamente el enfoque si consideran el esquema (10) únicamente como simultáneo al origen o a un punto anterior al origen. En realidad, la referencia puede ser cualquiera que indique el contexto:

(11) Le dirá/Le habrá dicho/Le había dicho/Le ha dicho/Le dice/Le dijo/Le decía que *si tuviera dinero, se compraría una guitarra.*

Todas las referencia entran en lo posible aunque, naturalmente, las dos elegidas por los autores son, con mucho, las más frecuentes en el habla.

Eso mismo tiene, obviamente, también vigencia para las condicionales no-reales de anterioridad:

(12) Le dirá/Le habrá dicho/Le había dicho/Le ha dicho/Le dice/Le dijo/Le decía que *si hubiera tenido dinero, se habría comprado una guitarra.*

Debe haber quedado claro que el propósito de estas observaciones ha sido el de subrayar que solamente la comprensión de la «dislocación» como metáfora explica satisfactoriamente la realidad lingüística.

Como el valor del estudio depende en buena medida de cómo han sido clasificados los ejemplos del corpus, me he permitido efectuar un control selectivo pasando revista - a título de muestra - a todas las oraciones condicionales clasificadas procedentes de *La Vida de Santo Domingo de Silos* y de *Los Milagros de Nuestra Señora* de Gonzalo de Berceo, ediciones críticas de Brian Dutton, Londres (Támesis) 1972 y 1971 respectivamente. Este control sorprende porque:

a) a pesar de la exhaustividad aludida (p. 7), figuran en los textos oraciones condicionales no-reales obviamente olvidadas por el Apéndice;
b) hay varios ejemplos de clasificación dudosa, a mi modo de ver;
c) las indicaciones de los versos no están hechas siempre con el esmero necesario;
d) la lista señala ejemplos que se buscan en vano en los textos. Probablemente se trata de casos extremos de c).

Al presentar seguidamente los detalles del control, me voy a referir sólo a los casos que plantean algún problema:

Vida de Santo Domingo de Silos

Tipo 111

Si tuvieres darías: 245c-245d. Dutton transcribe *ganariemos* en la apódosis. Pero la edición de Labarta de Chaves, que los autores afirman haber tenido en cuenta (cf. bibliografía final, p. 164) y que se basa como la de Dutton en el ms. más antiguo, llamado S, escribe *ganaremos*. No entiendo cómo los autores pueden desatender de tal manera una variante que afecta directamente al problema que están investigando. Tampoco comprendo por qué los autores no han utilizado la esmerada edición crítica de Aldo Ruffinato, Logroño (Instituto de Estudios Riojanos) 1978, que confirma la lectura *ganaremos* sin indicación de variantes en otros mss. De modo que este único ejemplo de *Si tuvieres darías* en la *Vida de Santo Domingo de Silos* parece corresponder más bien al esquema frecuente *Si tuvieres darás*.

Si tuvieses darías: 157d no pertence al tipo 111, sino al tipo 221 o - lo que parece menos probable - al tipo 112. 315a-315b se extiende al verso c.

Tipo 112

Si tuvieses darías: En lugar de 711a-711c debe decir 711c-711d. 742b-742d no figura en la lista. Su esquema es *Si O darías* (con verbo elíptico en el condicionante). También se ha olvidado 429c-429d. Debo recordar que estas adiciones no son exhaustivas, sino que se trata de ejemplos hallados al azar.

Tipo 121

Todos los casos aquí clasificados me parecen dudosos. Los propios autores ponderan la dificultad que plantea este tipo (p. 75): «No resulta fácil trazar una distinción nítida entre las condicionales de anterioridad al origen (tipo 121) y las de simultaneidad a un momento anterior al origen.» El criterio formal que deciden adoptar me parece sumamente débil (p. 75): «Consideramos que existe simultaneidad (o posterioridad) a un punto anterior al origen cuando la condicional depende *explícitamente* de un verbo que presenta una forma con vector de anterioridad; en caso contrario, la clasificamos como de anterioridad al origen.» Con este criterio, los autores hacen caso omiso de un fenómeno que llama la atención a cualquier lector de textos medievales: «No había la separación actual entre las incongruencias del habla y el rigor de la escritura. El español arcaico se contentaba con dar a entender, sin puntualizar; el oyente o lector ponía de su parte para comprender. (...) Se omite con frecuencia el verbo *decir* ante su oración subordinada.»[18] Lo mismo afirma Isabel Uría Maqua[19] acerca de Berceo: «... no se olvide que en Berceo abundan las elipsis y se suprimen muchas partículas, necesarias en una construcción lógica.» El verso 54d de *Los Milagros de Nuestra Señora* ofrece un excelente ejemplo de este fenómeno en una condicional:

Si bien lo comediéremos, fizo grand cortesía.

Aunque la apódosis brilla por su ausencia formal, hay que restituirla en el pensamiento para entender la oración:

Si bien lo comediéremos, (comprenderemos que) fizo grand cortesía.

Por eso no resulta válido el argumento de la aparición explícita de un verbo principal. Veamos un ejemplo, asignado por los autores al tipo 121 (el sujeto son los parientes del enfermo, que lo desean llevar al sepulcro del santo):

[18] R. Lapesa, *op. cit.*, p. 214-215.

[19] Gonzalo de Berceo, *El poema de Santa Oria*, ed. de Isabel Uría Maqua, Madrid (Castalia) 1981, p. 151.

Prisieron un consejo, de Dios fo ministrado,
adocir el enfermo, essi cuerpo lazrado,
al sepulcro precioso del confessor onrrado;
si él no lis valiesse, todo era librado. (*Sto. Domingo,* 542a-542d)

A mi juicio, no cabe la menor duda de que el verso d está pensado desde la perspectiva de los parientes y no desde el punto de vista del narrador. Por lo tanto, la oración pertenece al tipo 112. Curiosamente los autores no se atienen siempre a su propio criterio pues clasifican en *Los Milagros de Nuestra Señora* una oración como de tipo 112 a pesar de estar ausente el *verbum dicendi* o *cogitandi* de que depende la condicional:

Mandólo qe cantasse como solié cantar,
fuesse de la Gloriosa siervo del su altar;
si algo li menguasse en vestir o / calzar,
él gelo mandarié del suyo mismo dar. (*Milagros,* 233a-233d)

Este caso es totalmente análogo al anterior. El obispo habla al clérigo ignorante en una especie de estilo indirecto libre, por lo que falta el verbo principal de que depende la condicional (desde luego, no es *mandólo que*). Por razones análogas pienso que en el *Santo Domingo* los versos 91a-91c, 318c-318d, 359d, 427c y 542d pertenecen al tipo 112. Los restantes ejemplos agrupados bajo el tipo 121, o sea 420c-420d, 629b y 697d los interpreto como tipo 221. La irrealidad de 420d: *por aver monedado non podrié escapar* queda demostrada por el segundo hemistiquio de 423a: *quando fo escapado.*

Tipo 221

Si tuvieses dabas: 122c. El ms. S, el más antiguo, da para el condicionado *querrié* y no *querié,* o sea, el esquema *si tuvieses darías.* Extraña que los autores tengan tan poco en cuenta las variantes.

Si tuvieses darías: Debe decir 402c en vez de 402d.

Tipo 231

Interpreto 45c-45d como tipo 221. Véase la interpretación del sentido de la oración propuesta por A. Ruffinato, *op. cit.,* p. 86.

Los Milagros de Nuestra Señora

Tipo 111:

Si tuvieres darás: Debe decir 424c-424d, en vez de 424b-424d.

Si tuvieres darías: Señala dos veces seguidas la indicación equivocada 213a-213c. En realidad, la oración está en 231a-231b. Los versos 231a y 231c forman el esquema *si tuvieres darás,* pero como tal falta en la lista.

Si tuvieres da: Se indica dos veces 908a-908d, pero es 908b-908d pues el verso a presenta la forma *quisiésedes.*

Si tuvieses das: 251a-251d no es fácil de clasificar porque en rigor el condicionado sintáctico es *fio* y el condicionado lógico *darié.* A mi juicio, el esquema es *si tuvieses darías.* Se ha olvidado 342d, que presenta el esquema *si O darás.*

Tipo 121:

Como en *Santo Domingo* creo que ninguno de los dos ejemplos indicados pertenece a este tipo. Interpreto 378c como tipo 112 y 435d (por cierto, es 435c-435d) como 221. De todas formas, la aparición de las potenciales de anterioridad en la tipología es para mí un punto de controversia. Significativamente, el tipo 121 falta en el capítulo cuarto, que describe la evolución global de los diferentes esquemas.

Tipo 211:
Si tuvieses darías: 862a-862c. Pertenece al tipo 221 y presenta el condicionante *si hubieses tenido,* tanto en el verso a como en el verso b, si se acepta para este último *oviesse* (lectura del ms. Ibarreta). Si se admite *vidiesse,* el condicionante en el verso b es *si tuvieses.* 641d ha sido olvidado. Esquema *si O darías.*
Tipo 221:
No consigo localizar los ejemplos 221b y 348d. 152d pertenece al tipo 212. Igual que *tenié* es simultánea al verbo *dizié* (152c) de que depende.
Tipo 231:
Si tuvieses darías: Considero los ejemplos 450b y 608d con interpretación resultativa de la apódosis (serié enffogada = 'estaría ahogada') como totalmente análogos a los versos 200-201 (serié arduda = 'estaría quemada') de la *Razón de Amor,* ed. R. Menéndez Pidal, en: *Crestomatía del español medieval,* I, Madrid (Gredos) [2]1971, p. 92-99[20].

Para la discusión de estos versos, clasificados por los autores erróneamente como tipo 221, véanse p. 64-65 y sobre todo la N 11, que es claramente incongruente con los dos ejemplos de *Los Milagros* citados arriba y clasificados correctamente por los autores, a mi modo de ver.

Aunque algunas de las enmiendas se presten a discusión, el control deja claro que la clasificación propuesta por los autores no carece de problemas, como podría parecer a primera vista. Habrá que pensar en la necesidad de realizar cambios en los cuadros de frecuencias, cambios que probablemente no afectan seriamente a los resultados esenciales del estudio pero que son necesarios por razones de rigor científico. Lástima que el control efectuado en las dos obras del poeta riojano reste fiabilidad a la por lo demás admirable presentación de los datos. A pesar de de esta crítica, el estudio figura, sin duda, entre los más valiosos que se han publicado recientemente en Gramática Histórica.

Enzo Franchini

✱

JOSEP SOLÀ-SOLÉ, *Sobre árabes, judíos y marranos y su impacto en la lengua y literatura españolas,* Barcelona (Puvill) 1983, 279 p.

Jede große nationale Krise führt fast zwangsläufig zu einer vertieften Reflexion über die Identität des betroffenen Volkes, so in Frankreich nach der Niederlage von 1870[1], in Spanien und Lateinamerika nach 1898[2]. Der spanische Bürgerkrieg von 1936-1939 löste gerade bei Historikern einen Reflexionsprozeß über das 'hispanische Wesen' aus, hier insbesondere

[20] Resulta asombroso que incluso en un texto tan breve como es el de la *Razón de Amor* los autores pasen por alto una condicional no-real introducida por *si* y, por lo tanto, fácilmente reconocible. La *Razón de Amor* contiene ocho condicionales no-reales y no siete como pretende el estudio. La oración olvidada es la de los versos 194-195: «Pero si uos en apagardes, digamos uos las uerdades.» Esta condicional pertenece al tipo 111 y al esquema *si tuvieres da.* En el *Poema de Mio Cid* se hallan seis ejemplos análogos (cf. *Apéndice,* p. 171). Asimismo sorprende otro descuido. ¿Por qué la oración de los versos 200-201 de la *Razón de Amor* figura en el *Apéndice,* p. 172, bajo el tipo 211 (irreales de simultaneidad al origen) si en las páginas 64-65 los autores, al discutir estos versos, llegan a la conclusión de que se trata de una irreal de *anterioridad* al origen (tipo 221)?

[1] Siehe dazu RENAN, *La Réforme intellectuelle et morale de la France* (1871) und *Qu'est-ce qu'une nation?* (1882) sowie Taine, *Les origines de la France contemporaine* (1876).

[2] Siehe dazu auch JOSEPH JURT, «Literatur und Identitätsfindung in Lateinamerika: J. E. Rodó: *Ariel*», *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte* 6 (1982), 68-95.

bei zwei herausragenden Forscherfiguren, die Opfer der Intoleranz geworden waren und die im Exil den Wurzeln dieser Entwicklung nachzugehen versuchten. So veröffentlichte Américo Castro 1948 im argentinischen Verlag Losada sein bedeutendes Werk *España en su historia. Cristianos, moros y judíos.* Für ihn waren das christlich-nationale Spanien und der Hispanismus als Kultureigenart im Verlauf des Mittelalters durch die Verschmelzung und Auseinandersetzung christlicher, islamischer und jüdischer Elemente entstanden. Eine Zäsur in der hispanischen kulturgeschichtlichen Entwicklung wird *vor* der arabisch-maurischen Epoche gesehen; für Castro gab es vor der islamischen Epoche kein eigentliches 'Spanien'; man denke etwa an das polemische Kapitel «Los visigodos no eran aún españoles», das er in einer späteren Fassung seines Buches *(La realidad histórica de España)* hinzufügte.

Im Gegensatz dazu steht die Auffassung von Claudio Sánchez Albornoz, der Castro 1954 mit seinem Buch *España, un enigma histórico*[3] antwortete. Für ihn ist die hispanische Idee schon bei den vorrömischen Völkern der Halbinsel präsent. Römer und Westgoten trugen so wesentlich zur politischen und kulturellen Einheit Hispaniens bei. Der entscheidende Faktor des Mittelalters sei die Reconquista und damit die Wiederbesiedlung gewesen. Von einer Islamisierung und einem wesentlichen Beitrag der Juden könne nicht die Rede sein. Die arabisch-maurische Zivilisation sei gewissermaßen als Fremdherrschaft über eine bereits existente, geschlossene westgotisch-christliche kulturelle Einheit hereingebrochen. Das moderne Spanien entstand - nach Sánchez Albornoz - in der und durch die Überwindung dieses allochthonen Elements, durch unmittelbares Wiederanknüpfen an westgotische Traditionen und Institutionen, als deren Träger die mozarabische Bevölkerung fungiert habe. Die islamische Epoche wird so als Unterbrechung der gesamtspanischen Evolution gesehen. Hinter dieser Betrachtungsweise steht nach Hans-Joachim Kreß letztlich das Bedürfnis, sich als Europäer zu fühlen[4]. Zu Recht betont derselbe Autor, daß diese beiden Grundrichtungen sich vor allem deshalb so scheinbar unversöhnlich gegenüberstehen, weil jede in sich richtige Faktoren für sich in Anspruch nimmt und in ihrem Sinne interpretiert[5]. «Im Grunde genommen entspringt das Entstehen dieser konträren Fragestellung aber schon zutiefst dem spanischen Wesen, eben jenem Wesen, das ohne die islamische Kultur und die sämtliche Daseinsbereiche umfassende Auseinandersetzung mit dieser Epoche nicht vorstellbar ist»[6]. Kreß weist auch darauf hin, daß weder das römische Hispanien noch das alte Westgotenreich auf einer Integration von Herrschenden und Beherrschten beruhte, daß erst unter dem Islam sich eine Kultur der Massen entwickelte. Die Geschichte der Westgoten sei mit dem Beginn des 8. Jahrhunderts ein für allemal zu Ende gegangen und die mozarabischen Bevölkerungselemente seien weitgehend arabisiert worden. Nicht wegzudiskutieren ist nach ihm die Tatsache, «daß die wesensmäßigen Grundzüge des gegenwärtigen spanischen Lebens, die Hauptströme geistiger Orientierung, denkerischer Kategorien, Lebenseinstellung, Umweltsicht und Selbstverständnis und

[3] Siehe dazu auch R. Konetzke, «Islam und christliches Spanien im Mittelalter», *Historische Zeitschrift* 184 (1957), 573-591.

[4] Hans-Joachim Kress, *Die islamische Kulturepoche auf der iberischen Halbinsel.* Marburg, 1968, p. 290. Julio Valdeón Baruque charakterisiert die Betrachtungsweise von C. Sánchez-Albornoz in ähnlicher Weise: «España es, ante todo, cristiana y occidental; añadamos más: España se contempla desde Castilla, baluarte de la construcción de la nación, y cuyo pasado se exalta al identificarla como una sociedad de hombres libres e iguales» («La polémica con Américo Castro», *El Pais,* 15. Juli 1984).

[5] Die Bedeutung der Debatte zwischen Castro und Sánchez Albornoz wird auch von J. Valdeón Baruque unterstrichen: «pudiendo decirse que fue el debate intelectual más relevante de la España de la posguerra, al menos en el terreno de la interpretación histórica» *(art. cit.).*

[6] H.-J. Kress, *op. cit.,* p. 291.

ebenso die wesentlichen kulturellen Ausdrucksformen sich nicht vor dem 10., 11. oder 12. Jahrhundert nachweisen lassen, während die sich damals herausbildenden Anlagen noch in unserer Zeit wirksam und sichtbar sind»[7].

Diese etwas weiten Ausführungen waren notwendig, um den wissenschaftsgeschichtlichen Hintergrund des hier anzuzeigenden Sammelbandes von Josep M. Solà-Solé zu skizzieren, der schon von seinem Titel her *(Sobre árabes, judíos y marranos y su impacto en la lengua y literatura españolas)* an die berühmte Studie von Américo Castro erinnert, wenn sich der Autor auch auf Sprache und Literatur beschränkt und nicht so sehr eine Gesamtdarstellung intendiert, sondern Einzeluntersuchungen zusammenfaßt. In einer ersten Studie analysiert der Verfasser eines der ersten Zeugnisse der spanischen Dramatik: den nach 1200 entstandenen *Auto de los Reyes;* man hatte bisher vom Lautstand her auf einen gaskonischen Einfluß geschlossen. Solà-Solé stellt im Text ebenfalls das Oszillieren zwischen a und e fest sowie die Nicht-Diphtongierung von e und o (bine < BENE [bien]; bono < BONUM [bueno]); er führt diesen Lautstand auf mozarabische Einflüsse zurück, die auch vom Entstehungsort Toledo her plausibel sind; dies um so mehr, da die dortige mozarabische Bevölkerung bis ins 14. Jahrhundert des Arabischen kundig war. «Debido a esta evolución *ie* > *i* y al sistema fonológico del árabe, que desconoce las oposiciones *e/i* y *o/u,* se explicaría la confusión vocálica que observamos en nuestro texto [...] Postulamos, pues, para nuestro texto una base mozárabe con fuerte impacto fonético y prosódico árabe» (21, 24). Der Autor sieht im übrigen auch im Lexikon und in der Syntax arabische Einflüsse; eine Form wie *el* estrella führt er auf die Interferenz des (generellen) arabischen Artikels al- zurück.

Ein weiterer Aufsatz ist den mozarabischen Jarchas gewidmet; es handelt sich bei diesem Text um die Einleitung der von Solà-Solé besorgten Textsammlung *Corpus de poesía mozárabe* (Barcelona, 1963). Der Verfasser stellt zuerst die Gesamtform der *muwaššaḥa* vor, bei der die Jarchas als Kehrreim einen konstitutiven Bestandteil ausmachen. Während die Arabisten diese Form einer inneren arabischen Entwicklung zuschrieben, führte J. Ribera (und nach ihm D. Alonso und Menéndez Pidal) die neue Strophenform auf ein romanisches Substrat zurück, das über galizische Sklaven nach Andalusien gelangt sei; eine dritte These situierte den Ursprung in den Responsorien der lateinischen Liturgie, während andere eine Überlagerung des Einflusses von Synagogengesängen und lateinisch-christlichen Responsorien sahen. Der Verfasser hält fest, daß sich die *muwaššaḥa-s* auf jeden Fall im arabischen Andalusien entwickelt haben und dann als strophische Neuerung über mozarabische und jüdische Kanäle in die romanische Welt ausstrahlten. Solà-Solé legt eine minutiöse Inhaltsanalyse der 72 *muwaššaḥa-s* mit romanischen Jarchas vor: in einem Großteil der Gedichte herrscht die Liebesthematik vor (vor allem die nicht erwiderte Liebe); ein Drittel ist der panegyrischen Dichtung zuzusprechen; das Lob gilt einer politischen Persönlichkeit oder einem Freund, wobei die Form so stilisiert ist, daß jeder beliebige Herrscher ange-

[7] *Op. cit.,* p. 292; siehe dazu auch TITUS BURCKHARDT, *La civilización hispano-árabe,* Madrid (Alianza Editorial) 1979, p. 42: «En cierto sentido España, en especial su parte meridional, fue arabizada ampliamente, tanto por el dominio de los árabes como por el del Islam, cuya lengua sagrada es el árabe, mientras toda esta civilización adoptó necesariamente un carácter español, que, sin embargo, no se puede determinar fácilmente, ya que faltan los baremos de comparación. Muchos rasgos 'típicamente españoles' que algunos historiadores españoles actuales pretenden descubrir en la civilisación hispano-árabe, son en realidad rasgos arabo-islámicos, que heredó la España de la 'Reconquista'». Siehe dazu auch HENRI TERRASSE, *Islam d'Espagne. Une rencontre de l'Orient et de l'Occident.* Paris, Plon, 1958. Vor einer sachlich nicht fundierten Suche nach arabischen Wurzeln im Hinblick auf die Konstituierung einer andalusischen Identität warnt allerdings der Arabist SERAFÍN FANJUL: «¿Andalucía árabe?», *El País,* 11. Aug. 1984.

sprochen werden kann. Das Metaphernarsenal aktualisiert vor allem die Liebesschmerz-Thematik; im Unterschied zur provenzalischen Dichtung sei aber die Struktur offen und nicht geschlossen[8]; was im islamischen Kontext eher erstaunt, ist die ab und zu anzutreffende bacchantische Thematik[9]. Mehr als ein Drittel der Lieder stammt von jüdischen Autoren; die jüdische Lyrik erscheint stark von der arabischen beeinflußt zu sein, sie zeichnet sich jedoch durch die Vorliebe für biblische Bilder aus. Die Jarcha bildet jeweils den Schlußrefrain, die Auflösung des Spannungsbogens, wobei dieser Refrain auch in einer nicht-arabischen Sprache abgefaßt werden konnte; nur in etwa einem Zehntel der *muwaššaḥ ha-s* finde man romanische Elemente; in diesen Refrains werde oft die Abwesenheit des Geliebten, Liebe als Krankheit thematisiert, wobei fast immer die Frau, das Mädchen als Sprecherin fungiere; gegenüber der formalen Strenge des arabischen Teils kontrastiere die romanische Jarcha durch die «frescura y sencillez de un arte más primitivo» (47). Solà-Solé untersucht aber auch sehr genau die formale Struktur der romanischen Jarchas und stellt hier wiederum den Einfluß der arabischen Prosodie fest; der arabische Einfluß mache sich auch im Lexikon in den Archaismen und hybriden Formen bemerkbar, die für eine bilinguale Situation typisch seien. Wenn D. Alonso in den Jarchas Analogien zu den galizisch-portugiesischen 'cantigas de amigo' zu entdecken glaubte und Menéndez Pidal die romantische Theorie der kollektiven Schöpfung bemühte, so ging es beiden Autoren darum, die These der romanischen Kontinuität so zu belegen. Für W. Ross und H. Lausberg sind die Jarchas Formen, die von arabischen und jüdischen Autoren in bilingualer Situation geschaffen wurden, eine These, die auch A. Castro ganz entschieden vertritt - und der sich auch unser Autor anzuschließen scheint: Die Jarchas «se sitúan claramente en un ambiente de musulmanes o de judíos - una sociedad donde los sentimientos eróticos se expresaban con natural sencillez. No se ve, pues, motivo para considerar las *jarŷas* como misteriosas supervivencias de un pasado hispánico, ignoto e insondable»[10].

J. Solà-Solé analysiert aber auch den arabischen Einfluß auf die spanische Sprache, insbesondere die Spuren des arabischen Artikels AL-. Nach van Wijk sind etwa 8% des spanischen Wortschatzes arabischen Ursprungs; davon beginnen 60% mit a- oder al-, d.h. mit dem agglutinierten arabischen Artikel (derselbe Prozentsatz läßt sich bei den 2328 von Lautensach eruierten Toponymen arabischen Ursprungs feststellen). In den italienischen Arabismen wird jedoch der arabische Artikel nicht übernommen (z. B. it. *cottone* / span. *algodón* aus dem Arabischen *al-qutun*). Die nach H. Kuen und A. Steiger teilweise psychosozialen Hypothesen vermögen nach dem Verfasser die spanische Agglutination des arabischen Artikels nicht zu erklären. Dies ist nach ihm nur möglich, wenn man vom Arabischen ausgeht, wo der Artikel nicht nur eine determinative und demonstrative, sondern auch eine präsentative und emphatische Funktion hat. Um einen abstrakten Begriff zu formulieren, braucht man im Arabischen nicht nur das Substantiv *(hombre)*, sondern Substantiv und Artikel *(ar-rağulu)*; der unbestimmte Artikel wird im Arabischen im übrigen

[8] Zum Vergleich mit der provenzalischen Dichtung siehe H. PÉRÈS, «La Poésie arabe d'Andalousie et ses relations possibles avec la poésie des troubadours», in: *L'Islam et l'Occident*, Marseille 1947, p. 197-230, sowie R. LEMAY, A propos de l'origine arabe de l'art des troubadours, *Annales*, 22 (1966), 990-1011.

[9] Siehe dazu auch T. BURCKHARDT, *op. cit.*, p. 111: «La poesía árabe conoce todo el abanico de sentimientos humanos, desde el amor puramente espiritual propio de la mística, hasta las pasiones groseras cantadas por Ibn Quzmān. Esto no provoca asombro; mas lo que parece extraño es el gran número de poemas báquicos en un pais donde la ley religiosa prohibía beber vino. Este era el punto flaco de los musulmanes españoles.»

[10] A. CASTRO, *La realidad histórica de España*, México 1954, p. 312.

vor den bestimmten gesetzt, z. B. *wahed er-rağel* (wörtlich: ein der-Mensch). «Hasta qué punto el artículo árabe es inseparable del sustantivo en su función *presentativa* lo muestran con elocuencia los textos aljamiados compuestos por los moriscos peninsulares, en los que se advierte que casi todos los nombres árabes intercalados en el contexto romance exhiben el artículo» (81). Das iberoromanische agglutinierte al- erklärt sich für den Verfasser aus dem jahrhundertelangen Zusammenleben der arabisch- und spanischsprechenden Bevölkerung (wobei viele beider Sprachen mächtig waren), für die der Artikel essentieller Bestandteil des lexikalischen Begriffs war. Eine eigene Studie gilt den Arabismen bei Cervantes, was einleuchtet, wenn man daran denkt, daß der Schriftsteller fünf Jahre in Gefangenschaft in Algier verbrachte; der Verfasser eruiert im Werk von Cervantes 45 Personenennamen orientalischen Ursprungs; oft erfand dieser aber auch arabisch klingende Namen, so etwa *Hamete Benengeli* in *Don Quijote* als arabisierte Form von *berenjena*. Einige arabisierende Formen sind erstmals bei Cervantes belegt, so *sultán* statt das ältere *soldán* oder *cadí* statt *alcalde* (ár. *al-qādī*). Gewisse von ihm verwendete Begriffe sind türkischer Herkunft, was nicht erstaunt, da die politisch-militärische Verwaltung im Algier des 16. Jahrunderts in ottomanischer Hand war. Bezeichnend für Cervantes ist auch dessen didaktische Intention, wenn er etwa schreibt: «*Baxá,* como los Turcos llaman a los virreyes», wobei *baxá* schon eine arabisierte Form des türkischen *pāša* ist.

Von der Auseinandersetzung mit dem Islam zeugt schließlich auch das Stück *El Profeta falso* (1635) von Francisco de Rojas Zorrilla, das im 18. Jahrhundert von Voltaire in *Mahomet ou le Fanatisme* aufgegriffen wurde und das den negativen Mythos eines stolzen, unehrlichen Mohammed aufbaut, der als Frucht einer inzestuösen Verbindung dargestellt wird. Solà-Solé erklärt dieses negative Bild, das schon vorhandene Elemente aufgreift, aus der moriskisch-jüdischen Abstammung des Autors: «La visión antimusulmana de Mahoma, visión tremendamente exagerada e irreverente, nos recuerda, hasta cierto punto, el conflicto interno de muchos de los conversos españoles, quienes, para demostrar su completa identificación con la nueva creencia, atacaban despiadadamente su antigua fe» (112). Schließlich geht der Verfasser auch der Genese des Don-Juan-Themas nach. Die libertinen Aspekte des *burlador de Sevilla* scheinen dem strengen, monogamischen kastilischen Denken zu widersprechen; die Vermutung des arabischen Ursprungs beruhe auf dem Klischee des sinnlichen Arabers, das die Existenz einer asketischen Tradition innerhalb des Islams übersehe; man finde jedoch auch in der arabischen Literatur die Figur des Liebesabenteurers, die mittels der Kriegsmetaphorik beschrieben werde; am maurischen Hof in Sevilla gab es überdies eine ausgesprochen hedonistische Tendenz. Die Figur des Don Juan ist für den Verfasser aus dem Konflikt dieser Tradition mit den späteren christlichen Normen entstanden; der «hombre andaluz» ist für ihn «prototipo [...] de la figura donjuanesca» [!]: «Producto de un poso cultural árabe, con normas de conducta particulares por espacio de más de quinientos años, el hombre andaluz y, sobre todo, sevillano, fue sintiéndose cada vez más incómodo y angustiado en su forzosa incorporación a un nuevo tipo de vida. La presencia de nuevas normas de conducta impuestas por el austero y rígido cristiano del Norte [...] fue creando en su alma una duplicidad peligrosa cuyas únicas salidas serían, en lo temporal, la rebeldía donjuanesca y, en lo espiritual, las aberraciones sexuales de los alumbrados [...]» (127).

Der zweite Teil des vorliegenden Bandes ist dem «impacto judaico» gewidmet. Der Verfasser kommt hier zunächst auf jene berühmte Stelle im *Cantar de Mío Cid* zu sprechen, wo der Held die beiden jüdischen Geldleiher Raquel und Vidas als Sicherheit für ein Darlehen mit zwei Truhen voll Sand täuscht. Der Interpret fragt sich nach der Bedeutung dieser Sequenz, die oft auch als antisemitisch eingestuft wurde. Solà-Solé sieht aber darin eher eine antibürgerliche denn eine antijüdische Note, was auch der allgemeinen Tendenz

des Epos entspricht, in dem die militärischen Unternehmungen des Helden der Geldmacht der Latifundien entgegengestellt werden. Im übrigen würden die Geldleiher nur über ihren Beruf und nicht über religiöse oder rassische Merkmale definiert; weil sie sich so leicht übertölpeln ließen, erschienen sie als nicht gerissene, ja eher sympathische Figuren. Zudem ließen sich zur Zeit der Abfassung des *Cantar* (1440) in Spanien kaum antijüdische Tendenzen ausmachen: «La armonía entre las tres castas, como diría A. Castro, era bastante perfecta. Los judíos peninsulares, muchos de ellos escapados de la invasión almohade, eran bien acogidos en los reinos cristianos del Norte» (140). Zwei Studien gelten der spätmittelalterlichen *Dança general de la muerte,* wo der Rabbiner und der musulmanische Schriftgelehrte aufgefordert werden, sich in den Totentanz einzureihen; der Musulmane erscheint als Vertreter des Hedonismus, der Rabbiner als Verkörperung einer vergeblichen Messiashoffnung; der Verfasser legt hier vor allem einen Variantenvergleich der Manuskripte (Escorial und Sevilla) vor; man vermißt ein wenig eine vom Text ausgehende Extrapolation bezüglich des Bildes der jüdischen und musulmanischen Minderheit bei den Christen. Auf Grund von textinternen und -externen Kriterien versucht er, die *Dança* als einen der ersten Totentänze Europas zu situieren. In dem dort erwähnten rabí Açá glaubt er, den 1326 geborenen Rabbiner Ribaš zu erkennen, und er datiert darum die *Dança de la muerte* noch vor dem berühmten Totentanz, der 1424 in der Säulenhalle des Friedhofs der Innocents in Paris angebracht worden war[11]. Solà-Solé führt den französischen Begriff 'Danse *macabre*' auf das arabische Wort *maqābir* (Friedhöfe) zurück; Cervantes hatte schon die Singularform *al-maq-bara* als «cementerio moro» definiert. Das Totentanzthema erscheint darum dem Verfasser nicht aus dem nördlichen Nachbarland, sondern aus dem arabischen Kulturkreis eingeführt worden zu sein; er sieht den Ursprung in gewissen Begräbnisbräuchen der spanischen Musulmanen; diese sahen im Friedhof eine Art Versöhnungsort, wo Essen zu Ehren der Toten stattfanden und die Klageweiber eine Art Tanz aufführten. Im Unterschied zur 'Danse macabre' von Paris tritt im spanischen Totentanz nicht so sehr ein Toter als vielmehr der Tod auf: «[...] la *Dança* hispánica presenta a la muerte como una entidad abstracta personificada» (187). Die Personifizierung des Todes sei aber auch eine Konstante der musulmanischen Literatur.

Die Lyrik der conversos im 15. Jahrhundert wird in zwei Artikeln analysiert. Die frühen *conversos,* die eine politisch-intellektuelle Macht darstellten, sahen ihre Stellung durch den Aufstieg von *conversos* bescheidener Herkunft bedroht; so richteten sich viele Spottlieder gegen diese, so etwa gegen die Dichter Juan de Valladolid und Antón de Montoro, die beide zur letzteren Gruppe zählten; in diesen polemischen Liedern werden der Vorwurf des Kryptojudentums, die Deizidthese, Ausführungen über die Beschneidung vorgebracht. Die verwendeten hebräischen Begriffe belegen nach dem Verfasser, daß die Autoren ebenfalls *conversos* mit differenzierten Hebräisch-Kenntnissen waren; derselbe Befund gelte für Juan Alfonso de Baena, dessen Bescheidenheitstopoi in einer anderen Studie untersucht werden: «Hay, desde luego, en esta tantas veces proclamada humildad, la insegura actitud del converso que ha vivido y sigue viviendo, a pesar de su conversión, en medio de un ambiente que le es hostil y le hace sentir la condición de su antiguo linaje» (215). Solà-Solé glaubt, daß Juan Alfonso de Baena trotz gegenteiliger Beteuerungen lange dem jüdischen Glauben treu blieb; er ordnet ihn dem von Averroes beeinflußten jüdischen Rationalismus zu.

[11] Siehe dazu auch JOHAN HUIZINGA, *Herbst des Mittelalters,* Stuttgart (Kröner) [11]1975, p. 190-208: «Das Bild des Todes»; es fragt sich jedoch, ob diesem Totentanz nicht auch schon literarische Zeugnisse vorausgingen. Der Dichter Jean le Fèvre hatte schon 1376 geschrieben: «Je fis de Macabré la dance» (zitiert *ibidem,* p. 199).

In einer weiteren Studie untersucht der Autor den semitischen Einfluß auf die spanische Sprache; er eruiert diese Einflüsse nicht so sehr im lexikalischen als im syntaktischen Bereich (für die Prosa des 13. Jahrhunderts); diese Wirkung schreibt er vor allem der regen Übersetzertätigkeit jüdischer Gelehrter (etwa der Schule von Toledo) zu; folgende Phänomene werden dabei auf den Einfluß des Hebräischen zurückgeführt: Reflexivkonstruktionen mittels der Termini alma, corazón usw. («dijo a su alma» statt «se dijo a sí mismo»); Häufigkeit von Figura etymologica oder Paronomasie; Kennzeichnung des unbestimmten Subjekts mittels der 2. Person Singular; Redeeinleitung eines unabhängigen Satzes durch diciendo. Der Verfasser geht allerdings bei der Einschätzung des hebräischen Einflusses nicht so weit wie A. Castro; doch bemerkt er immerhin: «No hay nada más natural que dentro de la ecuación árabe > castellano de los comienzos de la prosa, el intermediario hebreo, generalmente presente en casi toda la labor traductora, dejara marcada su impronta» (267). Der Band schließt mit einer Untersuchung über mögliche jüdische Spuren in *Don Quijote,* in der sich der Autor fragt: «¿no habrá en la figura de *don Quijote* un algo de la trágica condición del converso, anclado en un pasado que no puede ni, a veces, quiere abandonar?» (277).

Die Studien, die Josep M. Solà-Solé im vorliegenden Sammelband vereint hat, sind zweifellos sehr anregend. Die Arbeiten beruhen stets auf einer intensiven Kenntnis der Forschungsliteratur (oft bis zurück ins letzte Jahrhundert); sie führen aber stets darüber hinaus und bringen echten Erkenntnisgewinn. Der Verfasser argumentiert sorgfältig, überzeugt durch minutiöse Textanalysen und scheut auch vor statistischen Auswertungen nicht zurück; die Studien vermögen so in Einzelfragen die globalen Thesen eines A. Castro zu nuancieren. Vor allem auf Grund seiner Vertrautheit mit der arabischen und der hebräischen Sprache und Literatur ist es dem Autor möglich, den Beitrag dieser Kulturen zur spanischen Identität in wichtigen Einzelaspekten zu erhellen.

Joseph Jurt

✱

José A. Pérez Bowie, *El léxico de la muerte durante la guerra civil española,* Salamanca (Ediciones Universidad de Salamanca) 1983, 227 p.

Un tema tan interesante y poco conocido como el vocabulario relacionado con la muerte durante la contienda civil española, es tratado de manera exhaustiva y sistemática por este autor, que demuestra claramente «las influencias que sobre el terreno del léxico ejercen los factores ideológicos».

Este trabajo se compone de dos apartados, el primero, dividido en tres subapartados: a) el de los presupuestos básicos, en el que se organizan en el plano del sistema las unidades de contenido, b) las realizaciones discursivas de cada unidad de contenido, c) las conclusiones derivadas de la relación entre el vocabulario de una época determinada y la ideología imperante.

En el subapartado a) distribuye el campo semántico «muerte» en dos grupos: el de los lexemas verbales, en el que sitúa al infinitivo «morir» como centro del campo, y el de los lexemas no verbales cuyos centros son los archilexemas «muerte» y «muerto» y el lexema «matador». Es en el subapartado b) donde reúne las realizaciones discursivas de cada unidad. Entre los lexemas verbales distingue «morir$_1$» cuyo rasgo pertinente es la ausencia de la marca «+violencia», y cuyas realizaciones organiza ateniéndose a las distintas disponibilidades sintácticas; por un lado se hallan las fórmulas en las que la víctima es el sujeto de la acción verbal (X se nos fue, X desapareció, X hizo el viaje) y por otro aquellas en las que la víctima funciona como objeto directo de la acción (Dios llamó a X a su seno, la muerte se

llevó a X), o como término preposicional del objeto directo (se acabó la historia de X, se cerraron los ojos de X, llegó la hora de X). Junto a «morir$_1$» se encuentran: - «morir$_2$» marcada por el rasgo «+violencia» y que puede realizarse discursivamente por, 1) la unión de aditamentos que connoten violencia, al lexema verbal «morir» (murió por las libertades del pueblo, falleció en defensa de la patria), 2) la aparición de verbos que denotan pérdida de la verticalidad (cayeron como moscas, se quebró en flor el cuerpo de X), 3) fórmulas constituidas por un verbo de movimiento, más indicaciones direccionales alusivas a la vida ultraterrena (X se fue a la mansión de los luceros, X se fue a velar sobre las estrellas), 4) construcciones entre cuyos contenidos básicos originarios se entablan relaciones de causatividad (X perdió el pellejo, X se encontró con una bala), 5) fórmulas basadas en la imagen de la «muerte enamorada» (la muerte vino a besar a X en la frente, se consumó el matrimonio de X con la muerte); «matar» las variantes que integran este grupo son clasificadas atendiendo a la actitud que adopta el hablante ante la acción de matar: 1) fórmulas que reflejan odio o temor hacia el enemigo (coser a bayonetazos, meter la fulana, machacar las entrañas) 2) las que connotan desprecio hacia el adversario (limpiar la retaguardia, dar el pasaporte, despanzurrar como marranos), 3) fórmulas asépticas o actitud neutra por parte del hablante (producir muertos, ajusticiar, asesinar); «estar muerto» entre cuyas realizaciones encontramos 1) el verbo estar más participio o adjetivo en relación directa con el significado muerte (está inerte, está presente), 2) lexemas aspectualmente durativos (está con Dios, está criando pinos en la barriga), 3) negación de un verbo que signifique «vivir» o «acción propria de un ser vivo» (X no necesita nada, a X no le duele nada). Entre los lexemas no verbales se encuentran: «muerte$_1$», ésta se refiere a la muerte como concepto abstracto y formalmente se caracteriza por la presencia del artículo determinado (la terrible sombra, la Desdentada, la Parca), «muerte$_{2.1}$» en la que ésta se concibe como realidad física carente del rasgo violencia (la defunción, el fallecimiento, el último viaje, la última hora), «muerte$_{2.2}$» que se diferencia de la anterior por la presencia del rasgo violencia (el fusilamiento, la degollina, la sangría, el playero), «muerto$_1$» carente del rasgo violencia (finado, desaparecido, fiambre, carroña, difunto), «muerto$_2$» que denota violencia (masacrado, sacrificado, flor deshojada), «matador», que reúne voces que actúan: 1) exclusivamente como sustantivos (el ejecutor, el carnicero, el verdugo), 2) exclusivamente como adjetivos (sanguinario, mortal, exterminador), 3) los que funcionan indistintamente como sustantivos y adjetivos (criminal, asesino, homicida).

El apartado de las conclusiones cierra esta primera parte. De todo lo analizado se deduce que el lenguaje en situaciones bélicas como la que se examina, se convierte en un arma de combate más, que ante la muerte exalta el valor de los del propio bando o por el contrario degrada y deshumaniza a los adversarios. Pérez-Bowie caracteriza el discurso oficial como aquél en el que se utiliza el lenguaje con una función predominantemente apelativa, aquél en el que la finalidad máxima consiste en la adhesión del receptor a una ideología determinada. Distingue el discurso oficial de la derecha, cuyos rasgos determinantes son: 1) la confesionalidad católica reflejada en la creencia de una vida ultraterrena, y en la constante alusión al sacrificio de Cristo en la cruz para evocar la muerte del combatiente (derramar la sangre), 2) la influencia falangista manifiesta en el tratamiento de la muerte no como un sueño eterno sino como un permanente estar despierto (estar en la guardia eterna), 3) la imagen de la muerte enamorada se transforma en un tópico en el discurso de la derecha (los novios de la muerte); frente a éste el discurso oficial de la izquierda se definiría por la falta de homogeneidad en sus manifestaciones y por: 1) la creencia en una existencia que comienza y acaba en este mundo, cosa que se extrae del uso de ciertas imágenes como las referentes a la integración del cuerpo en la tierra y su transformación en paisaje, o la imagen del sueño (dormir eternamente), o la concepción de la muerte como sacrificio, como entrega desinteresada de

la víctima en beneficio de la comunidad (brindar la vida), 2) se concibe la muerte como una obligación penosa y de ahí la aparición constante del término tributo (rendir el tributo de la vida), 3) la imagen de la muerte enamorada sólo comparece en contextos poéticos.

El segundo apartado del estudio lo constituye un extenso glosario que reúne todo el conjunto de palabras y expresiones aparecidas a lo largo de la obra, a las que adjunta una cita. Sirva como ejemplo la siguiente:

ABATIR COMO CONEJOS: También han sido abatidos como conejos..., *El Adelantado,* 19. 1. 37.

Tan solo me atrevería a hacer dos puntualizaciones. Primeramente me asombra que no se recojan los siguientes sinónimos: interfecto (de «muerto»), tomar el tren para un viaje que será largo, llevárselos Satanás (de «morir»), enfriar a alguien, dar en la cresta, quemar, cazar de un tiro, picar la nuez (aunque sí aparece picar), taladrar el billete (de «matar»); me llama la atención este hecho porque un literato de la talla de Valle Inclán, catalogado de oído muy fino para las hablas todas, las reúne pocos años antes en *Martes de carnaval.*

Por último hay que tener presente que, cuando distingue dos a más variantes atendiendo a la pertenencia a distintos estratos socio-culturales o a diferentes tipos de modalidad expresiva, como las voces «diñarla, darle mulé» y otras a las que trata de vulgares, es necesario recordar que en el siglo XVIII comenzó el llamado «flamenquismo» que se ha prolongado hasta nuestros días con su afición a costumbres populacheras y agitanadas, que penetró en *toda la sociedad española* e incorporó al lenguaje popular un cuantioso caudal de voces gitanas. Ya nos lo decía Pardo Bazán en su obra *Insolación:*

«Convénzanse ustedes: aquí en España desde la Restauración, maldito si hacemos otra cosa más que jalearnos a nosotros mismos. Empezó la broma por todas aquellas demostraciones contra don Amadeo: lo de las peinetas y mantillas los trajecitos a medio pase y los caireles, siguió con las barbianerías del difunto rey, que le había dado por chulo, y claro la gente elegante le imitó, y ahora es ya una epidemia... (p. 25-26).

En cuanto a la metodología cabe señalar que Pérez-Bowie sigue la tradición lexicológica de Matoré, por lo que basa su estudio no en un período teóricamente instantáneo de la historia sino en un espacio temporal que abarca desde 1936 a 1939, y además su análisis léxico parte no de formas aisladas sino de conjuntos de nociones, cuya estructura y relaciones son explicadas por determinados hechos sociales, la guerra civil española.

Ricardo Morant Marco

MARIA TERESA HUNDERTMARK-SANTOS MARTINS, *Portugiesische Grammatik,* Tübingen (Niemeyer) 1982, XXXII und 642 p.

Auf dem deutschsprachigen Markt fehlte bis jetzt ein umfassendes Handbuch zur portugiesischen Grammatik. Studenten, Dolmetscher, Übersetzer und Lehrer, die sich über die gängigen Lehrbücher hinaus mit der portugiesischen Sprache Portugals befassen wollten, konsultierten z. B. die bewährten fremdsprachigen Nachschlagewerke von Pilar Vázquez Cuesta[1] oder Paul Teyssier[2]. Mit dem nun vorliegenden Werk erfüllt die Verfasserin ein großes Desiderat der deutschsprachigen Lusitanistik. Das kontrastive Vorgehen in der

[1] PILAR VÁZQUEZ CUESTA/MARIA ALBERTINA MENDES DA LUZ, *Gramática da língua portuguesa,* Lisboa (Edições 70) 1980.

[2] PAUL TEYSSIER, *Manuel de langue portugaise (Portugal-Brésil),* Paris (Editions Klincksieck) 1976.

Darstellung der grammatischen Probleme erleichtert dem germanophonen Interessenten den Zugang zu manch schwierigem Kapitel.

Den ersten Eindruck von der großen Materialfülle gibt das Inhaltsverzeichnis von 25 Seiten. Bei der grammatischen Gliederung bemerkt man, daß Morphologie und Syntax bei den einzelnen Wortarten innerhalb derselben Paragraphen abgehandelt werden, was sehr von praktischem Nutzen sein kann. Auch die Unterteilung der Paragraphen in Kapitel mit römischen Ziffern und Unterkapitel mit arab. Ziffern zeugt von einer sehr detaillierten und übersichtlichen Darstellung.

Die Nomenklatur ist in traditioneller Form gehalten (Artikel, Adjektiv usw.). Leider fehlen meistens die entsprechenden portugiesischen Bezeichnungen (ausgenommen die Tempora). Eine eingehende Durchsicht des Inhalts der einzelnen Kapitel veranlaßt uns zu den folgenden Bemerkungen und Ergänzungen. In Kap. 1.3 heißt es, daß einige Präpositionen wie *de, a, em* und *por* mit dem bestimmten Artikel kontrahiert werden *können.* Hier fehlt der Hinweis auf Fälle wie *antes de o ano acabar* oder bei Buchtiteln, z. B. *de «Os Lusiadas»* neben *d'«Os Lusiadas».* Auch wenn im Prinzip die moderne Umgangssprache Portugals dargestellt wird, sollte in den Ausführungen zum Artikel der Hinweis auf die alte Form *El-Rei* nicht fehlen. Bei der Syntax des Artikels (§ 1, Kap. III) wäre eine klare Scheidung zwischen einer deskriptiven Darstellung des port. Systems und einer kontrastiven port.-dt. von Vorteil. In 1.10 (Gebrauch des best. Artikels bei Personennamen) ist hinzuzufügen, daß außer einem Vertrautsein auch eine affektische Nuance mitspielt. Die Beispiele zum Artikelgebrauch vor Titeln und in der indirekten Anrede (1.13) sind nur fragender und indirekter Natur, also unklar in bezug auf die formulierte Regel. 1.16 enthält die geographischen Namen, die keinen best. Artikel mit sich führen. Wenn schon *Castela* 'Kastilien', *Andorra* aufgezählt werden, warum nicht auch *Aragão, Leão* usw.? Bei den Bsp. zu den festen Ausdrücken, wo bei den Possessiva der best. Artikel fehlt (1.20), vermissen wir die Wendungen *em minha opinião, em seu entender.* Im kontrastiven Teil dieses Kapitels fehlt der Hinweis auf den unterschiedlichen Gebrauch des best. Artikels bei der Uhrzeitangabe: *às cinco horas* aber dt. *'um* fünf Uhr'; ebenso die gegenteilige Erscheinung, wo einem 'am 3. Nov.' ein *em 3 de Novembro* entspricht. 'Im November' kann man nicht nur durch *em Novembro* (1.24) wiedergeben, sondern auch durch *no mês de Novembro.* Kontrastiv gesehen wäre auch erwähnenswert, daß in temp. Ausdrücken (z. B. 'am Morgen') im Portugiesischen der best. Artikel fehlt *(de manhã).* Der unbest. Artikel fehlt vor *meio, semelhante, tal* (1.28–29). Wir ergänzen durch Zusatz: häufig auch vor *certo, igual* und *outro.* In der Einleitung zu § 2 (Das Substantiv) vermissen wir die Ausführungen zum natürlichen Geschlecht (m. und f.) der Substantive. Außer den Namen der Berge, Flüsse usw. (2.3) sind auch maskulin: Monate, Winde, Musiknoten und *alle* substantivierten Wortarten (nicht nur Verben und Adverbien).

Bei der Klassierung der fem. Substantive gemäß ihrer Endungen (2.4) fehlt: *-ude* (*a virtude, altitude* usw.). Zu den Ausnahmen auf *-iz* (f.) gehört ebenso das geläufige *o giz* 'die Kreide'. Das Kapitel zu den Bezeichnungen der Obstbäume und deren Früchte (2.5) läßt sich einfacher darstellen. Statt zu sagen «die meisten Obstbäume und Früchte sind feminin, allerdings sind folgende maskulin ...», fänden wir adäquater: Obstbäume und deren Früchte haben das gleiche Genus, Ausnahme: *a figueira / o figo* und *o castanheiro / a castanha.* Bei der Femininbildung der Substantive auf *-o* und *-e* mit *-a* ist hinzuzufügen: *-e* > *-a* ist selten, neben zitiertem *o mestre* > *a mestra: o freire* > *a freira;* cf. auch 2.12 mit *-ante, -ente, -inte,* die im Prinzip nur eine Form haben. Der Verweis auf 2.12 fehlt; dort wiederum sind wichtige Substantive wie *cliente, viajante, lente, agente, doente* nicht angeführt. Es fehlen ebenso die Ausnahmen: *parente/parenta, gigante/giganta, elefante/elefanta, infante/infanta.* Mit *-ão* endende Substantive haben neben *-ã, -ona, -oa* eine fem. Entsprechung mit *-ana*

(2.9), Bsp. *sultão/sultana.* Es ist hier zu vermerken, daß diese Bildung selten ist. Anzufügen wären die Eigennamen wie *João/Joana, Adrião/Adriana.* Bei der Gruppe *-ão* > *-ona* fehlt: *solteirão/solteirona.* Unter 2.11 finden wir eine Zusammenfassung von verschiedenen Formationen vom Typus *avô/avó, boi/vaca.* Diese Gruppe ließe sich noch unterteilen in a) Bildungen mit gleichen Stämmen und b) Bildungen mit verschiedenen Stämmen. Wir ergänzen die Liste durch die häufigen *homem/mulher.* Bei den Beispielen mit einer Form im Maskulinum und Femininum (2.12) fehlen einige sehr geläufige: mit *-ista: jornalista, dentista;* bei den nicht klassierten: *colega, espia, guarda, indígena, selvagem.* Zu den Substantiven, die nur ein Genus aufweisen, aber Personen beider Geschlechter bezeichnen (2.13), gehören auch: *a pessoa, o tipo, o indivíduo, o ídolo* (in der port. Grammatik als *sobrecomuns* klassiert). Statt *o tigre macho/a tigre fêmea* (2.14) ist durchaus geläufig: *o macho do tigre/a fêmea do tigre.* Bei den Substantiven verschiedenen Geschlechts, aber ähnlicher Form (2.18), fügen wir hinzu: *o cura/a cura* ('Pfarrer/Heilung'). Zum Kap. der Pluralbildung sei vermerkt (2.19): Ausnahmen zu bet. *-el* > *-éis* sind: *fel* > *feles* ('Galle') und *mel* > *meles* ('Honig'). In diesem Abschnitt vermissen wir die Pluralformation der Substantive mit *-n (cânon* > *cânones, hífen* > *hífenes, líquen* > *líquenes, abdômen* > *abdômenes)* sowie derer mit *-x (cálix* > *cálices, códex* > *códices, córtex* > *córtices, índex* > *índices).* Bei den *-ão*-Bildungen ist zu trennen in Bsp. mit einer, zwei oder drei Pluralformen. Die Gruppe mit 3 fehlt, Bsp.: *vulcão*> *vulcãos/vulcães/vulcões, aldeão* > *aldeãos/aldeões/aldeães.* Wichtige Substantive, die im Plural eine andere Bedeutung haben als im Singular (2.23), sind auch: *a féria/as férias, a ânsia/as ânsias, a face/as faces.* Die Ausführungen zu § 3 (Adjektive) möchten wir wie folgt modifizieren: Die auf Konsonant endenden Adjektive haben nur eine Form für Maskulinum und Femininum (3.2), Ausnahme *-ês* und *-or.* Die noch angeführten *-ol* und *-uz* bilden keine Gruppe. Aus der modernen Sprache ist mir bekannt: *espanhol/espanhola* und *andaluz/andaluza.* Bei den Adjektiven mit einer Form (3.3) finden wir *montês* 'wild' mit dem Bsp. *gato montês.* Dieses Beispiel hat aber keine Aussagekraft, da ja *gato* schon maskulin ist. Ich kenne nichts Entsprechendes, hingegen existiert ein *cabra montesa,* was gerade gegen die formulierte Regel spräche. Nicht alle Adjektive mit *-u* (3.4) haben eine feminine Form mit *-ua:* Ausnahme *hindu.* Leider fehlen in der Morphologie der Adjektive auch Angaben zur Femininbildung kompositer Formen (*surdo-mudo* > *surda-muda,* aber *luso-brasileiro* > *luso-brasileira*). Es fehlen auch Angaben zu den Farbadjektiven. Neben apokopiertem *Sant'Ana* (p. 35) ist *Santa Ana* geläufig. Bei der Steigerung des Adjektivs (3.18) wäre der Hinweis auf den *Elativ* hinzuzufügen. Der Satz «Beim Komparativ der Gleichheit steht vor Substantiven oder nach Verben *tanto* statt *tão*» ist zu modifizieren: *tanto* vor Substantiven ist veränderlich. Zu den Adverbien, die den Komparativ verstärken (3.22), ist noch hinzuzufügen: *assaz, consideravelmente, estremamente.* Die Endung *-vel* der Adjektive verändert sich vor dem Suffix *-íssimo* zu *-bil-* (3.23.3). Die Beispiele mit *-ável* und *-ível* sind durch solche auf *-ével,-óvel* und *-úvel* zu ergänzen. Bei den Sonderformen, die durch *-íssimo* entstehen (3.23), könnte man zusätzlich noch 2 Gruppen zusammenstellen, statt sie einfach als Sonderformen anzuführen. So *-m* > *-n-: bom* > *boníssimo, comum* > *comuníssimo, jovem* > *juveníssimo* und *-ão* > *-an-* mit *são* > *saníssimo, vão* > *vaníssimo, pagão* > *paganíssimo, cristão* > *cristianíssimo.* Die Adjektive mit synthetischer Form auf *-ílimo* im absoluten Superlativ könnten ebenfalls aufgeteilt werden: Adjektive mit *-il* (*fácil* > *facílimo, difícil, grácil,* ergänze mit *símil, dissímil*). Die Ausnahme bestünde allein in *humilde* > *humílimo, humildíssimo, humilíssimo.* Leider finden wir im ganzen Handbuch sehr wenige Querverweise. Um nur ein Beispiel zu nennen: In Kap. 3.33 wird angeführt, daß nach den Komparativformen *anterior, posterior, superior, inferior* (es fehlen *ulterior* und *exterior*) die Präposition *a* steht. Im Kap. 10.4.-30. (Zum Gebrauch der Präposition *a*) suchen wir vergebens nach einem entsprechenden Eintrag. Präfixale Steigerungsformen (3.36) sind neben *hiper-, ultra-* ebenso *arqui-,*

extra-, super-. Diesem Kapitel ist noch ein weiteres Prozedere bei der Bildung der Steigerungsformen anzuschließen: durch Vergleiche, z. B. *claro como água*. Im § 4 (Pluralbildung der zusammengesetzten Substantive) sind die Beispiele mit *guarda* wie folgt zu trennen: a) als Verb und b) als Substantiv, so *o guarda-lama > os guarda-lamas* aber *o guarda-nocturno > os guardas-nocturnos*. Bei der Komposition Adjektiv + Substantiv (4.2) erhält nur das Substantiv das Pluralzeichen, Bsp. *grã-cruz > grã-cruzes*. Zu den Ausnahmen sind noch die geläufigen Wörter wie die Wochentage (z. B. *terça-feira > terças-feiras*) und *meio-dia > meios-dias* hinzusetzen. Die Klasse der onomatopoetischen Komposita fehlt (*o reco-reco > os reco-recos, o tique-taque > os tique-taques*). Das Problem der Farbadjektive ercheint nicht im Kapitel der zusammengesetzten Adjektive (Bsp.: *o vestido verde-amarelo > os vestidos verde-amarelos*). Bei den Zahlen (§ 6) ergänzen wir: statt *mil* auch *um milhar de*. Wir glauben, daß ein ausführliches Eintreten auf die Femininformen *uma* und *duas* sehr nützlich wäre, ebenso der Hinweis auf präpositionale Konstruktionen wie nach *milhão*. In der Aufzählung der Ordnungszahlen (6.13) vermissen wir eine Information zur Bildung komplizierter Zahlen, wie z. B. 649. = *seiscentésimo quadragésimo nono*. Wie schon bemerkt, wird die deutsche Nomenklatur meistens nicht übersetzt. Aus welchem Grund man § 6 I (Die Grundzahlen, *numerais cardinais*) und 6 III (Die Ordnungszahlen, *numerais ordinais*) mit der port. Terminologie ergänzt, aber dann bei 6 V (Bruchzahlen), 6 VII (Vervielfältigungswörter) auf die entsprechende portugiesische Benennung verzichtet, ist uns nicht plausibel. Auf den eingeschränkten Gebrauch der Ordinalzahlen über 10 ist unbedingt ein Hinweis zu geben (z. B. *o capítulo sexto*, aber *o capítulo dezasseis*). In Kap. 6.23 steht: «vor einem Substantiv wird *meio* ohne Artikel gebraucht» (kein Verweis auf 1.28!); ergänze: und ist veränderlich wie ein Adjektiv. Die Vervielfältigungsformen (6.26) ab «fünffach» *(quíntuplo)* werden als seltene Formen bezeichnet. Einen Vermerk auf die Ersatzformen mit *vezes* haben wir nicht gefunden. Den Sammelbegriffen (6.27) wie *uma dezena, uma dúzia* ist *um par* noch beizufügen. Im kontrastiven Sinne ist hier eine explizite Formulierung hinsichtlich des nachfolgenden *de* wichtig. Die Demonstrativa (7.1) werden nicht als dreigliedrig deklariert (obwohl steht: «im Deutschen gibt es eine Zweiteilung»). Das Schema (in Dreiecksform dargestellt) *Sprecher (este, esta) → Angesprochener (esse, essa), Sprecher → aquele, aquela* ist unvollständig: ergänze letzteres mit «Besprochener». Hier wäre auch der zusätzliche Hinweis mit den Ortsadverben *aqui, aí* und *ali* im Sinne einer Klärung nützlich. Ausdrücke und Redewendungen mit Demonstrativa (7.7) sind zu ergänzen durch: *isto* als Synonym von *agora, além disso* 'ausserdem' und *isso sim* 'so sehen Sie aus'. Im Kap. zu den Possessiva fehlen die Angaben zum Typus *Deus meu* (nachgestelltes Possessivum). Bei den Ausführungen zu den Relativpronomen *que/quem* (7. VI) auf Personen bezogen, erwarten wir eine detailliertere Analyse. Gibt es Unterschiede in deren Verwendung oder sind sie beliebig austauschbar? (Bsp. aus 7.33: *o homem de que me falaste já não vive nesta ciudade;* 7.37: *a rapariga de quem você me falou partiu há uma hora para Londres*). Vom kontrastiven Gesichtspunkt aus gesehen vermissen wir auch die Übersetzung von dt. 'das, was' (*aquilo que, o que* [flektiert: *do que*]). In 7.39 steht: «*cujo(s), cuja(s)* wird in der Umgangssprache nicht benutzt». Ersatz? Das Kapitel ist zu ergänzen mit *onde* und *tal... qual* in relativer Funktion. Für dt. 'was willst du?' gibt die Autorin als port. Entsprechungen *que queres?* und *o que queres* (7.42). Die Frageform, die häufig mit *é que* verstärkt wird, erscheint erst in Kap. 7.47 bei *quem*. In der Umgangssprache sind *o que é que queres* und *que é que queres* den genannten Formen gleichwertig. Bei der Behandlung des Problems fehlt die Einschränkung, daß *o que* nie in Kombination mit einer Präposition steht (z. B. *de que se trata?*). *Quem* 'wen?' (7.47) hat in der Umgangssprache immer *é que* bei sich. Wir vermissen auch die Wendung *que é de...? = onde está...?* Der Gebrauch der Subjektspersonalpronomina (Kap. XI) ist zu ergänzen: nach *salvo, excepto, segundo, menos, fora, afora, tirante* steht *eu* und *tu*. Bei enklitischer Stellung

der Akkusativpronomina, die lautliche Veränderungen bei Verb- und Pronomenformen bewirkt (Verben auf *-r, -s, -z, -m* [7.66–7]), fehlt die Aufzählung der Typen: *quer + o > quere-o, tens + o > tem-lo, tem + o > tem-no,* ebenso der Verweis auf *ei-lo* (9.50). Zu den Adverbien, die proklitische Stellung des unbetonten Pronomens nach sich ziehen (7.81) gehört auch *bem.* In der gleichen Problematik sind nirgends erwähnt: die Indefinita *muito, tal, outro, quanto, mesmo, vários* und betonte Numeralia. Die Aufstellung der Indefinitpronomen (7.91) würden wir vom Gebrauch her eher in adjektivische/substantivische als in veränderliche/unveränderliche vornehmen. Bei *cada* (7.102) fehlt der Typus *cada três dias* und umgangssprachlich *estes livros custam 100 $ cada.* Das Problem *ser versus estar* (8. 10–18) kann zusätzlich mit einem einfachen Beispiel erläutert werden (z. B. *a Maria é boa* '... ist gut' gegenüber *a Maria está boa* 'es geht ihr gut'. Zu den alternativ koordinierenden *quer... quer* und *ou... ou* (mit Konjunktiv) zählt auch *seja... seja.* Die feststehenden Ausdrücke in der 3. Person mit Konjunktiv im Hauptsatz können ergänzt werden (8.104) mit *Deus queira que.* Die Ausführungen zur Verbalmorphologie und zum Gebrauch der Modi und Tempora sind sehr umfassend. Dem Portugiesischlehrer bieten sie eine Fundgrube von guten Beispielen mit kompetenten Erläuterungen. Die Liste der temporalen Konjunktionen, die den Konjunktiv Futur nach sich ziehen (8.144) muß ergänzt werden mit *apenas* und *sempre que* (wenn die Handlung zukünftig ist). Zu den Ausdrücken *seja como for, veja o que vir* (8.149) fügen wir an: *esteja onde estiver.* Die Tabelle der Verben mit doppeltem Perfektpartizip (8.213) ist unvollständig. Die Darstellung von Teyssier[2] (p. 245) ist übersichtlicher (Scheidung in Zustands- und Vorgangspassiv), wenn auch gewisse Unsicherheiten in der Regelbildung bleiben. Sehr beeindruckend und klar zusammengefaßt ist das Kapitel zur periphrastischen Konjugation. Äußerst nützlich sind die Exkurse mit Übersetzungsäquivalenten einiger Verben. Ebenso überzeugt der Abschnitt über die Adverbien (§ 9) in allen Belangen, wie auch die materialreichen Kapitel zu den Präpositionen (§ 10) und Konjunktionen (§ 11). Kommentare und Beispiele zu Interjektionen (§ 12) haben wir bis jetzt noch nie in solcher Ausführlichkeit vorgefunden. In der Darstellung der für den Ausländer verwirrenden Vielfalt von Anredeformen (§ 19) erhält man in diesem Handbuch klare und zuverläßige Richtlinien.

Insgesamt betrachtet glauben wir, daß das Ziel mit der Art der Darstellung und Beschreibung der portugiesischen Grammatik, auch kontrastiv gesehen zum Deutschen, in diesem Handbuch erreicht wird und dem Interessenten hält, was er sich von einem entsprechenden Nachschlagewerk verspricht. Unsere Ergänzungen, die zum großen Teil aus Unterlagen zu unserem Portugiesischunterricht stammen, sollen diesem Urteil keinen Abbruch tun. Die Verfasserin beschert uns mit einer sorgfältigen, für Theorie und Praxis geeigneten Grammatik. Druckfehler sind sehr wenige vorhanden. Bemerkt haben wir: p. 60 «anhängt» statt «anhägt»; p. 74 «*nono*» nicht «*novo*»; p. 117 «aufstehen» nicht «ausfstehen».

Zum Schluß müssen wir leider noch die schwache Seite des Werkes zur Sprache bringen. Der abschliessende Wort- und Sachindex wird der großen Materialfülle des Inhalts auf keine Weise gerecht. Schon die Vermengung von Sach- und Wortindex finden wir unadäquat. Der Anteil an Wortindex fällt äußerst mager aus und für das Nachschlagen in bezug auf Auskunft über die port. Grammatik bleibt er sehr unbefriedigend. Nur ein kleiner Bruchteil des Inhalts wird im Detail abgedeckt. Schade für ein solch wichtiges und ansonst empfehlenswertes Handbuch.

Hans-Rudolf Nüesch

*